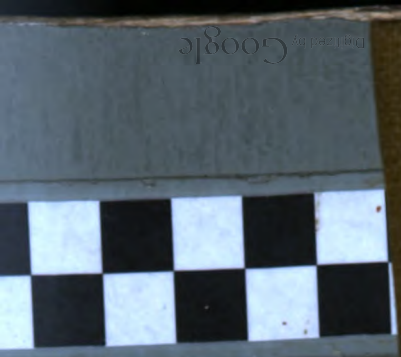
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

Digitized by Google



PHILOBIBLON
SOCIETY

MISCELLANIES

12

001

Digitized by Google

THE LIBRARY

062
P54

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This Volume is the property of

Henry Bohn.

Member of the Philobiblon Society,

Hon. Sec.

Digitized by Google

Digitized by Google

MISCELLANIES

OF THE

Philobiblon Society.

VOL. XII.

Quia vero de Librorum amore principaliter disserit, placuit nobis, more veterum Latinorum, ipsum Graeco vocabulo Philobiblon amabiliter nuncupare.

Richard de Bury.

LONDON:

PRINTED BY WHITTINGHAM AND WILKINS.

1868-9.

UNIVERSITY OF MINNESOTA LIBRARY

Digitized by Google

UNIVERSITY OF
MINNESOTA
LIBRARY

Digitized by Google

CONTENTS.

LIST OF MEMBERS OF THE PHILOBIBLON SOCIETY.

1. Eſſai ſur la Parodie. pp. 182.
Octave Delepierre.

2. The Van den Bempde Papers. pp. 110.
Communicated by Sir Erſkine Perry.

3. Morte dell' Uxoricida Guido Franceſchini Decapitato. pp. 25.

4. Hermes and Lycaon. pp. 15.
Communicated by Clements R. Markham, Eſq.

5. Shelley's Declaration of Rights. pp. 19.

6. Notice of Sir John Simeon. pp. 8.

U. OF MI BINDERY

Digitized by Google

Digitized by Google

The Philobiblon Society.

1870.

H. R. H. the Duc d'Aumale, Orleans Houſe, Twickenham.—*Patron.*

H. R. H. the Comte de Flandre, Bruſſels.—*Foreign Member.*

Acton, Lord, Aldenham Park, Bridgnorth.

Bohn, Henry G., North End Houſe, Twickenham.

Cheney, Edward, 4, Audley Square; Badger Hall, Shiffnal, Salop.

Croſſley, James, 2, Cavendiſh Place, All Saints, Manchester.

Dartrey, Earl of, 30, Curzon Street; Dartrey Houſe, co. Monaghan, Ireland.

Delamere, Lord, 14, Bruton Street; Vale Royal, Northwich, Cheſhire.

Delepierre, Octave, Secretary of Legation,

Digitized by Google

and Conſul for Belgium, 35, Howley Place, Maida Hill, *Hon. Sec.*

Dufferin and Claneboye, Lord, Dufferin Lodge, Highgate; Clandeboye, Belfaſt.

Forteſcue, Rt. Hon. Chicheſter, 7, Carlton Gardens; Red Houſe, Ardee, Ireland; Strawberry Hill, Twickenham.

Froude, James Anthony, 5, Onſlow Gardens.

Gaisford, Thomas, Offington, Worthing.

Gibbs, Henry Hucks, St. Dunſtan's Villa, Regent's Park, Outer Circle, N. W.; Aldenham, Herts.

Heath, Baron, Conſul-General of His Majeſty the King of Italy, 66, Ruſſell Square.

Hodgſon, Kirkman Daniel, M.P., 67, Brook Street, Groſvenor Square; Aſh Grove, Sevenoaks, Kent.

Holford, Robert Stayner, M.P., Dorcheſter Houſe, Park Lane; Weſtonbirt, Tetbury, Glouceſterſhire.

Hope, Alexander James Beresford, M.P., Arklow Houſe, Connaught Place; Bedgbury Park, Cranbrook, Kent.

Houghton, Lord, Travellers' Club, Pall Mall; Fryſton Hall, Ferrybridge, Yorkſhire, *Hon. Sec.*

Digitized by Google

Huth, Henry, 30, Princes Gate, W.; Wykehurſt, Bolney, Suſſex.

Layard, Rt. Hon. A. H., H. B. M. Miniſter Plenipotentiary, Madrid; Foreign Office, Whitehall.

Longman, Thomas, 39, Paternoſter Row.

Maxwell, Sir William Stirling, Bart., 10, Upper Groſvenor Street; Keir, Dunblane, N. B.

Murray, John, 50, Albemarle Street; Wimbledon, Surrey.

Perry, Sir Thomas Erſkine, 36, Eaton Place.

Powis, Earl of, 45, Berkeley Square; Powis Caſtle, Welſhpool; Walcot, Biſhopſcaſtle,

Reeve, Henry, 62, Rutland Gate, Hyde Park South.

Shirley, Evelyn Philip, M.P., National Club, Whitehall; Houndſhill, Stratford-on-Avon.

Sneyd, Rev. Walter, Denton, Wheatley, Oxfordſhire.

Stanley, Very Rev. A. J., Dean of Weſtminſter, Deanery, Weſtminſter.

Stanley, Edward James, 14, Groſvenor Square.

Tomline, George, M.P., 1, Carlton Houſe Terrace; Riley Hall, Great Grimſby; Orwell Park, Ipſwich.

Digitized by Google

Turner, Robert S., 1, Park Square, Regent's Park,

Van de Weyer, His Excellency Mons. Sylvain, 21, Arlington Street; New Lodge, Windsor.

Wincheſter, Biſhop of, Wincheſter Houſe, 19, St. James's Square.

Zouche, Lord, 24, Arlington Street; Parham Park, Steyning, Suſſex.

Digitized by Google

ESSAI SUR LA PARODIE.

PAR OCTAVE DELEPIERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

T. François de Sales a dit: "Je ne fais pas, cher lec-
" teur, profeſſion d'être
" écrivain ; je n'écris que
" par rencontre et occurrence, et
" afin que tu me ſois plus amiable,
" je t'avertis tout naïvement que je
" n'écris rien que je n'aie appris
" des autres. Ains j'ai une ſuffiſante
" excuſe en cela, que je n'ai quaſi
" rien tiré de moi-même."

A cela j'ajouterai ce qu'a dit un docte Lyonnais[1] qui ſouvent, mais

[1] *Les Matanaſiennes*; Lettres ſuivies de notes ſur des riens philologiques, par un petit-neveu du Prieur Ogier. Lyon, Charin, 1837, in 8°.

Digitized by Google

en vain, a voulu ſe cacher ſous des pſeudonymes : " Le ſort d'une œuvre " littéraire, quoiqu'elle vaille, eſt " quelquefois de n'être point lue. " C'eſt rarement un malheur ; dans " tous les cas on s'en conſole aiſé- " ment, lorſque, ſuivant l'expreſſion " d'un auteur, on a ſu *coopérer* au " deſtin, en ne cherchant qu'une " publicité circonſcrite."

Digitized by Google

ESSAI SUR LA PARODIE.

LA ſatire qui a combattu toutes les tyrannies, féodale, cléricale, monarchique et populaire, a adopté différentes formes ſelon les circonſtances. Le burleſque, la caricature, le groteſque et la parodie ont été ſes armes, mais ces divers genres de ſatire rentrent parfois tellement l'un dans l'autre, que ſouvent il eſt difficile d'en apercevoir la différence.

Eſſayons de montrer ce que fut la parodie chez les anciens, ce qu'elle eſt chez les modernes, et comme elle ſe diviſe en pluſieurs eſpèces.

Définiſſons d'abord avec exacti-

Digitized by Google

tude ce que nous nous propoſons. Lorſque les mots *burleſque*, *caricature*, *groteſque* et *parodie*, s'appliquent à des œuvres littéraires, preſque toujours ils préſentent à l'eſprit un ſens preſqu'identique, et pourtant il y a entre ces mots une grande différence de ſignification. Il eſt d'autant plus néceſſaire de définir les mots avec exactitude, que les lexicographes et les critiques ſont très peu d'accord entr'eux dans l'explication qu'ils donnent du mot *parodie*.

M. Patin, dans ſon *Répertoire* (alphabétique) *de la Littérature ancienne et moderne*, 30 vol. in 8°,[1] a inſéré, au mot *Parodie*, la définition incomplette des Eléments de Littérature de *Marmontel:* " Le mérite et le " but de la Parodie, y eſt-il dit, " lorſqu'elle eſt bonne, eſt de faire " ſentir entre les plus grandes choſes

[1] Paris, Caſtel de Courval, 1825.

Digitized by Google

" et les plus petites, un rapport qui " par ſa juſteſſe et par ſa nouveauté, " nous cauſe une vive ſurpriſe: " contraſte et reſſemblance, voilà les " ſources de la bonne plaiſanterie, et " c'eſt par là que la Parodie eſt in- " génieuſe et piquante." Pluſieurs autres auteurs, qu'il eſt inutile d'énumérer, ne ſont pas plus exacts.

L'excellent dictionnaire de *Richelet*, d'Amſterdam, 1732, contient un aſſez long article ſur la Parodie, dont *Scaliger*, dit-il, a donné cette définition: " Eſt igitur Parodia Rapſodia " inverſa, mutatis vocibus, ad ridi- " cula ſenſum retrahens."[1]

M. E. Littré, dans ſon admirable dictionnaire de la langue Françaiſe, diſtingue fort bien les différentes eſpèces de parodies, et profite, en le citant, de l'article de Richelet:

[1] Jules Céſar Scaliger, au livre 1er, chapitre 42 de ſa *Poétique*.

Digitized by Google

" Ce ſont des ouvrages en proſe ou " en vers, où l'on tourne en raillerie " d'autres ouvrages, en ſe ſervant de " leurs expreſſions et de leurs idées, " dans un ſens ridicule et malin. " La Parodie eſt la fille de la Rap- " ſodie, c'eſt à dire, qu'elle com- " mence chez les Grecs, à propos " des Rapſodies d'Homère."[1]

Littré donne enſuite quatre autres définitions du mot, et la dernière eſt celle où on l'applique à des pièces qui, n'ayant plus aucune reſſemblance avec l'original, l'analyſent ou le réſument en ridicule, telle qu'eſt

[1] Lorſque les Rapſodes chantaient les vers de l'Iliade ou de l'Odyſſée, et qu'ils trouvaient que ces récits ne rempliſſaient pas l'attente ou la curioſité des auditeurs, ils y mêlaient, pour les délaſſer, et par forme d'intermède, des petits poèmes compoſés des mêmes vers à peu près, qu'on avait récités, mais dont ils détournaient le ſens, pour exprimer une autre choſe, propre à divertir le public. C'eſt ce qu'ils appelaient *parodier*, de παρὰ et ᾠδὴ, *contre-chant*.

Digitized by Google

la parodie amuſante de *Deſaugiers*, de l'opéra de la *Veſtale*, par *Jouy*.

Dans le Dictionnaire Univerſel de Trévoux, de 1771, in folio, on avait déjà indiqué cinq ſortes de parodies : 1° le changement d'un ſeul mot dans un vers ; 2° le changement d'une ſeule lettre dans un mot ; 3° l'application ſans changement, mais maligne, de quelques vers connus ; 4° des vers dans le goût et le ſtyle de l'auteur qu'on veut parodier ; 5° enfin un morceau, proſe ou vers, d'un auteur, qu'on détourne à un autre ſujet et à un autre ſens, au moyen de quelques changements.

Ces définitions quoique juſtes à pluſieurs égards, ne nous ſemblent pas aſſez inſiſter ſur le caractère diſtinctif de la Parodie, à notre point de vue, caractère très bien exprimé dans un Traité des Belles-Lettres ſur la poéſie Françoiſe.[1]

[1] Par F. M. A. D. M. D. B. D. (Le Père

Digitized by Google

" La Parodie, fille aînée de la " ſatire, eſt auſſi ancienne que la " poéſie même. Il eſt de l'eſſence " de la Parodie de ſubſtituer tou- " jours un nouveau ſujet à celui " qu'on parodie; aux ſujets ſérieux, " des ſujets légers et badins, en em- " ployant autant que poſſible, les " expreſſions de l'auteur parodié."

C'eſt en effet cette diſtinction, la ſubſtitution d'un nouveau ſujet, qui ſépare la parodie du genre burleſque ou comique. Ainſi *le Virgile* de Scarron, et la *Henriade Traveſtie*, ne ſont pas des parodies, parceque les ſujets ne ſont pas changés.[1] C'eſt ſeulement faire tenir aux mêmes

de Monteſpin, Jéſuite) Avignon, 1747, in 12°. Ce petit traité curieux eſt difficile à trouver aujourd'hui.

[1] Voir auſſi *L'homme des Bois*, ſoi-diſant parodie de *l'homme des champs*, de Delille; *le Petit Neveu de l'Aretin*, burleſque du 4eme livre de l'Enéide; une imitation comique de l'*Atala*, de Chateaubriant, &c.

Digitized by Google

perſonnages un langage trivial et bas, ce qui conſtitue le genre burleſque. Deux excellentes parodies ſont le combat des rats et des grenouilles, attribué à Homère, et le Lutrin de Boileau, où tous les ornements de la belle poéſie ſont ajuſtés à un petit ſujet.

Le contraſte entre le langage de Scarron et celui de Virgile eſt loin d'être auſſi plaiſant que celui dont l'eſprit eſt frappé lorſque l'on voit les rats et les grenouilles parler et agir comme les guerriers de l'Iliade, et la femme du perruquier, dans le Lutrin, prendre le ton de l'épopée, pour exhaler ſa fureur, en parodiant les expreſſions de Didon.

Cette diſtinction qualificative de la parodie a été adoptée par M. Victor Fournel, dans ſa *Littérature Indépendante, ou Eſſai de critique et d'érudition ſur le* 17^me^ *ſiècle.* " La parodie," dit-il, " peut ſe con-

Digitized by Google

" fondre ſouvent, et par beaucoup " de points, avec le burleſque dont " elle diffère toutefois en ce que, " lorſqu'elle eſt complette, elle " change le ſujet et la condition " des perſonnages, dans les œuvres " qu'elle traveſtit.

" Le premier ſoin d'un parodiſte " aux priſes avec l'œuvre de Virgile, " eſt d'enlever à chacun ſon titre, ſon " ſceptre et ſa couronne. Il fait par " exemple d'Enée, un commis-voya- " geur ſentimental et peu déniaiſé ; " de Didon, une aubergiſte com- " patiſſante, et de la conquête de " l'Italie, quelque groteſque bataille, " aſſortie à ces nouveaux perſon- " nages."

On peut encore nommer parodie ſelon l'abbé Sallier,[1] les vers faits dans le goût et le ſtyle de certains auteurs peu approuvés. Tels ſont

[1] Mémoire ſur l'origine de la Parodie, &c. Dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions et Belles Lettres*, année 1733, in 4°.

Digitized by Google

les vers que Voiture et Sarrasin ont faits à l'imitation de ceux du poète Neufgermain, et le quatrain de Despréaux, où il a imité le dureté des vers de la *Pucelle* de Chapelain.

Le même Académicien nous donne les règles suivantes, de la bonne parodie :

" Le sujet que l'on entreprend " de parodier doit toujours être un " ouvrage connu, célèbre, estimé. " La critique d'une pièce médiocre " ne peut jamais devenir intéressante, " ni piquer la curiosité. Il faut que " l'imitation soit fidèle, que les " plaisanteries naissent du fond des " choses, et paraissent s'être pré- " sentées d'elles-mêmes, sans avoir " coûté aucune peine. Elles ne doi- " vent être ni déplacées ni répandues " sans ménagement. L'auteur d'une " parodie doit éviter avec soin trois " écueils bien dangereux : l'esprit " d'aigreur, la bassesse de l'expres- " sion et l'obscénité.

Digitized by Google

" Le ſtyle de la parodie doit être " ſimple et naïf. Il ne faut pas " qu'un auteur eſpère aucun ſuccès " de ſes parodies, s'il n'a pas appris à " diſtinguer le ſimple et le naïf, du " plat et du bouffon, et s'il ignore " que le ſtyle le moins noble doit " avoir ſa nobleſſe. Les préceptes " que donne Boileau, à l'occaſion du " ſtyle burleſque, peuvent ſervir en- " core aujourd'hui de préſervatif " contre les mauvaiſes parodies. " Donc pour donner à celle-ci ſon " véritable caractère, il faut qu'elle " imite fidèlement, ſans avoir rien " de ſervile ni de contraint ; qu'elle " ſoit ſévère ſans aigreur ; naïve ſans " baſſeſſe ; qu'en un mot, ſa plus " grande attention ſoit de joindre " l'utile à l'agréable."

Si les opinions ſur ce qui conſtitue véritablement la Parodie, ont été ſi diverſes, ainſi que nous venons de le voir, c'eſt peut-être parcequ'il y a

Digitized by Google

eu un ſi grand nombre de ſavants qui ſe ſont occupés de ce genre de littérature, tant en France qu'en Allemagne. Un des principaux eſt Henri Etienne qui, outre de nombreuſes remarques dans ſes innombrables travaux philologiques, a conſacré deux ouvrages à la parodie.[1] Dans le premier il explique comment l'idée lui eſt venue de traiter ce ſujet, pour ſoulager l'ennui de la route, un jour qu'il retournait chez lui, à cheval, à la ſuite d'une excurſion à Vienne en Autriche. " Eas " paginas equitans, ad fallendum viæ " tædium ſcripſi." Il commence par expliquer la parodie la plus ſimple, celle qui conſiſte à changer un mot ou deux dans l'un ou l'autre

[1] Parodiæ morales H. Stephani & ejuſdem centonum veterum et parodiarum utriuſque linguæ exempla. 1575.

Homeri et Heſiodi Certamen, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri verſibus conſutæ. 1573.

Digitized by Google

vers d'un poète grec ou latin, de manière à en changer complètement le ſens, ainſi :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi,

devient :

Quidquid delirant medici, plectuntur id ægri ;

ou bien :

Quidquid delirat conjux, id plectitur uxor.

On comprend que ces changements peuvent ſe faire à l'infini. Henri Etienne remplit 150 pages de ces variations priſes dans Virgile, Horace, Ovide, Claudien.

Dans la ſeconde partie de ce petit traité, l'auteur, après d'aſſez longs détails ſur les Centons, rappelle que les anciens, Diogène le Cynique, Socrate, Platon, etc. ont ſouvent détourné le ſens de quelques vers d'Homère, pour les appliquer à des circonſtances différentes. Il donne

Digitized by Google

enſuite pluſieurs exemples de la parodie grecque et latine.[1]

Dans ſon ſecond ouvrage, H. Etienne préſente des parodies grecques de Matron, d'Hégémon, d'Hipponax, &c., et il ajoute des parodies latines de Jules Céſar Scaliger et de Joſeph Scaliger, ſon fils.

Nous verrons ci après que pluſieurs autres écrivains en France, n'ont pas dédaigné de ſ'occuper de ce genre.

Le ſavant philologue Allemand

[1] C'eſt à cette ſorte de parodie que ſe rapporte l'anecdote de Diogène de Laerte dans *Les vies et doctrines des Philoſophes*, à l'article *Carnéade*. Un des diſciples qui fréquentaient les leçons de ce dernier, nommé Mentor de Bithynia, était devenu ſon rival, et aimait la maîtreſſe de Carnéade qui irrité lui lança dans un de ſes diſcours ces vers, parodiés d'Homère: "Ici habite un certain veillard "bouffi de vanité," (Odyſſ. chant 1er, vers 349), "qui pour l'extérieur et la voix reſſem-"ble à Mentor." (Odyſſ. ch. 2. v. 401.) "J'ordonne qu'on le chaſſe de cette école." (Sophocl. Antig. v. 203). Mentor loin de

Digitized by Google

Moſer a également dirigé, à deux repriſes, ſon attention vers le même objet.[1] Il établit la différence qu'il y a entre la parodie et cinq ou ſix autres formes de ſtyles qui approchent de ce genre, entr'autres la *Palinodie* ;[2]

ſe laiſſer interdire par cette ſortie, ſe leva, et continuant la citation, repliqua : " Il dit, et " celui-ci ſe leva à l'inſtant." Puis il quitta la ſalle.

[1] Geo. Henr. Moſer's Parodiarum græcarum exempla ex Ariſtophane, Plutarcho et Luciano excerpta. Ulm. 1819.

Studien Herauſgegeben von Carl Daub und Fried. Greuzer, profeſſoren in Heidelberg. 1809, 8°. Au 6ème vol. ſe trouve l'eſſai de Moſer : *Ueber die Parodiſche Poeſie der Griechen.*

[2] *Palinodie*, chant à rebours, de Πάλιν et ᾠδή. Les anciens appelaient ainſi des pièces de vers dans leſquels on diſait le contraire de ce qu'on avait dit dans une pièce précédente. Rollin nous apprend que Stéſichore ayant perdu la vue, en punition des vers mordants et ſatiriques qu'il avait fait contre Hélène, il ne la recouvra qu'après avoir compoſé une nouvelle pièce de vers, contraire à la première ; ce qu'on déſigna ſous le nom de *Palinodie*.

Digitized by Google

puis viennent pluſieurs exemples de parodies grecques et latines.

Dans l'Encyclopédie de Erſch et F. G. Gruber,[1] on trouve d'amples renſeignements ſur la Parodie chez les anciens, ainſi que de nombreux exemples. Il fait obſerver à juſte titre que Flögel[2] en parlant de ce genre a fait un ſingulier mêlange de choſes diſparates, et s'eſt complètement trompé dans ſa diviſion en ſept claſſes. Mr. Fred. W. Ebeling a publié à Leipzig, 1869, en 3 vol. in 8°, une hiſtoire de la Littérature comique de l'Allemagne depuis le 18ième ſiècle. On y trouve beaucoup

[1] Allgemeïne Encyclopädie &c.; Leipſig, 1839. Douzième volume, p. 266. L'article établit une diſtinction très juſte entre la parodie et la ſtyle burleſque et comique.

[2] Geſchichte der Komiſchen Liter. vol. 1. p. 349, et vol. 3, p. 351. Ainſi que Geſchichte des Groteſkkomiſchen, p. 107. Fred. W. Ebeling a remanié le travail de Flögel, dont il a donné une nouvelle édition in 8°, avec planches, à Leipſig, en 1862.

Digitized by Google

plus de développements que dans l'ouvrage de Flögel. Malheureuſement dans le chapitre conſacré à la Parodie, il confond ce genre avec le burleſque et les poèmes traveſtis, de ſorte que, n'ayant pu examiner tous les auteurs qu'il cite, nous n'avons pas haſardé de citer à faux peut-être les ouvrages dont il fait mention.

N'oublions pas de mentionner auſſi la diſſertation inaugurale de Weland[1] qui renferme des détails très intéreſſants ſur la matière.

Maintenant que nous avons montré que la Parodie a fixé l'attention des ſavants de France et d'Allemagne, et qu'elle a une certaine importance dans l'hiſtoire de la Littérature, voyons ce que les anciens nous ont laiſſé ſur ce ſujet. Nous examinerons après cela, ce

[1] De præcipuis parodiarum Homericarum ſcriptoribus, diſſertatio inauguralis, 8 de Mai, Gott. 1833.

Digitized by Google

qu'eſt devenue la Parodie dans les temps modernes.

Outre les Rapſodes Homériques, *Athénée* nous apprend qu'il y eut en Grèce un aſſez grand nombre de poètes parodiſtes. *Eubée*, de Paros, contemporain de Philippe de Macédoine, était un des principaux d'entr'eux. On avait quatre livres de ſes parodies.

Polémon, au livre 12ième de ſon ouvrage ſur *Timée*, regarde *Beotus* et *Eubée* comme d'élégants écrivains parodiſtes dont les plaiſanteries ont beaucoup de ſel, et qui ont même ſurpaſſé leur devanciers.

Matron, autre poète grec, parodia pluſieurs milliers des vers d'Homère, en les appliquant à l'art culinaire et au marché de comeſtibles.

Les uns diſent que ce fut *Hipponax*, le poète comique, qui floriſſait vers la ſoixantième Olympiade, qui imagina cette eſpèce de poèſie.

Digitized by Google

D'autres veulent que ce fut Hégémon, de Thaſos, île de la mer Egée,[1] qui le premier diſputa en ce genre le prix aux jeux publics d'Athènes, et y remporta le prix par ſa *Gigantomachie*.

La tradition nous apprend que telle fut la gaieté folle qui ſaiſit les auditeurs, lorſqu'il récita ce combat des géants, que malgré la nouvelle qu'on vint apporter au théâtre, d'un grand déſaſtre éprouvé en Sicile, par l'armée Athénienne, le public voulut entendre le poème juſqu'à la fin.

Il nous reſte trop peu de choſes des parodies d'Hipponax, et d'Hégémon, pour nous permettre de juger de la vivacité de leurs plaiſanteries.[2] Plus tard Œnonas, né en Italie, acquit

[1] Il vivait environ 428 ans avant l'ère Chrétienne, et fut l'ami particulier d'Alcibiade.

[2] Voir Homeri et Heſiodi certamen, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri verſibus conſutæ, par Henri Etienne. 1573, in 8°.

Digitized by Google

auſſi un grand renom par ſes parodies des *Citharædes*[1] ou chanteurs publics qui s'accompagnaient de la cithare. Il ſemble toutefois que c'était plutôt le burleſque qu'il cultivait, car *Ariſtoxène* nous dit que ce fut lui qui repréſenta Polyphème chantant des chanſons langoureuſes et comiques, et Ulyſſe parlant le langage du bas peuple, lorſqu'il paraît après ſon naufrage.

Il eſt très probable que lors même que les parodies d'Hipponax et d'Hégémon euſſent été conſervées, nous n'aurions pu en apprécier le ſel ni la fineſſe, pas plus que dans une vingtaine de ſiècles, les habitants d'un pays éloigné, ayant d'autres mœurs et parlant une autre langue, ne comprendront les plaiſanteries et le comique du *Charivari* français, ou du *Punch* Anglais.

[1] Athénée, Banquet des Savants, liv. 1[er].

Digitized by Google

Les parodies qui abondent dans les comédies d'Ariſtophane, ſont beaucoup plus intelligibles pour nous, d'abord parceque nous poſſédons les ouvrages d'Euripide et autres, dont il a parodié les paſſages, et auſſi parceque, grâce à Thucydide et aux auteurs grecs qui nous ſont conſervés, nous comprenons preſque auſſi bien l'époque de Socrate et de Cléon, que celle de Louis XIV.

Les dialogues de Lucien de Samoſate ſont également parſemés d'abondantes parodies d'Homère, d'Héſiode, d'Eſchyle, de Sophocle et d'Euripide. Le 44ième dialogue tout entier : *Jupiter le tragique*, en eſt rempli.

Dans ſon *Hiſtoire Véritable*, parodie très ingénieuſe et ſouvent imitée depuis, des contes à dormir debout, de Jamblique et d'Antoine Diogène,[1]

[1] Voir à ce ſujet *l'Hiſtoire du roman, et de ſes rapports avec l'hiſtoire dans l'antiquité*

Digitized by Google

il s'eſt moqué des hiſtoires extravagantes dont la lecture, à ce qu'il paraît, était de ſon temps, fort goutée.

Lucien lui-même prévient ſon lecteur que parmi tous ſes récits, il n'en eſt pas un qui ne faſſe alluſion à des fictions publiées ſur un ton ſérieux, par des poètes, des philoſophes et des hiſtoriens. C'eſt donc une véritable parodie qu'il a voulu faire.

Le goût de parodier avait pris chez les grecs un tel empire qu'ils l'appliquaient même à la peinture. Nous poſſédons deux vaſes Etruſques où eſt repréſentée en véritable parodie, la viſite de Jupiter à Alcmène.[1]

On doit faire remarquer ici qu'-

grecque et latine, par A. Chaſſang. 1 vol. 8°. Paris, 1862.

[1] Panhofka ; Antiques du Cabinet Pourtalès, pl. x. et Winckelmann ; vaſes jadis dans la Bibliothèque du Vatican, aujourd'hui à St. Peterſbourg.

Pline, dans ſon *Hiſtoire Naturelle*, liv. 35, rapporte pluſieurs autres exemples.

Digitized by Google

aucun poète n'a été plus ſouvent et plus univerſellement parodié qu'Homère. Il paraît que Timon le Sillographe n'avait pas puiſé ailleurs que dans ce poète, les fonds des ſes parodies dont il avait compoſé quatre livres. Les fragments qui nous en reſtent, en ſont une bonne preuve. On appelait ces pièces de vers SILLES parcequ'on y faiſait parler Silène.[1]

Les Romains à leur tour adoptèrent ce goût des Grecs, comme on le voit ſur les murs de Pompeii et d'Herculanum. Une peinture entre autres repréſente ſous la forme d'animaux, Enée ſauvant ſon père Anchiſe et ſon fils Aſcagne, des ruines de Troie en flammes.[2]

Les Latins, plus heureux à imiter

[1] Hiſtoire de l'Académie Royale des Inſcriptions et Belles Lettres. Paris, 1733, in 4°. Tome 7; Diſcours ſur l'origine et le caractère de la Parodie, par l'abbé Sallier.

[2] Pour plus de détails ſur ce ſujet, conſultez un travail très curieux de *Panofka*: " *Parodieen*

Digitized by Google

que féconds à inventer, ſe ſont auſſi exercés à la compoſition de parodies en vers. Cicéron, dans le ſecond livre de *l'Orateur*, en déſigne différentes ſortes. Parmi celles qui nous reſtent, il en eſt une très vive et très piquante, que Joſeph Scaliger, fils de Jules Céſar Scaliger, a inſerée dans ſes *Catalectes* (Lugd. Batav. 1617, 8vo.).

C'eſt une imitation de l'éloge d'un vaiſſeau, par Catulle, faite à l'occaſion de l'étonnante fortune de *Ventidius Baſſus*. Cet homme, de la plus baſſe extraction et qui avait été muletier, s'éleva peu à peu, grâce à la faveur de Céſar, et finit par arriver au Conſulat. Le peuple romain qui ſe ſouvenait d'avoir vu Ventidius Baſſus gagner ſon pain à ſoigner des

" *und Karikaturen auf werken der Klaſiſchen* " *Kunſt,*" inſéré dans le volume de 1854 des " *Abhandlungen der Akademie der Wiſſenſchaften* "*zu Berlin.*"

Digitized by Google

mulets, afficha dans les rues de Rome, la ſatire ſuivante :

" Accourez tous, augures et aruſ-
" pices ; un prodige inoui vient d'ar-
" river ; celui qui frottait les mulets
" a été fait Conſul."

Au nombre des paſquinades dirigées contre cet homme, eſt la parodie du *Phaſelus* de Catulle ; attribuée à Virgile, de dix ſept ans plus jeune que le poète de Sirmium :

Sabinus ille quem videtis hoſpites,
Ait fuiſſe mulio celerrimus.
. . . . . .
Tibi hæc fuiſſe, et eſſe cognitiſſima
Ait Sabinus, ultima ex origine.
Tua ſtetiſſe dicit in voragine,
Tua in palude depoſuiſſe ſarcinas,
Et inde tot per orbitoſa millia
Jugum tuliſſe ; læva ſive dextera
Strigare mulas, ſive utrumque cœperat;
Neque ulla vota ſemitalibus Deis
Sibi eſſe facta, propter hoc noviſſimum
Paterna lora, proximumque pectinem.
Sed hæc prius fuêre ; nunc eburnea
Sedetque ſede, ſeque dedicat tibi
Gemelle Caſtor, et gemelle caſtoris.

Digitized by Google

Virgile, comme tous les grands poètes, eut pluſieurs détracteurs. Un d'eux parodia, à ce qu'il parait, ſes Bucoliques.[1] La première commencait par ce vers :

Tityre, ſi toga calda tibi eſt, quo tegmine fagi ?

Et un autre critiquait ſon ſtyle :

Dic mihi, Damæta, cujum pecus ? anne latinum ?
Non, verum Ægonis. Noſtri ſic rure loquuntur.

Quoiqu'il nous reſte très peu de choſe des parodies des Latins,[2] il n'en eſt pas moins vrai que Vavaſſeur a ſoutenu une thèſe inſoutenable

[1] Donat, dans ſa vie de Virgile, rapporte que : " Prolatis Bucolicis innominatus quidam ſcripſit *Antibucolica*, duas modo eclogas, ſed inſulſiſſimè Παρωδήσας, quarum prioris initium eſt : 'Tytire,'" &c.

[2] Nous ne mettons point dans cette claſſe *l'Apocoloquintoſe* de L. A. Sénèque, qui n'eſt qu'une apothéoſe bouffonne dirigée contre l'Empereur Claude.

Digitized by Google

dans ſon livre *De ludicrâ dictione*, où il prétend que ni les auteurs grecs, ni les écrivains Latins ne ſe ſont jamais ſervi du ſtyle burleſque ni de la parodie. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce traité, c'eſt que l'auteur lui-même donne d'un bout à l'autre la preuve du contraire de ce qu'il ſoutient. " Quid diſſimulem, dit il, en " parlant des Grecs, varias Ariſto- " phanis, multipliceſque parodias, " quas partim ex Homeri, Pindari, " Æſchyli, Euripidis concinnavit ver- " ſibus, partim ex diverſis aliorum " dictis et ſententiis."

Il avoue la même choſe de Lucien : Quis, demande-t-il, " epica " Homeri, Heſiodi et aliorum ; quis " tragica Æſchyli, Sophoclis, Euri- " pidis comica fecit ?"

Qu'eſt ce ceci, ſinon la parodie ? Et que ſignifie le *vertebant ſeria ludo*, de l'art poétique d'Horace ? Les contradictions de Vavaſſeur ſont vrai-

Digitized by Google

ment étonnantes. Dans un chapitre consacré exprès à prouver que : " Marcus Cicero de ludicrâ dictione " nihil præscripsit," il donne précisément les préceptes de Cicéron sur ce sujet :

" Duplex omninò est jocandi ge- " nus ; unum illiberale, petulans, " flagitiosum, obscenum ; alterum, " elegans, urbanum, ingeniosum, " facetum."

Après ceci, et plusieurs autres passages de la même signification, comment expliquer la conclusion que Vavasseur tire de son traité en 462 pages in 4to.

" Hîc contendere possevideor quia " nemo veterum adhibuit ridiculam " et jocularem orationem, nemo de " eâ memoravit." Que signifie alors *Ludicra Dictio*,[1] et les *Parodiæ* qu'il avoue qu'on trouve dans Aristophane et dans Lucien ?

[1] *Ludicer*, vel *Ludicrus*, jocularis, lusorius.

Digitized by Google

Sans parler de l'ancienne parodie du *Phaſelus*, citée ci-deſſus, et attribuée à Virgile, un autre exemple ſerait la cauſtique réponſe que fit l'empereur Adrien au poète Florus qui avait dit :

Ego nolo Cæſar eſſe,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas, &c.

et auquel il repliqua :

Ego nolo Florus eſſe,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos, &c.

Il eſt probable que ſous les Empereurs, et pendant les deux ou trois premiers ſiècles de l'ère chrétienne, plus d'un écrivain compoſa des parodies, mais le temps les a détruites. Ce qui rend cette ſuppoſition probable, c'eſt que les murs de Pompéï

Ludicræ artes ſunt quæ ad voluptatem aurium tendunt. *Totius Latinitatis Lexicon J. Facciolati et A. Forcellini.*

Digitized by Google

nous en ont conſervé quelques unes dans ce que les Italiens appellent *Graffiti*, deſſins ou inſcriptions tracés ſur les murs à l'aide d'un ſtilet ou d'un clou. Il en exiſte un aſſez grand nombre.[1]

Dans la longue période entre l'antiquité et ce qu'on eſt convenu d'appeler le moyen-âge, l'ordre ſo-

[1] On peut en voir des exemples dans l'ouvrage de Mr. Thomas Wright: *Hiſtory of Caricature and Groteſque in Literature and Art.* Londres, 1865, in 4°. p. 33 et ſuiv. La définition préciſe de la Parodie, bien différente de celle de la caricature, doit s'appliquer auſſi à la peinture, à la gravure et à la ſculpture, mais nos limites ne nous permettent pas d'aborder ce ſujet. Nous nous bornons à traiter la Parodie littéraire.

Citons toutefois un exemple curieux, entre mille, de la parodie ſculptée. En 1298, un *imagier* que les chroniqueurs diſent "Célèbre" s'imagine de repréſenter ſur le chapiteau d'une colonne de la Cathédrale de Straſbourg, des figures parodiant toutes les cérémonies de la Meſſe. Un ours portait le bénitier et le goupillon; un loup tenait la croix; derrière lui

Digitized by Google

cial ſubit une complette transformation.

Pendant cette époque de tranſition, les traces de la littérature des parodies nous échappent; mais il eſt curieux d'obſerver comment le clergé commença de bonne heure à imiter les anciens, en parodiant les ſujets religieux.

Une des plus anciennes pièces de ce genre, eſt rapportée par Edeleſtand du Méril.[1] C'eſt la parodie du Feſtin des Noces de Cana, que donne

un lièvre l'éclairait de ſon flambeau; l'autre face du chapiteau repréſentait un âne, revêtu d'habits ſacerdotaux, diſant la Meſſe devant un autel ſur lequel ſe voyait un calice, et l'Eucologe entr'ouvert. Le diacre chantant l'évangile, n'était autre qu'un ſecond âne auquel un ſinge ſervait de ſous-diacre. Ces figures ont été détruites. (Voir *le Bibliophile François illuſtré*, année 1869, page 82. *L'art ſatirique d'après les monuments.*)

[1] *Poéſies populaires latines antérieures au douzième ſiècle.* 1 vol. in 8°. p. 193. Paris, 1843.

Digitized by Google

un roi de l'Orient, nommé Johel.[1] Le nombre des invités eſt conſidérable. Adam prend la première place, et à coté de lui Eve s'aſſied ſur un tas de feuillage. Cain eſt aſſis ſur une charrue, Abel ſur une urne à lait, Noé ſur une arche, Abraham ſous un arbre. Job ſe plaint d'être obligé de s'aſſeoir ſur un tas de fumier; Moïſe a pour ſiège des pierres, Tobie, un lit, Benjamin, un ſac, Jeſus, un puits, &c. Pendant le repas, dont la deſcription eſt une complette parodie, David joue de la harpe, et Marie, du tabor, et Herodias danſe.

A la fin du banquet: " Satura- " tione vini ſopitus jacebat Adam,

[1] Pour rendre le rapprochement plus clair, on lit dans la copie qu'en envoya Rabanus Maurus au Roi Lothaire: "quidam præpotens " rex, habitans in partibus orientis, nomine " *Abbatheos* (Dieu le Père) habenſque unicum " filium vocabulo *Theos*, nuptias ei facere " voluit," etc.

Digitized by Google

" ebrius obdormivit Noe, ſatis bibe-
" rat Loth, ſtertebat Holofernes,
" ſomnus tenebat Jonam, vigilabat
" propè gallum Petrus," &c.

C'eſt à tort qu'on attribue cette pièce à St. Cyprien qui vivait au troiſième ſiècle ; du reſte, quelque ſoit l'auteur de cette Cène, elle n'en eſt pas moins fort ancienne, et elle a d'inconteſtables droits, dit Mr. du Méril, à l'attention des hiſtoriens de la littérature.

Ce ne fut qu'au 11ième ſiècle, nous dit l'*Hiſtoire Littéraire de France* (tom. vii. p. 129,) que quelques écrivains donnèrent dans le genre ſatirique, qui juſqu'alors avait été très rare en France. Peut-être le goût leur en vint-il des poètes provençaux qui en faiſaient beaucoup uſage. Mais ſur le pied qu'était alors la poéſie, la ſatire n'avait ni la vivacité ni ces traits agréables que demande ce genre de poéſie.

Digitized by Google

Dès le douzième ſiècle, il y eut abondance d'écrits ſatiriques de bien des genres, mais on ne rencontre que peu ou point de parodies dans le ſens reſtreint que nous donnons à ce mot. La raiſon en eſt que cette ſorte de parodie eſt la contre partie bouffonne d'une œuvre littéraire populaire ſérieuſe. Or ces écrits ſatiriques s'occupaient d'abord de la critique des mœurs, des inſtitutions et des abus en général, mais il n'exiſtait pas d'œuvre littéraire qui fut aſſez célèbre ou qui fixât aſſez l'attention pour qu'on ſongeât à la parodier. D'ailleurs, comme le fait obſerver encore l'*Hiſtoire Littéraire de la France*, (tom. ix. p. 171 de la réimpreſſion,) les auteurs manquaient de preſque tous les talents néceſſaires pour réuſſir dans la parodie.

Ce genre, en général amuſement des littératures vieilliſſantes qui commencent à ne plus reſpecter leurs

Digitized by Google

plus belles œuvres,[1] eſt cependant une des formes que prit d'aſſez bonne heure, tant en vers qu'en proſe, l'eſprit railleur de nos ayeux. Au treizième ſiècle on déſignait généralement les parodies ſous le nom de *Fatraſies*.

Les prières chrétiennes, les cérémonies de l'Egliſe, ſont parodiées en ſe ſervant de la langue que parlait l'Egliſe elle-même. Nous avons en latin, dans des manuſcrits du ſiècle de Saint Louis, des facéties où ſont calquées, avec une fidélité dériſoire, les paroles conſacrées aux offices et aux rites de la Liturgie.

Ainſi on trouve une meſſe des buveurs dans un manuſcrit de la Bibliothéque Harléïenne, No. 913, dont nous extrayons quelques paſſages ſeulement.

[1] Hiſtoire littéraire de la France, in 4°, tome xxiii. page 493.

Digitized by Google

" *Incipit Miſſa de Potatoribus.*

" Introïbo ad altare Bacchi. *R.*
" Ad eum qui lætificat cor hominis.
" Confiteor reo Baccho omnipo-
" tenti, et reo vino coloris rubei et
" omnibus ciphis ejus, et vobis pota-
" toribus, me nimis guloſe potaſſe
" per nimiam nauſeam rei Bacchi
" potatione, ſternutatione, oſcitatione
" maxima, mea crupa, mea maxima
" crupa. Ideo precor beatiſſimum
" Bacchum et omnes ciphas ejus, et
" vos fratres potatores, ut potetis pro
" me ad dominum reum Bacchum,
" ut miſereatur mei," &c.
" *Oratio.* Tu qui multitudinem
" ruſticorum ad ſervitium Cleri-
" corum venire feciſti et militum,
" et inter nos et ipſos diſcordiam
" ſeminaſti, da nobis quæſumus, de
" eorum laboribus vivere et eorum
" uxoribus uti, et de mortificatione
" eorum gaudere, per dominum noſ-

Digitized by Google

" trum reum Bacchum, qui bibit et " poculat, per omnia pocula pocu- " lorum."[1]

Ces traveſtiſſements n'ont épargné ni le *pater*, ni le *credo*, ni le *confiteor*. Dans un manuſcrit du temps d'Edouard III. d'Angleterre, en la poſſeſſion de George Matcham, Eſq. de Newhouſe, comté de Wilts, on lit la parodie ſuivante d'un Evangile :

" *Initium fallacis Evangelii*
" *ſecundum Lupum.*

" In illo tempore cum natus eſſet " Bacchus in Waltona, in diebus Ed- " uardi Regis, ecce magni potatores " de omnibus partibus venerant, di- " centes ; Ubi eſt qui natus eſt rex

[1] L'Egliſe de Sens poſſédait encore au ſiècle dernier un manuſcrit complet de la meſſe des Fous. C'était un mêlange confus de quolibets, d'alleluia groteſques, de latin bouffon, en un mot la cérémonie complète, mêlée à la licence des Saturnales. Ducange nous a laiſſé dans ſon *Gloſſaire* une analyſe très détaillée de l'office de l'âne d'après le rituel de Reims.

Digitized by Google

" ribaldorum, dux potatorum, glouti-
" norum, villanorum ? Vidimus ſig-
" num ejus in oriente, et in omnibus
" partibus villæ Oxoniæ, et venimus
" cum muneribus adorare eum. Au-
" diens autem hæc, Eduardus Rex
" turbatus eſt, et omnis Oxonia cum
" eo, et convocatis magiſtris pota-
" toribus, diligenter didicit ab eis
" tempus ipſius ſigni quod viderant
" in Oriente. Et ſtatim procedentes,
" viderunt doleum reum Bacchum.
" Et intrantes domum, invenerunt
" doleum plenum, et obtulerunt ei
" munera aurum, argentum et plum-
" bum. Et reſponſo accepto in
" ſomnis, ne redirent ad bonitatem
" per aliam viam, reverſi ſunt in
" miſeriam ſuam. Et cum inebriati
" eſſent potatores, unus eorum ce-
" cidit in lutum, vinum autem per
" os ejus exierat habundanter."

De même que l'Angleterre, l'Allemagne, trois ſiècles avant la Réforme

Digitized by Google

parodiait les Evangiles pour mieux décrier les exactions de la Chancellerie Pontificale.[1]

Un ouvrage aſſez rare contenant des pièces compoſées en différents temps et par différents auteurs, contre les Papes, les Prélats et les religieux en général, renferme auſſi pluſieurs parodies de ce genre. Sallengre, dans ſes *Mémoires de Littérature*, penſe que cet ouvrage aurait eu pour éditeur Cælius Secundus Curio, ſavant Piemontais qui avait ſouffert en Italie une rude perſécution, parce-qu'il était ſuſpect de proteſtantiſme. Quoiqu'il en ſoit, pluſieurs des parodies de ce livre,[2] ſont d'une date très ancienne.

[1] On trouve pluſieurs de ces parodies dans les *Carmina Burana*, Stuttgart, 1847. 8°.; et dans *Poems of Walter Mapes*, publiés pour la *Camden Society*, par le ſavant Thomas Wright.

[2] *Paſquillorum Tomi duo, quorum primo verſibus et rhythmis, altero ſolutâ oratione conſcripta quam plurima continentur ad exhilarandum, &c.* Eleutheropoli, 1544, in 8°.

Digitized by Google

Voici une violente ſatire contre l'avarice des Papes :

" *Evangelium ſecundum Paſquillum.*

" In illo tempore dixit Papa rapax " Cardinalibus ſuis : cum venerit " filius hominis ad ſedem Majeſtatis " noſtræ, dicat hoſtiarius illi : Amice, " ad quid veniſti ? et ſi perſeveraverit " pulſans, nihil dans, Projicite eum " in tenebras exteriores, ligatis pedi- " bus et manibus. Cardinales vero " dixerunt ei : Magiſter, quid faci- " endo poſſidebimus pecuniam ? Ille " verò reſpondit : In lege ſcriptum " eſt : Diligite aurum et argentum " ex toto corde veſtro, et ex totâ " animâ veſtrâ, et pecuniam, ſicut " voſmetipſos. Hoc facite et vivatis. " Hoc enim mandatum do vobis, ut " quemadmodum ego facio, ſic et " vos faciatis. Tunc venit ad curiam " quidam clericus valde pauper qui " oppreſſus ab epiſcopo ſuo erat.

Digitized by Google

" Non poterat intrare ad Papam
" quia pauperrimus. Tunc hoſtiarii
" percuſſerunt eum, dicentes: Vade
" retro, Sathanas, quoniam non ſapis
" quia pauper es, non licet enim in
" conſpectu Dei noſtri Papæ quem-
" quam vacuum apparere. . . . .
" Tunc venit paulopoſt quidam
" Epiſcopus Symoniacus, impingna-
" tus, qui per ſeditionem homicidium
" fecerat, et erat valdè dives. Car-
" dinales autem clamaverunt cum
" viderunt eum, dicentes: Benedic-
" tus qui venit in nomine auri et
" argenti. Tunc epiſcopus ille apertis
" theſauris ſuis, primò hoſtiariis,
" ſecundò Cardinalibus munera pre-
" tioſa et veſtes pretioſas obtulit, et
" camerariis et Cancellariis, et arbi-
" trati ſunt quod plus eſſent accep-
" turi. At ille volens ſe juſtificare,
" dedit decem talenta. Audiens hoc
" Papa qui ad mortem infirmabatur,
" lætatus eſt valdè, et converſus ad

Digitized by Google

" Cardinales, ait illis : Amen, amen,
" dico vobis, non inveni tantam
" fidem in Iſrael et omni Judæâ.
" Tranſit Epiſcopus primam et ſe-
" cundam cuſtodiam, et venit ad
" portam quæ ultrò aperta eſt illi.
" Videns autem quod Papa infirma-
" batur ad mortem, ad lectum ejus
" aurum et argentum miſit, et ſtatim
" liberatus eſt homo, et Papa ſur-
" gens dedit gloriam auro et argento,
" et oſculatus eſt eum, dicens : Benè
" hùc veniſti. Cardinales vero una-
" nimiter et concorditer dixerunt :
" Verè hic homo juſtus eſt ; et Papa
" reſpondit : Si quid petierit in no-
" mine auri et argenti, fiat ei.

" Tunc Papa ſedens pro tribunali
" in loco qui dicitur *Philargaritha*,
" quod eſt interpretatum *Avaritia*,
" dicebat Cardinalibus ſuis : Beati
" donantes et qui poſſedunt pecu-
" niam, quoniam ipſorum eſt Curia
" Romana ; et qui non habet in-

Digitized by Google

" duatur confuſione et ſit vobis ſicut
" Ethnicus et Publicanas. Expedit
" enim ei ut mola aſinaria ſuſpen-
" datur ad collum ejus et projiciatur
" ad profundum maris. Et iterùm
" videte ne quis vos ſeducat: qui-
" cumque vult pecuniam dare, ad nos
" eum introducite, et qui eam habet,
" obtinebit quodcumque petit, et qui
" non habet, anathema ſit. Cardi-
" nales autem dixerunt: Hæc omnia
" ſervabimus totâ virtute noſtrâ.
" Audiens hoc Papa, miratus eſt valde
" dicens: Amen, amen, dico vobis,
" non memini tantam fidem in
" Hieruſalem, quantam in vobis.
" Hoc autem facite in auri comme-
" morationem. Exemplum enim re-
" linquo vobis ut quemadmodum ego
" facio, ſic et vos faciatis et rapiatis."[1]

[1] Cette parodie a été également inſérée par Edel. Du Méril dans ſes *Poéſies populaires latines antérieures au XII^ième ſiècle*, mais d'après un texte moins complet que le nôtre.

Digitized by Google

Des parodies du même genre ſe trouvent dans divers recueils. En voici une ſur le généalogie du Pape.

" Liber generationis Antichriſti " filii diaboli. Diabolus genuit Pa- " pam, Papa verò genuit Bullam; " Bulla verò genuit Ceram; deindè " Cera genuit Plumbum, Plumbum " verò Indulgentium, &c.

" Invidia verò genuit tumultum " ruſticorum, in quo revelatus eſt " filius Iniquitatis qui vocatur Anti- " chriſtus."

La langue françaiſe fut employée de bonne heure à ces ſortes de parodies. Ainſi nous avons le *Paternoſter de l'uſurier*, celui du vin, de l'amour, &c., le *credo du Ribaud*, &c.[1]

Aux 13ième et 14ième ſiècles les

[1] Au 9ième vol. du *Recueil des Poéſies Françaiſes des XV et XVIième ſiècles*, par Anatole de Montaiglon, Paris, 1865, in 12°, ſe trouve une chanſon parodie du *Pater* et de *l'Ave*, et au 7ième vol. un *Noël* ſatirique qui parodie les formes de la Meſſe.

Digitized by Google

chanſons de Geſtes, cette forme primitive de l'Epopée, commencèrent à faire ſentir leur monotonie. On finit par s'en laſſer, et l'oppoſition populaire contre la chevalerie, grandiſſant de jour en jour, bientôt parurent la véritable Parodie, et les traveſtiſſements de ces poèmes, œuvres de l'eſprit enthouſiaſte et guerrier.

Sous le titre de *Dit d'aventure*, nous trouvons au 13ième ſiècle un pendant à *l'hiſtoire véritable* de Lucien.

Dans une de ces forêts enchantées dont le deſcription eſt calquée d'une façon ridicule ſur celle des épopées, cinq brigands frappent le héros, de leurs épées et de leurs poignards, mais ſans le bleſſer, et le laiſſent attaché à un arbre. Puis une louve avec ſes douze louveteaux, le délie, et ne lui fait aucun mal. Traverſant enſuite une profonde rivière, ſur une étroite planche, il tombe, et lorſqu'il a fait trois ou quatre lieues

Digitized by Google

dans le courant, il ſe trouve arrêté dans une naſſe de pêcheur. Celui-ci meurt d'effroi, en voyant notre héros s'élancer ſur la rive. Une horrible tempête éclate alors, et vomit ſur la terre un monſtre qui ſaiſit le voyageur par la tête, et l'avale auſſi facilement qu'il eut fait une ſouris morte, ou une alouette. Un grand taureau ſauvage perce le monſtre d'un coup de corne qui pénètre juſqu'en ſes entrailles, et atteint même légèrement l'épaule du véridique voyageur, encore enfermé dans cette affreuſe priſon. Après avoir exprimé la joie de pouvoir enfin reſpirer, le narrateur ſe refuſe, dit-il, à pourſuivre ſon incroyable hiſtoire parce-qu'il craint de paſſer pour menteur.[1]

[1] Les volumes 23 et 24 de la continuation de *l'Hiſtoire Littéraire de la France* citent pluſieurs de ces parodies. Un plus long poème que le précèdent, celui d'*Audigier* parodie d'une manière plus directe encore et plus outrageante les romans d'aventures, les

Digitized by Google

Dès le treizième ſiècle paraît la parodie politique auſſi bien que la parodie littéraire. Deux pièces en vers français parodient aſſez gaiement

combats et les amours des Paladins, et les vieux récits, à la gloire des héros de Charlemagne et d'Arthur.

L'auteur commence par nous faire connaître les père et mère d'Audigier. Le comte *Turgibus* ſon père, à la chair jaune, pâle et bouffie, au col grèle et long, comme celui d'une autruche, grand homme de guerre, qui perce avec ſa lance les aîles d'un papillon; auprès de lui, ſon aimable moitié, Rainberge qui était borgne et teigneuſe; enfin Audigier qui eſt un type achevé de laideur, de maladreſſe et de groſſièreté. Une âneſſe, une vieille chienne et une chatte borgne, annoncent par un terrible vacarme la gloire future du héros. Il eſt armé chevalier et vient eſſayer la force de ſon bras contre une vieille mégère du voiſinage, eſcortée de ſes trois filles, antithèſe vivante des trois grâces. Le pauvre Audigier eſt battu, empriſonné et n'échappe qu'après une honteuſe punition. L'intention du parodiſte eſt d'autant plus préciſe qu'il reproduit exactement les longs couplets monotones des anciens poèmes, leurs répétitions de détails, la forme des vers, &c.

Digitized by Google

les traités conclus par Philippe Auguſte et Louis XI., avec les comtes de Bretagne.

Une autre morceau en proſe : *La charte de la paix aux Anglais*, donne la parodie des proclamations à ſon de trompes, à laquelle s'amuſaient parfois les jongleurs, pour faire rire le peuple, immédiatement après la proclamation des hérauts d'armes.

Vers cette époque parut auſſi le *Pſautier de Marie* qui tient à la fois de la parodie et du centon. Il a été attribué à Saint Bonaventure, dit le *docteur Seraphique*, général de l'ordre de St. François, mort en 1274; mais l'idée qui préſide à ces modifications ſemble trop profane pour qu'elle entre dans l'eſprit

Le nom d'*Audigier* reſte populaire au moyen âge, comme une injure à l'adreſſe des gentilshommes dégénérés.

Voir *La Satire en France au moyen âge*, par C. Lenient. Paris, 1859. 1 vol. 8°. page 132.

Digitized by Google

d'un ſavant théologien, auſſi grave que Saint Bonaventure.[1] C'eſt une verſion de quelques pſaumes de David, où, comme dans le *Petrarca Chriſtianus* de Hieronyme Maripetro, on ſubſtitue le nom de Marie à celui du ſeigneur.

Certaines Hymnes et Cantiques de l'Egliſe ont également été changés, ainſi que le *Credo* d'Athanaſe et le chant des trois enfants dans la fournaiſe.

Voici une parodie d'un hymne à la Vierge d'après un manuſcrit du XIV^ième^ ſiècle.

Ave, color vini clari,
Ave, ſapor ſine pari,
Tuâ nos inebriari
Digneris potentiâ.

Ave, felix creatura
Quam produxit vitis pura;

[1] C'eſt probablement parcequ'il fut un grand propagateur du culte de la Vierge, qu'on inféra ce pſaume dans l'édition de ſes ouvrages en ſept volumes, ſans que l'éditeur s'aperçut de l'inconvenance de cette pièce.

Digitized by Google

Omnis menſa fit ſecura
In tuâ preſentiâ.

Felix venter quem intrabis,
Felix lingua quam rigabis,
Felix os quod tu lavabis
Et beata labia !

Il y a trois verſions de cette parodie, écrites à des époques diverſes, dans trois pays différents, preuve de la grande popularité dont jouiſſaient ces parodies. Edel. Du Méril, dans ſes recueils de poéſies populaires latines du moyen âge, cite pluſieurs pièces de ce genre, entr'autres une parodie bachique du pſaume xcv, en Allemand et en Latin, publiée d'après un manuſcrit du XV^ième^ ſiècle, dans le *Liederſaal* de M. Von Laſsberg (liv. 2, p. 677).

Peut-être la plus célèbre de toutes les parodies latines de ces temps, eſt *L'Apocalypſis Goliæ Epiſcopi*, ainſi nommé par alluſion à l'Apocalypſe de Saint Jean, parceque le poète ſe

Digitized by Google

repréſente comme enlevé au ciel dans une viſion, et révélant les vices des différentes claſſes du clergé, en place des deſtinées de l'Egliſe du Chriſt. Cette pièce fut imprimée dès l'origine de l'invention de l'imprimerie.

Déjà au treizième ſiècle, cette coutume de parodier devait avoir été bien loin, puiſque le Concile de Trèves fit défenſe aux clercs et aux étudiants de parodier certaines parties de la meſſe.[1] Pour bien comprendre les développements que prit la Parodie durant les ſiècles qui précédèrent la Renaiſſance, il faut ſurtout avoir recours aux *Carmina Burana*,[2] aux

[1] Item, præcipimus ut omnes ſacerdotes non permittant Trutannos et alios vagos ſcholares, aut Goliardos cantare verſus ſuper *Sanctus* et *Angelus Dei*, in miſſis, &c. Apud Marten. et Durand. Ampliſſ. Coll. VII. col. 117.

[2] Ce recueil, devenu rare, fut publié en un volume in 8°. à Stuttgard, par le ſociété lit-

Digitized by Google

ouvrages du ſavant Anglais Thomas Wright,[1] et à ceux d'Edel. Du Méril déjà cités.

La poéſie ſatirique du moyen âge finit avec Villon, et s'éteignit triſtement au ſein d'un épais matérialiſme, dit à juſte titre *C. Lenient*;[2] la proſe au contraire prend une plus vive et plus fraîche allure; mais nous n'y trouvons guère de parodies, car on ne peut regarder comme tels les paſſages même les plus burleſques des ſermons de Menot, de Raulin et de Maillard.[3]

téraire de cette ville, en 1847, d'après un manuſcript de Munich du XIII^ième^ ſiècle, qui provenait d'une abbaye de Bénédictins en Bavière.

[1] *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*, collected and edited by Tho. Wright. Londres, 1841. *Reliquiæ Antiquæ*. Scraps from ancient manuſcripts, &c. London, 1841, deux vol. 8°. Tome 2^ième^ page 208.

[2] *La Satire en France au Moyen Age*, chapitre 19.

[3] M. Geruzez a même cherché a établir

Digitized by Google

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la mordante ſatire ſeule ait occupé tout le terrain, à l'excluſion de la parodie, plus joviale de ſa nature, car la Réforme approchait ; on était à la veille d'un grand déchirement ſocial et religieux. Pour retrouver la parodie, il faut aller juſqu'au ſiècle de Rabelais, c'eſt à dire, juſqu'à la naiſſance des temps modernes.

La dernière moitié du quinzième ſiècle fut l'époque où les formes de la littérature du moyen âge, ſi nous pouvons nous exprimer ainſi, changèrent, pour mieux s'adapter à un nouvel état ſocial.

La tourmente qui agita le ſeizième ſiècle, dès ſon commencement, fut très favorable au développement de la ſatire, et l'on pourrait peut-être conſidérer comme d'excellentes paro-

dans ſes *Etudes Littéraires* que c'étaient de graves et ſérieux théologiens, dont quelques paſſages ſont dignes de Boſſuet.

Digitized by Google

dies les *Litteræ obſcurorum virorum* et quelques paſſages de la *Satyre Ménippée;* mais nous nous en tiendrons aux pièces qui rentrent plus ſpécialement dans la définition de la parodie que nous avons donnée au commencement de cet eſſai.

Elle fut employée en proſe et en vers, dans un petit volume aſſez rare, et rempli de détails ſcandaleux ſur les Papes, intitulé: "Le Syndicat "du Pape Alexandre VII. avec ſon "voyage en l'autre monde." [1]

On y trouve entr'autres, quelques verſets des pſaumes adaptés, d'une façon ſatirique, à Meſſeigneurs les Cardinaux.

Pluſieurs des anciens auteurs latins ont été parodiés aux 16ième et 17ième ſiècle; mais nul ne l'a été auſſi fréquemment que Catulle, au point que plus d'une fois, on a réuni ces

[1] 1669. Elzevier. Attribué avec grande vraiſemblance à Greg. Leti.

Digitized by Google

parodies en un volume. Nous commencerons donc par donner ici tout ce que nous avons à dire ſur ce ſujet.

Mr. Noël, dans ſes notes ſur le *Phaſelus* de Catulle, cite la collection de parodies latines, ſur diverſes pièces de ce poète, par *Sixte Octavien*, et publiée deux fois, à Lyon en 1593, et à York en 1579. Il en donne une courte analyſe, et comme les deux volumes du Catulle de Noël ſe trouvent facilement, nous nous contenterons d'y renvoyer. *Fabricius*, dans ſa *Bibliotheca Latina*,[1] parle d'une collection beaucoup plus conſidérable que celle de *Sixte Octavien*. C'eſt celle qu'*André Senftlebius* a miſe à la ſuite d'un commentaire ſur la pièce dont il s'agit, et où les parodies ſont au nombre de plus de cinquante.

Parmi les parodies oubliées par Noël, s'en trouve une à la page

[1] Edition Erneſt. t. 1, p. 98.

Digitized by Google

312 des *Gilberti Jonini Epigrammata*,[1] et une autre par le Dr. *Petit Radel*, dans ſes *Amours de Pancharis*,[2] ainſi que celle d'Iſaac Pontanus, intitulée *Parodia Catulliana*.[3]

Le recueil de *Senftlebius* a, de ſon côté, oublié une pièce dont voici le titre : *In Juſtum Lipſium graviſſimo et periculoſiſſimo morbo laborantem, Fr. Nantii parodia*.[4]

Il eſt permis de s'étonner que *Noël*, curieux chercheur comme il l'était *talium deliciarum*, n'ait point connu la compilation de *A. Senftlebius*, auſſi bien que le recueil de *Sixte Octavien* dont il avait ſous les yeux les deux éditions, car il remarque que la deuxième eſt augmentée de deux parodies. " Mes

[1] Lugduni, 1634, in 12°.
[2] De Amoribus Pancharitis et Zoroæ.
[3] Page 19 de ſes *Poematum* Libri VI. Amſtelod. Janſſon, 1634, in 12°.
[4] Lugd. Batav. 1588, in 8°.

Digitized by Google

" recherches, ajoute-t-il, m'en ont " fait découvrir pluſieurs autres," et il en ſignale treize que ſes devanciers avaient négligé de recueillir, ou peut-être ignorées.

Il y avait toutefois de quoi allonger beaucoup le ſupplement dû à l'eſtimable traducteur de Catulle. Par exemple il ne cite nulle part un ſeul hémiſtiche du *P. Bern. Stefonio.*[1] Ce Jeſuite a parodié trois fois le *Phaſelus*. Une des pièces eſt ſur l'Enfant Jéſus dans la crèche, et les deux autres en l'honneur de Saint Louis de Gonzague.

Signalons auſſi *Henelius von Hemfeld* qui donna cinquante parodies de divers auteurs, ſur le *Phaſelus.*[2]

Comme *Juſte Lipſe, Tobie Scultet*

[1] Ce même poète a également parodié le *Carmen ad Dianam*, dont il a fait une hymne au Chriſt.

[2] Phaſelus Catulli et ad eundem parodiarum a diverſis auctoribus ſcriptarum, decades quinque. Lipſiæ, 1642, in 8°.

Digitized by Google

s'eſt fait parodiſte de *Catulle*, pour célébrer le Philoſophe *Sénèque*, qu'il appelle *le Platon des Romains*.

Avant lui le Cardinal Jérôme Aléandre avait pris pour objet d'un ſemblable hommage, le ſavant *J. B. Guarini :*

Guarinus ille quem videtis Cœlites
Fuiſſe fertur omnium vatum optimus, &c.

Aucune peut-être des nombreuſes parodies du *Phaſelus* n'eſt plus piquante que la métamorphoſe en toupie du jeune *Alcon*, jadis docile amant d'une beauté capricieuſe :

Turbo rotari quem videtis oſſeus,
Sonante lori qui flagello flexilis
Gyros adactus implicat volubiles, &c.

Les jolies pièces *Ad paſſerem Leſbiæ* et *Luctus in morte paſſeris*, ont auſſi donné lieu a plus d'une parodie. Celle de *Meliſſus*, poète latin de l'Allemagne, a pour objet une

Digitized by Google

planche de navire à l'aide de laquelle il avait échappé à un naufrage.

Scevole Sainte Marthe a eu la bizarre idée de parodier Catulle, comme Martial aurait pu le faire dans ſes épigrammes libres.

Noël cite la pièce.

Le poète Maynard a auſſi compoſé pluſieurs parodies ſur les vers *ad Leſbiam*, dont une très licencieuſe.

Au nombre des recueils qui renferment des Parodies de Catulle, n'oublions pas les Parodies déjà citées d'Henri Etienne, qui en a compoſé lui-même une très plaiſante ſur la mort d'un ivrogne :

Lugete, o calices, Cupedineſque
Et quantum eſt hominum bibaciorum,
Veſter mortuus eſt ſodalis ille,
Quem plus quiſque oculis ſuis amabat,
Nam rex veſter erat, ſuumque norat
Bacchum tam bene quam puella matrem.
Nec ſeſe a Bromio ſuo movebat,
Sed circumſpiciens modò hùc, modò illùc
Ad ſola illius arma geſtiebat.
Qui nunc it per iter ſiticuloſum,

Digitized by Google

Illuc vina negant ubi videri.
At vobis bene ſit bonæ tenebræ
Orci, quæ hæc citò monſtra devoraſtis :
Tam fœdum barathrum meri abſtuliſtis,
O factum bonum, o bonæ tenebræ !

Si, entre les poètes latins, Catulle a eu le plus grand nombre d'écrivains, dans les temps modernes, qui l'aient parodié, Horace, comme poète lyrique, a particulièrement attiré leur attention, et trois pièces ont été ſpécialement pour eux, l'objet ou l'occaſion d'une eſpèce de concours d'imitateurs-parodiſtes.

Ce ſont les odes :

1°. Donec gratus eram tibi, &c.
2°. Quem tu, Melpomene, ſemel, &c.

Ces deux bijoux adorés de Scaliger, et

3°. Beatus ille qui procul negotiis, &c.

Le dialogue d'Horace et de Lydie a été parodié à l'envi, tantôt par de pieux aſcètes, tantôt par de joyeux buveurs.

Digitized by Google

Le ſavant *David Hopp*,[1] invité a faire une épithalame, a la ſingulière idée de mettre en ſcène Iſaac Halbach, diacre Luthérien, s'entretenant, à la veille d'un ſecond mariage, avec l'épouſe qu'il a perdue et à laquelle il a voué d'éternels regrets.

Plus loin, il fait une longue parodie de la première ſatire de Juvénal; bizarre compoſition où il déclame contre l'inſubordination de la jeuneſſe, et l'abuſive condeſcendance des pères de famille, double cauſe de misère pour les inſtituteurs. Il s'écrie :

Semper ego aſpiciam tantum, nunquamne reponam
Vexatus toties pravæ improbitate juventæ? . . .

Cela ne l'empêche pas, par une quaſi-palinodie de s'inſpirer d'Horace pour vanter la vie d'inſtituteur dans une épode intitulée *Commendatio Vitæ Scholaſticæ :*

[1] *Parodiæ Horatianæ.*

Digitized by Google

Beatus ille qui procul negotiis
Ut docta gens ſcholarium,
. . . . . Juvat
Videre doctos ſedulam pubem libros
Studio legentem fervido. . . .

Dans une autre de ſes parodies *David Hopp*, au lieu de célébrer le pouvoir de l'auguſte Melpomène, s'adreſſe, en débutant, à Tiſiphone, pour arriver à dire que le ſang d'un fait homme Dieu nous a affranchis de ſa jalouſe tyrannie.

Par un caprice non moins tudeſque, *H. Meibom* intitule ſon imitation-parodie: *Ad Barbariem*, et comme de raiſon, il la maudit, et il plaint ceux qu'elle ſoumet à ſon pouvoir:

Quem tu, Barbaries, ſemel
Naſcentem Stygio flumine merſeris. . . . .

Plus loin, il fera converſer Jehovah avec Iſraël; *De fœderis renovatione*.

Le Jéſuite *Sanadon*, auteur de quatre livres de poéſies latines remarquables par leur élégance, fait

Digitized by Google

deviſer un certain Lygdamus, ruiné par ſes excès bachiques, avec la dive bouteille, *Cum beatâ amphorâ.*

Matthias Siegenbeeck, auteur d'un éloge hiſtorique de *Jean Douza*, y a inſéré, comme ſpecimen du talent poétique de *Luc Fruyters*, (Lucas Fruterius,) une ode dialoguée en ſix ſtrophes, dont voici le début.

Fruterius.

Donec carus ero tibi
Nec quiſquam genii munera Douzici
Majori obſequio colet,
Vivam Cæſareâ ſorte beatior.

Douza.

Donec Fruterius mihi
Det notas animi delicias ſui,
Me non alterius trahet
Ignotuſque novuſque in ſua jura amor.

H. Etienne a auſſi inſéré cette jolie pièce dans ſes *Parodiæ Morales.*

Jean Morel,[1] de Rheims, aime

[1] Johannis Morelli Lyra plectri Horatiani æmula. Paris, 1618.

Digitized by Google

mieux apoſtropher Melpomène, à l'exemple d'Horace, et il la remercie des faveurs dont elle a comblé ſon ami N. Darone, profeſſeur en l'Univerſité de Paris. La poſtérité ne s'en doute guère! Il prend auſſi à tâche de faire préconiſer, par l'ami de Mécène et de Lalagé, le bonheur que procure *Sacrum theologiæ ſtudium :*

Beatus ille qui procul negotiis
Curiſque tot mordacibus
Quæ cogitata noſtra nobis invident.

Claude Perry,[1] Jéſuite Chalonnais, un peu mieux inſpiré, invoque en meilleurs vers, la mère de l'homme Dieu :

Quem tu, Diva potens, ſemel
Materno tepidum pectore foveris. . . . .

Caſim. Sarbievius (Sarbiewſki) dans l'ode 3ième de ſon livre d'Epodes,

[1] Claudii Perry, Poeſis Pindarica. Lyon, 1653.

Digitized by Google

vante les douceurs *Otii religioſi*, et les agréments d'une campagne que poſſédaient les Jéſuites à Vilna, en reprochant à Horace de n'avoir pas eu une idée exacte de l'homme heureux :

> At ille, Flacce, nunc erit beatior
> Qui mole curarum procul
> Paterna liquit rura. . . . .

Le même auteur a auſſi parodié en quelques ſtrophes l'ode à Diane :

> Dianam teneræ dicite Virgines,

en conſacrant la pièce à la mère du Sauveur.

Le père *Albert Ines*, compatriote et confrère du poète précédent, a publié un volume d'odes latines, où ſept d'entr'elles, qualifiées *parodies*, compoſent une heptalogie intitulée *Horologium Marianum*. On y remarque ſurtout l'ode 35^{ième} ayant pour titre : *Religioſæ Auguſti Feriæ*, qui eſt à la fois la parodie de la 2^{ième}

Digitized by Google

Epode d'Horace, et le pendant de celle que *Sarbievius* en a donnée :

Ille, ille, Flacce, nunc erit beatior
Qui ruris exul patrii
Id omne calcat quod pedum plebis minor
Pronis adorat frontibus.

Du reſte, pour le pieux Loyolite de Vilna, ce n'eſt pas tout de jouter, dans la poéſie lyrique, avec Horace. Il s'eſt propoſé de montrer la Muſe de l'épigramme, alliant la décence à l'enjouement et à la fineſſe, et dans un volume d'épigrammes publié à Amſterdam, en 1676, il a ſemé des parodies de divers écrivains en ce genre. Il a ſoin d'en avertir le lecteur dans ſon *Proœmium.*

N'omettons pas ici un Jéſuite Italien, qui, par l'élévation et la ſoupleſſe de ſon talent, comme par la pureté et la vigueur de ſon ſtyle, laiſſe bien au deſſous de lui, l'auteur de l'*Horologium Marianum ;* nous voulons parler du *P. Bern. Stefonio,*

Digitized by Google

dont nous avons fait connaître les piquantes Macaronées.[1]

On trouve dans ſes *Opera poſthuma*, Rome, 1656, trois parodies Horaciennes, outre deux parodies du *Phaſelus* de Catulle, et deux autres de Martial :

Si memini fuerant tibi quattuor Ælia dentes,

et

Verona docti ſyllabas amat vatis.

Une place honorable peut être donnée au *P. Jean Commire*, Tourangeau, dans la catégorie qui nous occupe, car il a parodié très élégamment, outre le *Phaſelus* de Catulle, une pièce de *Scaliger*, où Genève, Calvin et la Réforme ſont l'objet d'éloges qu'un Catholique comme

[1] *Macaroneana*, ou Mélanges de littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. Paris, 1852, 1 vol. 8°. p. 113.

La très rare Macaronée de Bern. Stefonio *Macharonis Forza* a été récemment réimprimée à Paris.

Digitized by Google

lui, ne pouvait accueillir ſans proteſtations.[1]

Après Catulle et Horace qui excitèrent la verve des parodiſtes, Martial tient la troiſième place, par les élucubrations du Jéſuite Allemand Joh. Burmeiſter, dans ſes *Martialis parodiæ Sacræ*, (Gaſlob. 1613, in 12°.)

Le 17ième ſiècle nous a légué pluſieurs ouvrages dont les titres pourraient faire ſuppoſer qu'ils contiennent des parodies, des paſtiches ou des centons. Entr'autres les Bibliographes indiquent un *Virgilius Chriſtianus* de L. Lebrun, autre que les deux que nous avons fait connaître dans notre *Centoniana*;[2] un *Ovidius*

[1] En nous arrêtant ici dans l'énumération des parodiſtes d'Horace, faiſons toutefois mention d'un recueil très rare que nous n'avons pu nous procurer, pour voir s'il ne contenait pas quelques parodies, ce ſont *Les Odes d'Horace, en vers burleſques*, (par Beys, ſuivant La Monnoye,) Paris, F. Quinet, 1652, in 8°.

[2] Revue analytique des ouvrages écrits en centons, depuis les temps anciens, juſqu'au

Digitized by Google

Chriſtianus, un *Terentius Chriſtianus*, un *Seneca Chriſtianus*, &c. Mais ces livres ne rentrent dans aucune des trois catégories.

Il faut excepter toutefois l'*Anacreon Latinus*,[1] de *Taubmann*, qui renferme deux ou trois parodies Anacréontiques, entr'autres de la 28ième et de la 29ième odes du poète de Téos.

Taubmann, buveur inſigne, eſt d'ailleurs un des poètes latins les plus notables de la fin du 16ième ſiècle. Il a conſervé une grande réputation en Allemagne.

Il a imité le rythme et la cadence des vers du poète grec dans la pièce indiquée ci-deſſus, dont nous ne citerons que quelques vers des moins colorés. C'eſt un épithalame

19ième ſiècle. 1 vol. in 8°. Londres, Trübner and Co. 1868.

[1] Il fait partie des *Schediaſmata poetica* de Frederic Taubmann, Impenſis Zachariæ Schüreri, anno 1619, gros in 8°. de 852 pages, avec des *Poſtuma Schediaſmata*, de 223 pages.

Digitized by Google

adreſſé à ſon ami Jean Nienborg, de Dreſde :

Age, pictor erudite,
Depinge mi puellam ;
Primoque mollicellum,
Dein et nigrum capillum,
Nigroque ſub capillo
Genis ab uſque primis
Frontem fac illi eburnam.
At ignis inſtar ejus
Sit fulgurans ocellus ;
Et glaucus, ut Minervæ,
Et pætus ut Cytheres, &c.

Ce morceau de 172 vers, eſt le plus vif des dix que renferme cette imitation d'Anacréon, où une ou deux autres pièces peuvent paſſer pour des parodies.

Tout le monde connaît la collection de ſatires publiée par M. de Sallengre ſous le titre d' *Hiſtoire de Pierre de Montmaur*.

Elle renferme pluſieurs des meilleures parodies latines qui exiſtent.

" Ce *Montmaur* était," dit *Fure-*

Digitized by Google

tière,[1] " un fameux pedant de ces " derniers temps, qui était hableur, " écornifleur et ignorant."

Ce profeſſeur de langue grecque, au collège royal à Paris, ſous le règne de Louis XIII, n'était pas à beaucoup près auſſi mépriſable qu'on le repréſente, dit Bayle, dans ſon Dictionnaire. Sa vanité et ſa gloutonnerie le rendirent inſupportable. Juvénal ſemblait avoir écrit pour lui :

. . . rarum et memorabile magni
Gutturis exemplum.

Auſſi la ſatire imagina-t-elle de le changer en marmite. On y rencontre ces deux vers aſſez ſinguliers :

Son colet de pourpoint s'étend, et forme un cercle,
Son chapeau de docteur s'aplattit en couvercle.

[1] Nouvelle Allégorique, ou hiſtoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence.

Digitized by Google

Les deux ſeules rimes de cette eſpèce, et qui ſemblaient ne devoir jamais ſe rencontrer.

Ce fut Ménage, ajoute le *Valeſiana*, qui ſonna pour ainſi dire le tocſin contre lui, en exhortant par une épigramme tous les ſavants à prendre les armes contre cet ennemi commun.

Auſſi fut-ce *Ménage* qui publia les plus plaiſantes parodies contre Montmaur. Voici d'abord celle ſur la mort du cheval du paraſite :[1]

Lugete, o *Seguerique*, *Memmiique*,
Et quantum eſt hominum elegantiorum !
Equus mortuus eſt mei ſodalis,
Equus divitiæ mei ſodalis,
Quem plus ille ſuis libris amabat.
Nam frugalis erat magis Cleanthe,

[1] Dans *Vita Gargilii Mamurræ paraſito-pædagogi.* Ménage n'avait que 24 ans quand il compoſa cette pièce, qui peut être conſidérée comme un chef-d'œuvre en ce genre, s'accorde-t-on à dire. L'érudition et l'eſprit y marchent d'un pas égal. Voir *Ægidii Menagii Poemata*, Paris, 1680, 12°.

Digitized by Google

Nec toto decies edebat anno,
Contentus paleiſque, carduiſque.
Nam manſuetus erat; ſuumque norat
Herum tam bene noſſe quam Philippi
Gnatum Bucephalon ferunt volucrem.

. . . . . .

Ménage revient encore à la charge, et au milieu de pluſieurs vers et épigrammes grecques et latines fort ingénieuſes, parodie comme ſuit l'épitre de Catulle *Ad Seipſum* :[1]

Miſelle Macro, deſinas ineptire,
Et quod vides periſſe perditum ducas,
Quondam adfuiſti ſplendidis quidem cœnis,
Cum ventitabas quo *Vacerra* ducebat,
Nobis amatus quantum amabitur nullus.
Ibi illa multa tam jocoſa dicebas,
Quæ tu volebas, nec *Vacerra* nolebat.
Pinguiſſimas ibi dapes liguribas;
Ibi hauriebas copioſius vinum.
Quondam adfuiſti ſplendidis quidem cœnis,
Nunc jam ille non vult, et tu inepte jam nolis,
Nec qui fugat ſectare, nec miſer vive,
Sed obſtinatâ mente perfer, obdura.[2]

. . . . . .

[1] In Gargilium Macronem. A la ſuite de la Métamorphoſe de Montmaur en perroquet.

[2] M. Féramus, dans un poème contre Mont-

Digitized by Google

Nous mettrons fin aux parodies des deux volumes de *Sallengre*, par une proſe funèbre rimée faite à l'exemple de celles qu'on chante dans les Egliſes Catholiques, aux meſſes des morts.

Nænia inconditum carmen in funere paraſiti Becodiani decantata.

Dies illa, dies iræ,
Quæ Gommaurum juſſit ire
Intra lacum mortis diræ.

Urbs tamen, gens, atque regnum
Lætitiæ dedit ſignum,
Lacrymis cenſens indignum.

Soli gemunt Comedones,
Popinones et Lurcones
Defuncti commilitones.

Literarum Mater pia
Quem jam non videt in via,
Dum vult flere, neſcit quia.

---

maur, ſuppoſe en divers endroits, que le Chancelier avait interdit ſa maiſon au profeſſeur.

Digitized by Google

Qui culinas adoravit
Et ad dapes advolavit,
Ut muſca vitam explevit.
. . . . . .

Deux des plus ſingulières parodies du Moineau de Leſbie, ſont celles de E. Paſquier et de Joſeph Scaliger, imprimées dans le volume très rare intitulé : *La Puce de Madame Deſroches, &c. compoſé par pluſieurs doctes perſonnages aux grands jours tenus à Poictiers, l'an* 1579.[1]

Voici ce que rapportent les Bibliographes à ce ſujet. Pendant la tenue des grands jours à Poictiers, les plus conſidérables perſonnages de la Magiſtrature ſe réuniſſaient chez les Dames *Deſroches*, mère et fille, la fleur et l'ornement du pays Poitevin, toutes deux remarquables par leur vertus, leurs talents et leur beauté. Un ſoir qu'on y cauſait poéſie et galanterie, comme à l'ordinaire, Etienne Paſ-

[1] Paris, Abel L'Angelier, 1584, in 4°.

Digitized by Google

quier,[1] alors avocat au Parlement, aperçut une puce ſur le ſein de Mademoiſelle Deſroches, et la fit remarquer à la jeune dame qui en rit beaucoup. Le lendemain elle et Paſquier apportèrent chacun une petite pièce de vers ſur l'accident de la veille. Dès ce moment ce fut à qui célèbrerait la puce de Mademoiſelle Deſroches.

Ces ſavants élèves de *Cujas*, ces vertueux ſénateurs, Achille de Harlay et Barnabé Briſſon à leur tête, ſe mirent en frais de gentilleſſe, et placèrent à l'envi la puce bienheureuſe au deſſus du Moineau de Leſbie et de la Colombe de Bathylle.

Rapin, Paſſerat, Pierre Pithou, Scevole de Sainte Marthe, Joſeph

[1] Au 6ième livre des *Lettres d'Etienne Paſquier*, il s'en trouve une adreſſée à M. Pithou, ſieur de Savoye, *advocat en la cour de Parlement de Paris*, dans laquelle il explique tout au long les motifs qui amenèrent les compoſitions de ces poèmes.

Digitized by Google

Scaliger, Odet Turnèbe prirent part au divertiſſement. Quelques uns pour varier la fête, joignirent aux vers français et latins, des vers grecs, eſpagnols et italiens.

Ce qui étonne le plus dans ce recueil, dont les pièces furent lues aux Dames *Deſroches*, et où ſe trouvent pluſieurs de leurs réponſes aux compliments de nos poètes, c'eſt la licence d'idées et d'expreſſions qu'on y remarque.[1]

Etienne Paſquier commence par une parodie en français du moineau de Leſbie, dont il eſt difficile de préſenter des extraits ſans gâter la naïveté de l'enſemble. Voici le commencement de la Parodie de Joſeph Scaliger :

Pulicelle niger, Nigelle Pulex,
Incitatior hædulis petulcis,

[1] Voir un intéreſſant article dont nous avons profité, dans les *Cauſeries d'un Curieux*, par F. Feuillet de Conches, 3 vol. in 8°, Paris, 1862, tome 1er, p. 395.

Digitized by Google

Delicatior hinnulis tenellis
Docti paſſere nequior Catulli,
Stellæ blandior albula Columba:
Qua te proſequar aureâ Camœnâ?
Quo te nomine prædicem, O beate
Pulex pumile, pumililleque pulex?
An quod, cum lubet os meæ puellæ
Tuo purpureo ore ſuaviaris;
Mihi cum libet, os meæ puellæ
Meo non licet ore ſuaviari.
An quod cum ſubiit cibi voluptas,
Non in quadriviis, neque angiportis
Plebeos avidus cibos liguris,
Sed in lacteolis latens papillis
Plenus nectaris et ſatur recedis.

. . . . . .

An quod legibus omnibus ſolutus,
Puellaria membra pervagaris,
Uſque Cypridis ad beata regna,
Impunè inſinuans amoris almi
Secretis adytis, ſacrumque limen
Inſiſtens, quod ab omnibus profanis
Et tangi ſcelus, et nefas videri?
Hic tu janitor incubas, et ipſam
Aureæ Veneris tueris aram,[1]
Quam ſanctè tibi tradidit tuendam
Et ridens Venus, et puer Cupido.

. . . . . .

[1] Mademoiſelle Deſroches avait probablement les cheveux blonds.

Digitized by Google

L'avocat *Claude Binet* chanta *L'amour-Puce*, et parodiant *L'amour piqué par une abeille d'Anacréon*, imagina de le faire piquer par la Puce de Mademoiſelle Deſroches. Dans une ſuite de dix-ſept quatrains intitulés: " Quatrains de Catherine " Deſroches aux poètes Chante- " Puce," elle adreſſe ſes remercimens à chacun de ſes admirateurs, et annonce la ſingulière apothéoſe de la Puce, dans le quatrain ſuivant:

L'oyſeau favoriſé de l'archer du tonnerre,
Œilladant cette puce avec un doux regard,
Luy veut preſter ſon dos pour lui ſervir de chart,
Et de ſes ailerons mignardement l'enſerre.

Joſeph Scaliger, que nous avons cité ci-deſſus, aimait beaucoup la parodie, et il en a compoſé pluſieurs, une fort bonne entr'autres, du *Phaſelus*, contre un mauvais avocat:

Magirus ille quem videtis hoſpites,
Ait fuiſſe litigator optimus,

Digitized by Google

Neque ullius tribunal arduum fori
Nequiſſe perſonare, ſive legibus
Opus foret latrare, ſive jurgiis.

. . . . . .

Neque ulla vota Curialibus Deis
Sibi eſſe facta, cum rediret a foro,
Onuſtus ære ad uſque propriam domum.
Sed hæc prius fuêre; nunc cibaria
Ligurit uncta, ſeque dedicat tibi
Culina dives, et culina divitis.

Joſeph Scaliger avait eu de bonne heure l'exemple de ce genre de ſatire, car ſon père Jules Céſar Scaliger, s'amuſait auſſi à compoſer des parodies.[1]

N'oublions pas de citer au nombre des parodiſtes de Catulle, le célèbre poète latin du 16ième ſiècle, *Daniel Heinſius* qui, imitant le rythme et la cadence des vers du *Phaſelus*, a compoſé une charmante pièce ſur l'âne :

[1] On trouve les unes et les autres dans l'ouvrage de Henri Etienne : *Homeri et Heſiodi certamen*, *Matronis et aliorum parodiæ*, &c. 1573, in 8vo. ainſi que dans les *Parodiæ Morales* d'Henri Etienne.

Digitized by Google

Aſellus ille, quem videtis, hoſpites,
Ait fuiſſe quadrupes pigerrimus &c.

Dans une des nombreuſes éditions d'un livre bien connu,[1] à laquelle ſont ajoutées différentes pièces facétieuſes, on trouve une plaiſante parodie de la deſcription que fait Virgile, de la Renommée au 4ième livre de l'Enéide, deſcription appliquée ici à l'ivreſſe :

Ebrietas vitæque ferox animique tyrannus,
Turpe malum quo non aliud damnoſius ullum,
Debilitate manet, vires extirpat eundo.
Parva metu primo, mox ſeſe attollit in artus,
Ingrediturque caput, ſenſuſque obnubilat omnes.
Hanc peperit mater, Luxu patre, blanda Voluptas,
Extremam (ut perhibent) Veneris Morphique ſororem,
Infirmam pedibus, plumbumque imitantibus alis.

[1] *Epiſtolæ obſcurorum virorum &c.* Nova editio. Francofurti ad Mœnum, 1643, in 18°. Cette édition contient encore une pièce très peu commune : *Salomonis et Marcolphi diſputationes.*

Digitized by Google

Monſtrum horrendum, ingens, cui quot ſunt corpore plumæ,
Tot putres populæ ſubter, mirabile dictu !
Tot ſomni ſpecies, tot ſunt ſine nomine mendæ.
Nocte furit, ſiccoque diem nunquam ore ſalutat.
Luce ſerit rixas, et magnas commovet urbes,
Tam juris rectique tenax, quam neſcia veri.

Avant le dix-ſeptième ſiécle, les parodies modernes en vers français ſont très rares. Ce fut Malherbe qui fut l'occaſion d'une des meilleures.

Berthelot ami de *Regnier*, ne pouvait pardonner au réformateur du Parnaſſe d'avoir introduit en poéſie des règles qui gênaient ſa pareſſe de poète. *Malherbe* venait d'adreſſer à Madame de *Bellegarde* une pièce où il nommait cette dame *Merveille des Merveilles*. Berthelot la parodia d'une manière aſſez piquante pour que ce poète voulut ſe venger, dit *Ménage*, dans ſon commentaire ſur Malherbe, et il fit donner des coups

Digitized by Google

de bâton au parodiſte, par un gentilhomme de Caen.[1]

Pour que le lecteur puiſſe bien ſaiſir le mordant de cette parodie, il eſt néceſſaire de placer ici trois des ſtrophes de Malherbe :

Qu'autres que vous ſoient déſirées,
Qu'autres que vous ſoient adorées,
Cela ſe peut facilement.
Mais qu'il ſoit des beautés pareilles
A vous, Merveille des Merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'on ſerve bien, lorſque l'on penſe
En recevoir la récompenſe,
Cela ſe peut facilement.
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'eſpére rien et ſe maintienne,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'autres que moi ſoient miſérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela ſe peut facilement.

[1] Les poètes que nous venons de nommer appartiennent par leur naiſſance à la dernière moitié du ſeizième ſiècle, mais ici les critiques, en deſaccord avec *l'art de vérifier les dates*, placent en général un écrivain au ſiècle qu'il a illuſtré par ſes écrits.

Digitized by Google

Mais que la cauſe de leurs plaintes
Porte d'auſſi vives atteintes,
Cela ne ſe peut nullement.[1]

Berthelot ripoſta par ſept ſtrophes dont nous en citerons trois :—

Avoir le cœur tout plein de flâmes,
Et faire les yeux doux aux dames,
Cela ſe peut facilement,
Mais de pouvoir en ſa vieilleſſe
Jouir d'une belle maîtreſſe
Cela ne ſe peut nullement.

Avoir quatre chauſſons de laine,
Et trois caſaquins de futaine,
Cela ſe peut facilement ;
Mais de danſer une bourrée
Sur une dame bien parée,
Cela ne peut nullement.

Etre ſix ans à faire une ode
Et faire des lois à ſa mode,
Cela ſe peut facilement ;
Mais de nous charmer les oreilles
Par la Merveille des Merveilles
Cela ne ſe peut nullement.

---

[1] Cette chanſon eſt faite à l'imitation d'une chanſon Eſpagnole qui a un refrain ſemblable.

Digitized by Google

C'eſt encore une querelle de poètes qui, quelques années plus tard, produiſit une des parodies les plus remarquables de la littérature françaiſe. Elle eſt attribuée à *Boileau*, quoique ce ſatirique avoue lui-même qu'il n'y prit que bien peu de part. Ce n'était pas toutefois ſans raiſon qu'on le ſoupçonnait, car il en voulait aux vers de *Chapelain*, dont il avait déjà parodié des vers de *la Pucelle*. Il avait auſſi parodié le commencement d'une ode de *Pindare*, par inimitié contre *Perrault*, mais leur réconciliation l'empêcha d'aller au-delà de la première ſtrophe.

Quoiqu'il en ſoit, voici ce qu'on lit dans une de ſes lettres: " J'avoue que " dans la parodie des vers du *Cid* qu'on " m'attribue, il y a quelques traits " qui nous échappèrent à Racine et " à moi, dans une repas que nous " fîmes chez *Furetière*, l'auteur du " Dictionnaire; mais nous n'en écri-

Digitized by Google

" vîmes jamais rien ni l'un ni l'autre.
" De ſorte que c'eſt *Furetière* qui eſt
" proprement le vrai et l'unique
" auteur de cette parodie, comme il
" ne s'en cachait pas lui-même."

Elle fut compoſée en 1664, au temps auquel le Roi avait commencé à donner des penſions aux gens de lettres. *Chapelain* en eut une de trois mille livres, et *Caſſaigne* une moins conſidérable. *La Serre* n'en put point obtenir.[1]

La Serre,

Enfin vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étaient dus qu'à moi,
On voit rouler chez vous tout l'or de la Caſtille.

[1] *Le Chapelain décoiffé* ſe compoſe de plus de deux cents vers. Le monologue de Caſſaigne, imité de la ſcène vii. du premier acte du *Cid*, eſt un petit chef d'œuvre en ſon genre. *Madame Deſhoulières* a auſſi parodié cette ſcène. Nous nous contenterons d'y renvoyer ceux qui ſeraient curieux de comparer les deux morceaux.

Digitized by Google

Chapelain.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite, et font connaître aſſez
Qu'on ne haît pas mes vers, pour être un peu forcés.

La Serre.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Et ſe trompent en vers, comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'à de méchants auteurs ils font de beaux préſents.

Chapelain.

Qui ne les obtient point, ne les mérite pas.

La Serre.

Ne les mérite pas ! Moi !

Chapelain.

Toi !

La Serre.

Ton inſolence
Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe !
[*Il lui arrache ſa perruque.*

Digitized by Google

Chapelain.

Achève, et prends ma tête, après un tel affront !
Le premier dont ma muſe a vu rougir ſon front !
O rage ! O deſeſpoir ! O perruque ma mie,
N'as tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
N'as tu trompé l'eſpoir de tant de perruquiers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers !

[*Caſſaigne entre.*

Chapelain.

Caſſaigne, as-tu du cœur ?

Caſſaigne.

Tout autre que mon maître
L'éprouverait ſur l'heure.

Chapelain.

Ah ! c'eſt comme il faut être !
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais ma verve à ce noble courroux !
. . . . . .
Viens me venger.

Caſſaigne.

De quoi ?

Digitized by Google

Chapelain.

D'un affront ſi cruel
Qu'a l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.
D'une inſulte . . . . le traître eut payé ma perruque [caduque.
D'un quart d'écu du moins, ſans mon âge
Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Vas contre un inſolent faire un bon gros ouvrage. [outrage!
C'eſt dedans l'encre ſeul[1] qu'on lave un tel

. . . . . .

Caſſaigne (ſeul).

Percé juſques au fond du cœur
D'une inſulte imprévue, auſſi bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une ſotte querelle,
D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeure ſtérile, et ma veine abattue
Inutilement ſue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront *La Serre* eſt le tondeur,
Et le tondu, père de la Pucelle![2]

. . . . . .

---

[1] Cette faute de ſyntaxe, et celle plus du mot *Caduque* ſont excuſables dans une parodie.

[2] Cette parodie du monologue de *Rodrigue*, en ſix ſtrophes de dix vers chacune, eſt d'un excellent comique.

Digitized by Google

Cinq des ſcènes de la tragedie de Corneille entrent dans cette parodie, qui ſe termine ainſi:

Caſſaigne.

Hâtons nous de rimer.

La Serre.

Es tu ſi près d'ecrire?

Caſſaigne.

Es-tu las d'imprimer?

La Serre.

Viens, tu fais ton devoir, L'écolier eſt un traître
Qui ſouffre ſans cheveu la tête de ſon maître.[1]

---

[1] Nous ne citons rien des parodies du *Lutrin* parceque ce poème eſt aſſez connu. Aucuns critiques ont prétendu que la Parodie ne pouvait s'entendre de pièces traduites d'une autre langue. *Marmontel*, dans ſes *Eléments du Littérature* et d'autres encore, ne ſont pas de cet avis. Marmontel tout en critiquant certains paſſages du Lutrin, a ſurtout fait reſſortir l'excellence de l'épiſode de *la Diſcorde*, parodie auſſi plaiſante, dit-il, qu'elle eſt juſte.

Digitized by Google

Si Boileau, quoiqu'ennemi intraitable de Scarron, de Daſſoucy et de leurs imitateurs, s'amuſait parfois à faire de la parodie, ſes écrits à leur tour furent aſſez ſouvent parodiés. C'était du reſte aſſez à la mode vers ce temps, et ce goût ſe continua juſqu'à nos jours.

M. de St. Didier fit imprimer à Chartres un *Voyage au Parnaſſe*,[1] ouvrage en proſe et en vers, où il décrit un combat qui arriva entre quelques beaux eſprits de café, et où la parruque de *l'abbé Pellegrin* fut jetée à terre. Dans ce voyage on rencontre pluſieurs parodies des vers de *Lamotte*, de *Chapelain*, de *Racine*, de *Danchet*, et *Madame Dacier* figure plaiſamment dans cette fiction, avec *Perrault* et *Fontenelle*.

[1] Voir les *Nouvelles Littéraires*, journal de H. du Sauzet, La Haye, 1717. Ce St. Didier, y-eſt-il dit, était un jeune homme d'Avignon, de beaucoup d'eſprit qui, dans ſon livre attaque vivement les partiſans des modernes.

Digitized by Google

Le *Bon-goût* eſt le principal perſonnage.

Tout le monde connait les vers de J. Bte. Rouſſeau :

Que l'homme eſt bien durant ſa vie
Un parfait miroir de douleur, &c.

Par une ingénieuſe variante, *Deſforges Maillard*, dans ſes poéſies, Paris, 1750, in 18°, a mis un livre à la place de l'homme :

Qu'un livre eſt bien, durant ſa vie
Un parfait miroir de douleurs.
En naiſſant, ſous la preſſe il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.
D'abord qu'il commence à paraître,
Un eſſaim de fâcheux cenſeurs
Qui le blâment ſans le connaître,
En dégoûtent les acheteurs.
Un droguiſte qui s'en rend maître
Enfin pour comble de ſes maux,
En habille poire et pruneaux ;
C'était bien la peine de naître !

Piron s'eſt manifeſtement inſpiré de J. Bte. Rouſſeau, et l'a auſſi paro-

Digitized by Google

dié dans ſes *Misères de l'amour*, en dix ſtrophes :

Que l'homme eſt ſot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer,
D'abord il craint, il diſſimule,
Ne fait longtemps que ſoupirer.

. . . . . .

Après bien des mots et du bruit,
Un baiſer finit l'aventure ;
Le feu s'éteint, le dégoût ſuit,
Le pré valait-il la fauchure ?

Vers 1760 une parodie porta malheur à Marmontel, en lui faiſant perdre le privilège du *Mercure de France*. Voici le reſumé de cette fâcheuſe affaire.

Marmontel un jour alla faire viſite à *Cury*, Intendant des Menus-plaiſirs, atteint d'un violent accès de goute, etauquel on avait ôté ſa charge, parce-qu'il avait tourné en ridicule, en converſation, les gentilſhommes de la chambre, le Comte d'Argental et le Duc d'Aumont.

Cury irrité contre eux, montra à Marmontel quelques vers qu'il

Digitized by Google

venait de compoſer, parodiés de la ſcène de *Cinna* où Auguſte délibère avec ſes Miniſtres. Marmontel trouva que la manière d'opiner d'Argental, enfilade de mots vides de ſens, et de phraſes entrecoupées, était fort bien imitée.

La tête pleine de cette parodie, il arriva chez Madame Geoffrin, où, dans le cours de la converſation, on en récita les deux premiers vers :

Que chacun ſe retire, et qu'aucun n'entre ici,
Vous, Le Kain, demeurez; vous, d'Argental, auſſi.

Quoi! dit Marmontel en ſouriant, vous n'en ſavez que cela? et auſſitôt il ſe mit à réciter toute la tirade. Le lendemain il fut dénoncé au Duc d'Aumont, et par celui-ci au Roi, comme auteur de cette ſatire.

Il chercha à ſe diſculper; mais ſans vouloir jamais déclarer au miniſtre le nom du ſatirique.[1]

[1] Marmontel raconte tout au long cette

Digitized by Google

Voici un extrait de la pièce :

D'Argental.

Oui, je ſerais d'avis . . . cependant il me
ſemble
Que l'on peut . . . car enfin vous devez,
. . . mais je tremble;
Ce n'eſt pas qu'après tout, comme vous
ſentez bien,
Je ne fuſſe tenté de ne ménager rien.
Mon froid enthouſiaſme eſt fait pour les ex-
trêmes;
Mais les comédiens, les poètes eux mêmes . . .
Je ne ſais que vous dire, et crois en attendant
Que le plus ſur parti ſerait le plus prudent.
C'eſt la ſeule raiſon qui fait que je balance,
Seigneur, et vous ſavez combien mon Excel-
lence
Délibère et conſulte avant de décider.
Sans doute mieux que moi Le Kain peut vous
guider;
A ſa ſubtilité je ſais que rien n'échappe;
Il a pu vous convaincre, et moi même il me
frappe :
Toutefois je prétends qu'il eſt de certains cas

---

hiſtoire, et les tracaſſeries qu'elle lui occa-
ſionna. Néanmoins ſa défenſe ne convainquit
perſonne, et les vers, inſérés dans ſes œuvres
complètes, lui reſtent attribués.

Digitized by Google

Ou ſouvent . . . l'on croit voir ce que l'on
ne voit pas.
Tel eſt mon ſeul avis, Seigneur, je le haſarde;
Jugez nous, c'eſt vous ſeul que l'affaire regarde.
. . . . . .

Un peu plus loin, le Duc d'Aumont répond à d'Argental :

Vous ne ſavez que dire ! ah ! c'eſt en dire
aſſez;
Vous en dites toujours plus que vous ne penſez.

Il n'y a pas de quoi s'étonner, d'après cet échantillon, ſi de puiſſants Miniſtres ſous un roi faible, obtinrent aiſément la punition d'une raillerie auſſi vive. *Voltaire* fut perſécuté pour moins que cela.

On ſait les épigrammes que ce dernier lança contre Le Franc de Pompignan, mais on connait moins peut-être la parodie qu'il fit d'une de ſes ôdes ſacrées. Dans une entrevue ſuppoſée de Pompignan avec le Roi et la Reine, Sa Majeſté lui demande s'il n'a pas quelque nouveau pſaume

Digitized by Google

judaïque ? Le poète, qui eſt cenſé raconter le fait, ajoute :

" J'eus l'honneur de lui réciter ſur " le champ le dernier que j'ai com- " poſé, dont voici la plus belle " ſtrophe :

Quand les fiers Iſraëlites
Dans les plaines Moabites
S'avancèrent vers Achor,
Galgala ſaiſit de crainte,
Abandonna ſon enceinte,
Fuyant vers Samaraïm ;
Et dans leurs rocs ſe cachèrent,
Des peuples qui trébuchèrent
De Bethel à Seboïm.

" Ce ne fut qu'un cri autour de " moi," continue de Pompignan, " et je fus reconduit avec des accla- " mations univerſelles qui reſſem- " blaient à celle de Nicole dans le " *Bourgeois Gentilhomme.*" [1]

Voltaire s'amuſe auſſi a parodier Oſſian,[2] car il eſt plus aiſé qu'on

[1] Acte iii. ſcène 1er.

[2] Dictionnaire philoſophique, articles : *Anciens et Modernes.*

Digitized by Google

ne le penſe, dit-il, de prodiguer les images giganteſques, et d'appeler le ciel, la terre et les enfers à ſon ſecours.

Cependant Voltaire haïſſait la parodie, ſon extrême ſuſceptibilité ayant été ſouvent bleſſée par elle. Il laiſſe voir la mortification qu'il en éprouve lorſque dans une lettre a Thériot (3 Janv. 1723) il s'indigne de ce que, dans une parodie de l'opéra de *Perſée*, par *Quinault*, on avait placé quelques plaiſanteries ſur les ſouſcriptions ouvertes pour la publication de *La Ligue* (La Henriade). Plus tard ce poème, a auſſi été parodié. Dans une autre circonſtance,[1] il traite d'infamie une plate parodie de *Sémiramis*, ſous le nom de *Zoramis*, jouée ſur le théatre de la Foire, et plus digne de mépris que d'indignation. Une des

[1] Lettre a M. le Comte d'Argental, 11 Oct. 1747.

Digitized by Google

preuves qu'une parodie n'a jamais fait le moindre tort à une bonne tragédie, c'eſt que Racine n'a rien perdu de ſe voir parodier à pluſieurs repriſes. Que la parodie blame le bon comme le mauvais, cela ſe peut ſans doute, mais les ſeuls traits que les auditeurs ſe rappellent ſont certainement ceux qui tombent ſur les vrais défauts.[1] Nous reviendrons ſur ce ſujet en parlant de la parodie théatrale.

Le ſoi-diſant Comte *de Rivarol*, mort en 1801, un des rédacteurs des *Actes des Apôtres*, compoſa une très agréable parodie du récit de *Théramène* dans *Phèdre*, dirigée contre *Caron de Beaumarchais*, ſur ſa détention à St. Lazare, à l'occaſion de quelques ſarcaſmes très piquants, écrits dans les journaux.

[1] *B. Jullien; les Paradoxes littéraires de Lamotte.* Paris: Hachette, 1859. 1 vol. 8°.

Digitized by Google

Récit du portier du ſieur P. A. Caron de Beaumarchais.

A peine Beaumarchais, débarraſſant la ſcène
Avait de *Figaro* terminé la centaine,
Qu'il volait à *Tarare*, et pourtant ce vainqueur
Dans l'orgueil du triomphe était morne et rêveur,
Je ne ſais quel chagrin, le couvrant de ſon ombre,
Lui donnait ſur ſon char un maintien bas et ſombre.
Ses *vertueux amis*[1] ſottement affligés,
Copiaient ſon ſilence autour de lui rangés.
Sa main ſur Sabathier[2] laiſſait flotter les rênes ;
Il filait un diſcours[3] tout rempli de ſes peines.
Les *Sepher*, les *Gudin*, qu'on voyait autrefois,
Fanatiques ardents, obéir à ſa voix,
L'œil louche maintenant, et l'oreille baiſſée,
Semblaient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri, ſorti du ſein des eaux[4]

---

[1] Cette apoſtrophe eſt de *Beaumarchais* ; elle eſt devenue injure et proverbe.

[2] Beaumarchais s'appuyait ſur l'abbé *Sabathier* à la répétition de *Tarare*.

[3] Expreſſion qu'on trouve au Mémoire contre Kornmann : Filer des phraſes et tricoter des mots.

[4] Premier écrit ſur les eaux de Paris.

Digitized by Google

Des *Perier* tout à coup a troublé le repos ;
Et du fond du Marais une voix formidable[1]
Se mêle éloquemment à l'écrit redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs, notre ſang s'eſt glacé ;
Des badauds attentifs le crin s'eſt hériſſé.
Cependant ſur le dos d'un avocat terrible[2]
S'élève avec fracas un mémoire invincible :
Le volume s'approche et vomit à nos yeux,
Parmi de noirs flots d'encre, un monſtre furieux.[3]
Son front large eſt couvert de cornes flétriſſantes ;
Tout ſon corps ſemble armé de phraſes menaçantes,
Indomptable allemand, banquier impétueux,
Son ſtyle ſe recourbe en replir tortueux ;
Ses longs raiſonnements font trembler le complice,
Sa main, avec horreur, va démaſquer le vice.
Le Chatelet s'émeut, Paris eſt infecté,
Et tout le Parlement recule épouvanté.
On fuit, et ſans s'armer d'un courage inutile,
Dans les caffés voiſins chacun cherche un aſile.

. . . . .

---

[1] La réplique du Comte de Mirabeau.

[2] M. Bergaſſe.

[3] Le ſieur Kornmann, avouant la conduite de ſa femme.

Digitized by Google

J'ai vu, Meſſieurs, j'ai vu ce maître ſi chéri
Traîné par un exempt qui ſa main a nourri ;[1]
Il veut le conjurer, mais l'exempt eſt de glace.
Ils montent dans un char qui s'offre ſur la place.
De nos cris glapiſſants le quartier retentit.
Le fiacre impétueux enfin ſe ralentit ;
Il s'arrête non loin de cet hôtel antique,
Ou de Vincent de Paul eſt la froide relique.[2]
J'y cours en ſoupirant, et la garde me ſuit.
D'un peuple d'étourneaux la foule nous conduit ;
Le faubourg en eſt plein . . . . .
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre le guichet, qu'il referme ſoudain.
Le Roi, dit-il alors, me jette à Saint Lazare.
Prenez ſoin entre vous, du malheureux *Tarare*.[3]
Cher ami, ſi le Prince, un jour plus indulgent,
Veut bien de cet affront me payer en argent,
Pour me faire oublier quelques jours d'abſti-
nence,
Dis lui qu'il me délivre un bonne ordonnance,[4]
Qu'il me rende . . . . . a ces mots le héros
contriſté
Sans couleur et ſans voix, dans ſa cage eſt rentré :

---

[1] L'exempt qui l'arrêta, dinait tous les jours chez lui.

[2] St. Lazare.

[3] A la dernière répétition de *Tarare*, Beaumarchais fut troublé par un concert de ſifflets.

[4] En effets, ou argent.

Digitized by Google

Triſte objet où des rois triomphe la juſtice,
Mais qu'on n'aurait pas dû traiter comme un novice.

Rivarol a également donné une amuſante parodie, dirigée contre M^me^ De Genlis, Buffon &c. ; la voici :

M. Gaillard à M^me^ De Genlis qui traverſe le Lycée.

Savante gouvernante, eſt-ce ici votre place ?
Pourquoi ce teint plombé, cet œil creux qui nous glace ?
Parmi vos ennemis que venez vous chercher ?
De ce brillant Lycée oſez vous approcher ?
Auriez vous dépouillé cette haine ſi vive.....

M^me^ De Genlis.

Prêtez moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le paſſé,
Ni vous rendre raiſon de ce que j'ai verſé,
Ce que j'ai fait, Gaillard, j'ai cru devoir le faire.
Je ne prends point pour juge un monde téméraire.
Quoique la médiſance ait osé publier,
Un grand prince a pris ſoin de me juſtifier.
Sur de petits tréteaux ma fortune établie
M'a fait connaître à Londre, et même en Italie.

Digitized by Google

Par moi, votre clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rouſſeau, par d'éternels ouvrages
Comme au temps du feu Roi, dérober vos hommages.
La Sorbonne me traite et de fille et de ſœur.
Enfin de ma raiſon le peſant oppreſſeur,
Qui devait m'entourer de ſa ſecte ennemie,
Ce terrible ..... tremble à l'Académie.
De toute part preſſé par un nombreux eſſaim
De ſerpents en rabats réchauffés dans mon ſein,
Il me laiſſe à Paris ſouveraine maitreſſe ...
Je jouiſſais en paix du fruit de ma fineſſe,
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes petits projets interrompre le cours,
Un rêve (me devrais-je inquiéter d'un rêve !)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève.
Je l'évite partout, partout il me pourſuit.
C'était dans le repos du travail de la nuit.
L'image de Buffon devant moi s'eſt montrée,
Comme au Jardin du Roi, pompeuſement parée.
Ses erreurs n'avaient point abattu ſa fierté,
Même il uſait encor de ce ſtyle apprêté,
Dont il eut ſoin de peindre et d'orner ſon ouvrage,
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble, ma noble fille, et trop digne de moi,

Digitized by Google

Le parti de Voltaire a prévalu ſur toi.
Je te plains de tomber en ſes mains redoutables,
Ma fille . . . en achevant ces mots épouvantables,
L'hiſtoire Naturelle a paru ſe baiſſer,
Et moi je lui tendais les mains pour la preſſer,
Mais je n'ai plus trouvé qu' un horrible mêlange
De quadrupèdes morts et traînés dans la fange,
De reptiles, d'oiſeaux et d'inſectes affreux,
Que *Bexon* et *Gueneau* ſe diſputaient entr' eux.[1]

Au commencement du 19ième ſiècle fut publié un poème en treize chants, intitulé *Cartouche ou le Vice puni*, poème aſſez mauvais ſous tous les rapports, mais que nous ne devons pas oublier ici, parcequ'il renferme quantité de paſſages parodiés, pris

[1] On ſoit que l'abbé Bexon et Gueneau de Montbelliard ont fait les derniers volumes de l'hiſtoire naturelle, concernant les oiſeaux. Dans le 2e volume des œuvres complètes de Rivarol, Paris, L. Collin, 1808, in 8vo. il y a pluſieurs pièces relatives à la parodie que nous venons de citer, parcequ'on l'avait malicieuſement attribuée à Grimod de la Reynière.

Digitized by Google

dans plusieurs poètes célébres. L'auteur dans sa préface dit qu'il a semé dans son œuvre le plus de ces parodies qu'il lui a été possible, pour en relever le peu de mérite; mais ce moyen ne rendit pas le poème meilleur, et pourtant il eut l'honneur d'être traduit en hollandais.

Cartouche adresse le discours suivant à une recrue qui vient de s'être engagée dans sa troupe:

C'est en vain, mon enfant, qu'un timide voleur,
Croit de l'art de voler atteindre la hauteur;
S'il ne sent en son cœur l'influence du diable,
Si son astre en naissant ne l'en forma capable,
Dans les moindres dangers il est toujours craintif;
Pour lui *Laverne*[1] est sourde, et Mercure est rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez des grands voleurs la carrière épineuse,
Ne venez pas ici ce grand art ravaler,
Ni prendre pour valeur une ardeur de piller.

[1] La déesse des voleurs.

Digitized by Google

Craignez, craignez du gain les trompeuſes amorces,
Et conſultez longtemps votre cœur et vos forces,
Si vous prétendez être un voleur achevé.

. . . . . .

Une autre citation ſuffira; c'eſt une parodie du ſonge *d'Atrée* et *Thyeſte*, de *Crébillon*. La maitreſſe de Cartouche éveille ſa ſœur :

. . . . . .
. . . . Et d'un air conſterné,
Lui dit je viens de faire un ſonge épouvantable.
. . . . . .
Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Cartouche,
Pâle, défiguré, l'air morne, l'œil farouche;
Il ſemblait revêtu de ce triſte haillon
Qu'une ombre déſolée emporte à Montfaucon.
Le ſoleil faiſant place à l'horreur des ténèbres,
Je n'ai vu près de lui que fantômes funèbres.
A la triſte lueur d'un lugubre flambeau,
On l'entraîne à l'inſtant vers un affreux tombeau.
L'infortuné ſemblait entouré de furies;
Un glaive encor fumant armait leurs mains impies.
Je vois l'exécuteur arriver à grands pas,
Une barre à la main pour lui caſſer les bras.

Digitized by Google

La terreur me ſaiſit ; l'ombre perça la terre,
Et le ſonge finit par un coup de tonnerre.

Groſley, mort en 1785, l'un des rédacteurs des facétieux *Mémoires de l'Academie de Troyes*, ne pouvait guère ne pas cultiver un peu la parodie. On ſe rappelle qu'en 1749 l'Académie de Dijon propoſa la queſtion : " Le progrès des ſciences " et des arts a-t-il contribué à cor- " rompre ou à épurer les mœurs ?"

On ſait que J. J. Rouſſeau prit parti contre les arts et les ſciences, et remporta le prix. *Groſley* avait été le concurrent de Rouſſeau, ſeulement il traite la queſtion dans un eſprit tout différent, et il n'eut que l'acceſſit. L'année qui ſuivit le jugement de l'Académie Dijonnaiſe, Groſley fit imprimer, non par un ſentiment de dépit, comme le penſe *M. Niſard*,[1] (Groſley, ſurnommé Dé-

[1] Hiſtoire des livres populaires. 2 vol. 8°. 1854.

Digitized by Google

mocrite, avait donné trop de preuves de ſa joyeuſe humeur, pour lui ſoupçonner un pareil ſentiment), " L'oraiſon funèbre et teſtament de " Jean Gilles Bricotteau, de Soiſſons, " par le Rd. P. Heſmogène, de Car- " pentras, capucin indigne &c."

L'orateur établit avec une gravité très comique la prééminence de l'imbécillité, ſur l'eſprit. Il ſe plait à outrer le ſentiment de Rouſſeau, pour le parodier. Si l'un répudie l'inſtruction et tous les bienfaits dont elle eſt le germe, pour nous ramener à l'état de ſauvage, l'autre répudie la raiſon elle-même, et veut nous réduire à l'état de crétins, pour notre plus grand bonheur :

. . . . . .

" Faible raiſon ! dont les mortels " s'enorgueilliſſent ſi fort, et dont ils " abuſent encore plus ſouvent, vous " avez refuſé vos lumières à celui " dont nous pleurons la perte. Mais

Digitized by Google

" en ſe ſéparant de vous et de vos
" faveurs, il a appris aux autres
" hommes à connaître le peu que
" vous valez et le dommage ſenſible
" que vous apportez à ceux ſur qui
" vous jetez vos lumineux regards.
" Car enfin quel doit être le principal
" objet de nos vœux, et à quoi ten-
" dent d'ordinaire tous nos projets?
" A nous établir ſur la terre dans
" une vie tranquille et à nous pro-
" curer l'eſpérance d'un bonheur
" plus eſſentiel dans l'éternité. Or
" voilà Meſſieurs, ce que l'homme
" inimitable que nous regrettons, a
" trouvé dans le mépris que la raiſon
" a témoigné pour ſa perſonne.

" La matérialité de ſon eſprit a
" fait le bonheur de ſa vie, et en a
" cauſé l'innocence. Je veux dire
" il a été plus heureux et plus ſage
" que la plupart de ceux qui jouiſ-
" ſent d'une haute intelligence: deux
" vérités que je conſacre à la conſo-

Digitized by Google

" lation des eſprits ſimples et à la
" mémoire de très épais, très ſtupide
" et très groſſier mortel, Jean Gilles
" Bricotteau, fermier de Venizel, et
" ancien ſonneur de cette paroiſſe."

L'orateur diviſe ſon diſcours en deux parties. Dans la première il démontre que l'eſprit eſt un flambeau dont la lumière ſert plus ſouvent à nous conſumer qu'à nous conduire, et devient le premier artiſan de nos diſgrâces.

Dans la ſeconde, il prouve que de même que ce fut un avantage pour Nabuchodonoſor d'être changé en bête; ce fut pour Bricotteau un trait de la miſéricorde céleſte de l'avoir fait naître avec un extérieur repouſſant, et un féroce appétit; et qu'une faible lueur de raiſon, ſoutenue de la grâce, a ſuffi pour conduire ſon âme, ſortant des ténèbres de ſon corps, juſqu'au terme de l'éternité.

Digitized by Google

On ajoute que le révérend père capucin, n'étant pas plus heureux que Bricotteau, en eſprit et en mémoire, ne prononça cette oraiſon funèbre que cinquante ans après la mort de Bricotteau ; ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, car voulant mettre en vers français le teſtament de cet illuſtre défunt, il ne put arracher de ſon cerveau environ qu'un vers par an.[1]

Une parodie très rare du commencement du 19ième ſiècle eſt la *Meſſe de Cythère*, mélange de vers et de proſe, imprimé vers 1801, et dont l'auteur, diſſimulé ſous le nom

[1] Dans l'*hiſtoire des livres populaires*, cité ci-deſſus, le chapitre 6 eſt conſacré aux ſermons burleſques, et ſous le titre de *Sermon gai et amuſant*, qui appartient au XVIIIième ſiècle, il y a un autre échantillon curieux de ce genre de parodie dont le ton railleur et ſceptique, ton très fréquent de ce ſiècle fameux, eſt une conſéquence de l'abus des controverſes.

Digitized by Google

de *Nobody*, doit être *Griffet de la Baume*, ou *Mercier de Compiègne*. On devine facilement quel eſt l'objet de cette débauche littéraire, contemporaine de l'ouvrage qu'on a reproché à *Parny*.[1]

[1] Comme nous ne pouvons faire mention de toutes les parodies de cette période, nous indiquerons toutefois pour mémoire : *Les Eternueurs*, poème parodi-burleſque. Paris, 1758, in 12°. Ouvrage entièrement gravé.

Le Petit Neveu de l'Aretin. Parodie burleſque du 4ième livre de l'Enéide. Paris, an IX, in 12°.

Un anonyme fit paraître vers la même temps *L'homme des Bois*, parodie de *L'homme des Champs*, de *Delille*.

Parodie du 1ier chap. de St. Mathieu, ſur la généalogie du fameux ſyſtème de *Law*.

Jacquot n'a que ça. Une des nombreuſes parodies que firent éclore *les Deux Gendres*, d'*Etienne*, que l'on regardait comme un plagiat de *Conaxa*, comédie de collège.

Alala, parodie d'Atala de Chateaubriand, &c.

M. Roſtain, de Lyon, dont nous avons déjà fait mention dans la Préface, et qui eſt auteur de pluſieurs ouvrages de critique littéraire, nous a fréquemment aidé, dans nos recherches

Digitized by Google

Un ſieur *J. E. Deſpreaux*, tenté peut-être par la conformité de nom, publia à Paris, en 1806, en deux volumes en 8°, *Mes Paſſetemps, Chanſons, ſuivies de l'art de la danſe.* Dans ce poème l'auteur a parodié d'une manière aſſez ingénieuſe l'art poétique de Boileau.

En voici deux extraits :

Gardez vous qu'une jambe à courir trop hâtée,
Ne ſoit de l'autre jambe en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de contours gracieux,
Que la note et le pied ſoient bien d'accord entr'eux.
Le pas le plus brillant, la plus aimable danſe,
Ne peuvent plaire aux yeux, s'ils bleſſent la cadence.

. . . . . .

Règles du Menuet.

Le grave menuet fut en vogue autrefois ;
Le goût en a fixé les rigoureuſes lois,

ſur la Parodie. Sa complaiſance eſt auſſi inépuiſable que le ſont ſes connaiſſances bibliographiques.

Digitized by Google

Il veut que tous les pas, de meſure pareille,
Lorſque l'air, à trois temps, frappe ſix fois l'oreille,
Par quatre mouvements artiſtement rangés,
Soient ſur deux fois trois temps, en quatre partagés :
De ce genre ſurtout il bannit la licence,
Lui-même en meſura le nombre et la cadence,
Défendit qu'aucun ſaut y pût jamais entrer,
Et qu'un geſte commun oſât y pénétrer.
Du reſte, il l'enrichit d'une ſimple élégance ;
Un menuet parfait eſt la plus noble danſe.
En vain mille danſeurs y penſent arriver,
Et cet heureux phœnix eſt encore à trouver.
A peine dans les bals dont abonde la ville,
En peut on admirer un ou deux entre mille.
Que d'art voulait *Boileau*, pour faire un bon ſonnet !
Que de choſes *Marcel* vit dans un Menuet !

Sans doute à cauſe de la facture aiſée des vers, *l'art poétique* de *Boileau* a été aſſez ſouvent parodié. On rencontre dans un *Almanach poétique* fort peu connu, *Les Muſes de la Saintonge*,[1] une parodie analogue à la précédente, intitulée *l'art de plaire :*

[1] Saintes, 1823, in 12°.

Digitized by Google

Un ſage ami, toujours rigoureux, inflexible
Sur vos défauts jamais ne vous laiſſe paiſible,
Il ne pardonne point un air embarraſſé ;
Il renvoie à ſon maitre un fat mal exercé,
De ſes ſauts vagabonds arrête la licence,
Et ne le laiſſe point bleſſer la bienſéance.
Votre jarret tendu ſemble un peu ſe roidir,
Ce bras eſt trop pendant, il le faut arrondir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent, ſur ſes pas, un pédant intraitable
A les défendre tous ſe croit intereſſé,
Et penſe dans les bals ſon honneur offenſé.
. . . . . .
Comme en ſots amateurs,
Notre ſiècle eſt fertile en ſots admirateurs,
Et ſans ceux que fournit la ville et la province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
Le plus mince ſauteur a chez les courtiſans
De tout temps rencontré de zélés partiſans,
Et pour finir enfin par un trait de ſatire,
Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire.

Une des plus amuſantes parodies qu'ait produites le commencement du 19ième ſiècle, à notre avis, eſt le *Virgile en France, ou la nouvelle Enéide.*[1] L'auteur, dans ſa préface,

[1] Poème héroi-comique en ſtyle franco-

Digitized by Google

a donné une très bonne notice ſur la parodie, qu'il diſtingue fort bien d'avec le burleſque; mais dans laquelle ſe rencontre un *lapſus memoriæ* des plus extraordinaires.

" Henri Etienne, dit-il, qui floriſ-
" ſait vers la neuvième Olym-
" piade (11) a été le premier inven-
" teur de la parodie qu'on nomme
" *ſimple* ou *narrative*; Hégémon
" de Thaſos, vers la 88ième Olym-
" piade, eſt l'auteur de la parodie
" qu'on nomme *dramatique*, &c."

Il termine ainſi: " L'application
" des événements de nos jours eſt ré-
" pandue dans tout l'ouvrage, pour
" autant que le texte original a pu
" le comporter,[1] avec les légers chan-
" gements que j'y ai faits.

gothique, pour ſervir d'eſquiſſe à l'hiſtoire de nos jours, par Le Plat du Temple. A Offenbach, de l'imprimerie de Charles Louis Bredè, et aux dépens de l'auteur, 1810. 4 vols. in 8°. Cet ouvrage eſt devenu très rare.

[1] Il avait d' abord publié en 1802, le *Virgile*

Digitized by Google

" Sans prétention à la palme de la " poéſie, je me croirai trop heureux " d'avoir remporté celle de la pa- " rodie."

Le ſommaire de deux des chants, et deux extraits feront ſuffiſamment connaître cette bizarre conception dont les nombreuſes notes ſont, ſi c'eſt poſſible, encore plus extraordinaires que le poème lui-même.

Sommaire du 2ième Chant.

Récit de la révolution de Troie, —Convocation des Etats-Généraux

dans les Pays Bas, ou le poème d'Enée traveſti en Flamand. Bruxelles. 3 *vol.* 8°. Puis il donna en 1807 ſon *Virgile en France, poème héroique*, &c. d'abord en deux vol. 8°. Brux. Weiſſenbruck. Enfin parut à Offenbach, en 1810, le même ouvrage, en 4 vol. 8°, augmenté de notes des plus originales.

Il fit encore imprimer en 1814 des ſatires en vers, contre Napoléon, ſa famille et les principaux fonctionnaires de ſon gouvernement.

Digitized by Google

—Emigration—Arreſtation du Roi —Son diſcours à la barre—Fête à la Liberté!—Clôtures des temples—Criminels élargis—Sac de Troie par les Jacobins—Maſſacres—Tyrannie populaire—Mort du roi—&c.

Sommaire du 4ième Chant.

Hiſtoire des amours de la reine d'Egypte—Elle conſulte ſon confeſſeur—Avis politiques de ſon aumônier—Mariage devant un prêtre inſermenté—Jalouſie d'un roi nègre —Délire de l'amour—Arrivée d'un prélat tondu—Exorciſmes—Soliloque philoſophique—Triſte ſuicide —&c.

Voici la parodie du paſſage :

Nec minus interea ſociis ad littora mittit
Vigenti tauros . . . .

Cent dindons arrivés du ſol de ſapience,[1]

[1] Le pays de la Normandie.

Digitized by Google

D'Ardenne cent moutons, cent jambons de Mayence,
Cent hectolitres pleins de vieux Château-Margot,
Sont envoyés de ſuite à bord, au matelot.

. . . . . .

Cent paladins couverts de ſérique brodure,
Les Nomarques, les Beys, les chefs de préfecture,
Le corps diplomatique, et les grands Alfaguins,[1]
Aſſiſtaient en coſtume à ces banquets divins.
Chez *Tailleur*[2] on ne vît jamais telles lippées ;
C'étaient des godivaux, Salmigondis, mattées,
Moutons aux nids d'oiſeaux, ſyriots, francollins,
Outardes, morellons, pluviers, ococolins,[3]
Cent eſtafiers dorés, ſous livrée amaranthe,
En vaſes criſtallins préſentent l'Alicante ;
Et les perles d'Aï, les rubis de Vougeot,
Diſputaient la Victoire au nectar Cypriot.

. . . . . .

Après l'arreſtation du roi, voici la manière dont eſt préſenté le paſſage :

[1] *Nomarque*, gouverneur d'une province en Egypte. *Alfaguin*, nom des prêtres chez les Maures.

[2] Traiteur à Paris ; rendez-vous des enfans de Bacchus et de Comus.

[3] Chacun de ces plats eſt expliqué dans les notes.

Digitized by Google

Perfidus ante dolis inſtructus et arte Pelaſgâ,
Suſtulit exutas vinclis ad ſidera palmas.

. . . . . .

Un fieffé ſcélérat ſorti de la pouſſière,
Jadis membre pourri de la Jacobinière,
Qui venait d'achever ſes dix ans de priſon,
Pour des crimes de faux et de rebellion ;
Menteur adroit dans l'art qu'on nomme populaire,
Levant ſes viles mains vers l'aſtre de lumière,
Prit ici l'Eternel et le ciel à témoins,
De ſa vertu civique et populaires ſoins :
O mes frères, dit-il, je fus une victime,
De ces devoirs ſacrés dont on me fit un crime.
Ennemi des tyrans, je me vis arrêté
Pour avoir défendu la ſainte Liberté.

. . . . . .

Obligés de nous borner à ces cours extraits, nous ne pouvons faire reſſortir les détails comiques et amuſants de cette nouvelle Enéïde, trop peu connue. Chaque chant eſt accompagné, ſous forme de notes, d'un commentaire où ſe heurtent les idées les plus abſurdes et les plus ſaugrenues.[1]

[1] Les biographies *générales* de Didot, de

Digitized by Google

Il faut mettre auſſi au nombre des bonnes parodies en proſe, de notre époque, celle *d'Atala*,[1] où les idées les plus bizarres de ce roman ſont très plaiſamment introduites, et marquées par des guillemets.

La Révolution de Belgique qui ſépara ce pays d'avec la Hollande, ne pouvait manquer de produire plus d'une parodie. Nous citerons entr'autres, une ſcène de la Chambre des

Michaud, &c., ont négligé de faire mention de *Le Plat du Temple.* Quérard ſeul cite ſes ouvrages, dans la Bibliographie de la France, mais ſans indiquer de quelle nation était l'auteur.

Il eſt digne de remarque qu'en cent endroits, les vers de Virgile ont été remaniés, et que Le Plat en a ajouté des ſiens, pour rendre l'application aux circonſtances de La Révolution, plus juſte; de ſorte qu'on pourrait preſque conſidérer le texte Latin comme une eſpèce de centons.

[1] *Itinéraire de Pantin au Mont Calvaire, &c. ou Lettres inédites de Chactas à Atala, par M. de Chateauterne. Paris, Dentu,* 1811, 8°.

Digitized by Google

Repréſentants, que le poète ſuppoſe ſe paſſer en Janvier 1841, lors de la diſcuſſion des fonds portés au budget pour les fêtes de Septembre, commémoratives de la Révolution. Les interlocuteurs ſont *Abner-Devaux* et *Joad-Rogier*.[1]

Abner-Devaux.

Oui, je viens à la chambre apprendre ſon *pater*;
Je viens avec le ton d'un rogue magiſter,
L'exhorter à fêter la glorieuſe hiſtoire,
Qui nous fait à la cour ſi bien manger et boire.
Que les temps ſont changés! ſitôt que des *Trois Jours*
Le retour s'annonçait par le ſon des tambours,
Du Parc orné partout de lampions fort chiques,
Les badauds inondaient les verdoyants portiques.
La Chambre en léſinant, change les lampions
En éteignoirs, et veut nous damer les pions.

---

[1] *Le livre du diable, recueil de ſatires et pamphlets ſur les hommes et les choſes de la Révolution Belge, par le poète Borain, Bruxelles*, 1848, 1 *vol.* 12°.—Ce recueil piquant eſt devenu rare.

Digitized by Google

D'enluminés ventrus à peine un petit nombre
Des verres de couleur oſent engraiſſer l'ombre;
Le reſte pour le feu d'artifice et les mâts
De Cocagne, où pendaient jambons et cervelas,
A l'air de ne vouloir pas voter un centime,
Et prétend que tout çà, ce n'eſt que de la frime.
Je tremble, entre nous dit, que l'oppoſition
A vous même bientôt rognant la portion
N'achève ſa vengeance, en ce moment qui rampe,
Et ne refuſe enfin de l'huile à votre lampe.

Joad-Rogier.

D'où vous vient donc la peur d'un tel abaiſſement?

Abner-Devaux.

Penſez vous au pouvoir briller impunément?
Dès longtemps la Belgique à regret verſe l'huile
Dont vous entretenez votre étoile qui file
. . . . . .
De Theux d'ailleurs, *De Theux*, ce ſuppot de la meſſe,
Plus ſournois qu'éloquent, veut flamber votre graiſſe.
De Theux d'un portefeuille avide rechercheur,
Eſt l'ennemi juré des verres de couleur.
C'eſt peu que le front ceint d'une obſcure auréole,
Contre nos lampions il ait pris la parole,

Digitized by Google

Septembre l'importune, et ſon ſacré toupet
Voudrait anéantir la mémoire du fait.
Pour vous perdre, il n'eſt point de ruſe qu'il n'invente.

. . . . .

Et je crains que De Theux qui rêve votre chute,
De votre Miniſtère enfin ne vous culbute.

Joad-Rogier.

Celui qui mit toujours de l'huile aux lampions
Sait auſſi d'un De Theux tromper les viſions.
Confiant en ma ruſe, en mes lumières feintes,
Je crains *tout*, cher Devaux, et n'ai point d'autres craintes,
Cependant je rends grâce au zêle officieux
Qui ſur mes lampions vous fait fixer les yeux.

. . . . .

En terminant ce dialogue, Abner-Devaux prévient que l'on doit diminuer les dépenſes pour ces fêtes, vu que le Budget eſt ſans fonds, et le Pays ſans argent.

Dans ces derniers temps les journaux français ont pluſieurs fois mêlé des parodies à leurs articles ſur la

Digitized by Google

littérature. En voici une assez heureuse, extraite du *Figaro*, du mois d'Août 1869, et imitée du *Lutrin*, à l'occasion du Sénatus-Consulte, entrant dans la voie des concessions libérales :

. . . . . .

Voici deux mois passés qu'un Sénatus-Consulte,
Réveilla le Sénat dormant loin du tumulte.
On sait que ce grand corps établit son séjour
Près de Monsieur *Ricord* au fond du Luxembourg.
Au bruit du Senatus qui vient troubler son rêve,
Le Sénat en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil chassieux et d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'il begaye en dix fois :
" Sénatus ! que veux-tu ? quel besoin a la France,
" De tant de libertés ! Ah ! parbleu, quand j'y pense,
" Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
" Ou les Pères Conscrits étaient tous fainéants,
" S'endormaient sur leur siège, et fiers de leur étoile,
" Contemplaient l'araignée en l'air filant sa toile !
" Ce doux siècle n'est plus. . . . .
" Je croyais que j'étais le gardien principal

Digitized by Google

" Et tranquille du vieux pacte fondamental:
" Je ne ſavais pas trop ce que ça voulait dire...
" Mais je ne faiſais rien, et j'y pouvais ſuffire.
" Ah! nous avons buché; ſuccombant ſous l'effort
" Nous avons écouté *Devienne* et ſon rapport!
" Enfin j'ai terminé ma tâche!....
" C'eſt fini; nous avons à cent quarante trois,
" Approuvé le projet, rejeté par trois voix,
" Trio récalcitrant qui contre nous ſe heurte,
" De Vincent, Girardin et Boulay de la Meurthe!
" Comme ſi, votant contre, il était à propos
" De reculer encore le retour du repos!...
" C'eſt fini:..."
- Le ſénat dont la crainte eſt paſſée
Dans ſa bouche, à ce mot, ſent ſa langue glacée,
Et las de ſon travail, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, clot l'œil et ſe rendort.

Dernièrement M. *Rouher*, dans un de ſes diſcours à la Chambre des Députés, tout en ayant l'air de donner de grands éloges à l'activité et aux travaux opérés par M. Hauſmann, à Paris, le critiqua ſévèrement ſous le rapport financier.

A cette occaſion, un journal publia

Digitized by Google

une plaiſante parodie de l'élégie ſi connue de *Millevoie :*[1]

De la dépouille de nos toits
Hauſmann avait jonché la terre ;
Monſieur Rouher était ſans voix,
Et la Chambre était en colère,
De voir braver toutes les lois.
Triſte et tourmenté, notre Edile,
Plein de ſoucis inoportuns,
Vaguait dans ſon Hôtel-de-ville,
Si cher à ſes nombreux emprunts.
Mon hôtel, adieu ! je ſuccombe !
Les journaux frappent ſans ſurſis,
Hélas ! et chaque feuille tombe
Sur mon dos, à bras raccourcis.
Fatal Rouher, fatal Miniſtre,
Qui dans ton pladoyer pompeux,
Laiſſas tomber ce mot ſiniſtre :
Tire-toi de là, ſi tu peux !
. . . . . .
. . . . . .

Bien d'autres parodies encore ont paru en France durant notre époque;[2]

[1] On ſait que le Préfet de Paris avait été ſurnommé *le Baron de Mille-voies.*

[2] Voir *l'Improviſateur Français* (Paris, 1805,

Digitized by Google

mais pour ne pas dépaſſer les bornes d'un eſſai, terminons ce que nous avons à dire ſur la France, par une courte notice ſur la parodie dramatique dans ce pays, ſujet fécond qui exigerait à lui tout ſeul, une diſſertation, ſi on lui donnait les développements néceſſaires.

Quoiqu'en ait dit *Lamotte*, en défendant ſa tragédie d'*Inès de Caſtro*, un parodiſte ne ravale pas plus une bonne tragédie que l'auteur comique ne ravale l'humanité. Il obéit à la nature particulière de ſon eſprit, qui lui fait voir ſous une forme plaiſante ou groteſque, ce que d'autres ont conſidéré d'un côté ſérieux. Ces deux

12°. 20 vol.) où il y a au tome 14ième deux pages relatives à la parodie, et où l'on cite des vers de *Greſſet*, blâmant ce genre, et deux couplets de *Ségur*, le vaudevilliſte, qui en font l'apologie.

Dans le *Printemps d'un Proſcrit*, de *J. F. Michaud*, dernière édition, l'on a ajouté une parodie des Amours des plantes.

Digitized by Google

aſpects ſont dans les diſpoſitions de l'eſprit humain, a dit *M. B. Jullien*, dans ſes *Paradoxes Littéraires de Lamotte.*

L'Agnès de Chaillot, parodie de *l'Inès* de ce dernier auteur, eſt regardée avec raiſon comme un modèle du genre. Il en fut ſi vivement offenſé, qu'il fit une ſortie virulente contre la pièce qu'il appelle " une " bouffonnerie où l'on eſſaie de " rendre la vertu ridicule."

Le parodiſte a fort bien ſaiſi les invraiſemblances de la Tragédie.

L'ancien Bailli de Chaillot, ſurnommé *le Juſticier*, a épouſé à 75 ans une boulangère de Goneſſe, mère d'un fils et d'une fille en âge de ſe marier. Agnès eſt la ſervante du Bailli dont elle a ſecrètement épouſé le fils Pierrot. Or ſon père veut le marier avec Conſtance fille de la Baillive. Comme Pierrot refuſe, il eſt condamné à l'exil au Miſſiſſippi ;

Digitized by Google

mais Agnès intervient, amène ſes enfants au Bailli, prouve ſon mariage, et au moment où le père pardonne, Agnès meurt, empoiſonnée par ſa belle-mère.

A la fin de la pièce, lorſqu'Agnès vient dire au Bailli :

Enfin je vais parler, rien ne doit me contraindre ;
Je vais tout avouer ; Pierrot eſt mon époux.

Le Bailli répond à juſte titre :

Mais pourquoi m'avouer ſi tard un tel forfait ?
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait :
Vous dire de mon fils, épouſe, et non maîtreſſe,
Mais vous avez voulu faire durer la pièce,
Pour étaler ici tous ces beaux ſentiments
Que j'ai lus et relus cent fois dans les romans.

Agnès, imitant *les Plaideurs* de Racine, amène ſes quatre enfans :

Venez, famille deſolée,
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos ſoupirs enfantins.

Digitized by Google

Le Bailli réplique :

Et d'où diable a-t-on fait ſortir ces marmots là ?
Ai-je dans ma maiſon des chambres inconnues ?
Oh ! pour le coup, il faut qu'ils ſoient tombés des nues.
Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà,
Sans qu'aucun du logis ait rien ſu de cela ?

Pierrot, voyant Agnès mourante, veut ſe tuer ; le Bailli lui retenant le main :

Oh ! mon fils, arrêtez !

Pierrot.

Pourquoi me ſecourir ?
Laiſſez vous voir mon père, en me laiſſant mourir !

La Bailli.

Quel galimatias ! morbleu, quelle chimère !
Laiſſant mourir ſon fils, ſe montre-t-on ſon père ?

. . . . . .

L'abbé Sallier fit reſſortir la valeur littéraire de la parodie, qui eſt, dit il, entre les mains de la critique le flambeau dont on éclaire les défauts d'un auteur qui a ſurpris l'ad-

Digitized by Google

miration. C'eſt la pierre de touche des pièces de théâtre, elle y diſtingue le bon or du clinquant.

L'auteur tragique le plus parodié fut *Voltaire*. Le premier volume des *Parodies du Théâtre Italien*, en contient une d'*Œdipe*, d'autres de *Brutus*, d'*Artemire*, de *Marianne*, et deux de *Zaire*. Celle de *Marianne*, ſous le titre du *Mauvais Ménage*, eſt excellente, et eut un ſuccès auſſi complet que bien mérité.

Les enfants trouvés, parodie de *Zaire*, ſuit de très près l'original, et en fait reſſortir toutes les improbabilités.

Fatime.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Témire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais rire.
Quoi! vous ne tournez plus les yeux vers ces climats.
Où ce vaillant français devait guider vos pas?

Témire.

Le sérail aujourd'hui fait ma félicité.

. . . . . .

Digitized by Google

Lorſque *Diaphane* (Oroſmane) vient pour la conduire à l'autel, elle héſite, et comme il demande la cauſe de cette héſitation, elle répond :

. . . Il eſt affreux, ſeigneur, de vous déplaire ;
Laiſſez-moi vous quitter, je ne ſaurais mieux faire.

Diaphane.

Je n'y comprends plus rien ; pourquoi partir ſitôt ?
Dites-moi vos raiſons ?

Témire.

Je les dirai tantôt.

En effet elle revient ſans nul motif peu de temps après, et Diaphane, qui a réfléchi, lui annonce qu'il ne l'aime plus.

Témire.

Eſt-il bien aſſuré que vous ne m'aimiez plus, Seigneur ?

Diaphane.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne ;
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux éclairés . . . .

Digitized by Google

Que j'aimai .... que je hais .... Témire,
vous riez ?

Témire.

Seigneur, qui ne rirait de tout ce badinage,
De mon incertitude et de votre langage ?

. . . . . .

Le défaut frappant de la dernière ſcène eſt très bien ſaiſi, lorſque *Zaïre* vient trouver *Néreſtan* la nuit, et qu'*Oroſmane* la tue, après lui avoir entendu prononcer à voix baſſe, ce vers rocailleux :

Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

. . . . . .

Diaphane.

Je vais les immoler à ma juſte fureur !

Témire (*marchant dans l'ombre*).

Eſt-ce vous, Carabin ?

Carabin.

Etes vous là, ma ſœur ?

Diaphane.

Sa ſœur ! ah ! j'allais faire une belle ſottiſe !
Cet éclairciſſement m'épargne une mépriſe !

. . . . . .

Digitized by Google

Dans la ſeconde parodie de *Zaïre*, intitulée *Arlequin au Parnaſſe*, Melpomène traitée de folle par ſa ſœur Thalie, à cauſe des invraiſemblances, et du mauvais arrangement de la pièce nouvelle, parodie ainſi le célèbre paſſage du *Cid* :—

O rage! O déſeſpoir! O ſœur, mon ennemie!
Ne m'a-t-on applaudi que pour cette infamie!
Et n'aurai-je charmé nobles et roturiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Pleurez, pleurez mes yeux, fondez en cataractes,
Et noyez dans vos pleurs mes malheureux cinq actes.[1]

---

[1] Nous ferons mention ici, à cauſe de ſa rareté, d'une troiſième parodie de cette tragédie; *Caquire*, en 5 actes et en vers. Dans le N°. du 10 Sept. 1869, *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* demandait ſi Voltaire avait eu connaiſſance de cette audacieuſe parodie, dont la plus ancienne édition remonte à 1783. C'eſt une facétie ſtercorale de 48 pages dont il eſt impoſſible de citer autre choſe que les deux premiers vers :

Digitized by Google

La tragédie de *Médée*, de *Longepierre*, fut auſſi l'objet d'une parodie qui paſſe pour excellente. Jaſon eſt transformé en *Zonzon*, *Médée*, en *Aſmodée*, et *Cléon* eſt un ſeigneur de village.

Plus de cinquante pièces de ce genre ont été repréſentées par les

Je ne m'attendais par, jeune et belle Caquire,
A ces nouveaux beſoins qu'un ſoudan vous inſpire.

M^rs. Breghot et Péricaud, dans leur catalogue des Lyonnais dignes de mémoire, Lyon, 1839, in 8°, ont conſacré quelques lignes à M^r. *De Combles*, auteur de *Caquire*, mais c'eſt à tort qu'il lui donnent pour père l'auteur de la traduction anonyme de la fantaiſie paradoxale: *Concubitus ſine Luciná*, contre partie de *Lucina ſine Concubitu*. Celui-ci ſignait *De Combes*.

Caquire a un article dans la *Bibliotheca Scatologica*, publiée dans le *Journal de l'Amateur de livres*, tome 2, anné 1849.

Cette parodie fut réimprimée en 1853, dans un petit volume in 32°, ayant pour titre: *M.... ana*, édition revue par *Hilaire Legay*, pſeudonyme.

Digitized by Google

comédiens Italiens ordinaires du Roi, pendant la première moitié du 18ième ſiècle. Encore ne fait-on pas mention de pluſieurs autres, dans la collection qui en a été publiée. On n'y rencontre pas *Scarron* qui s'amuſe dans *Jodelet, maître et valet*, à parodier les ſtances du *Cid*, ni *Bois Robert* qui pour divertir le grand Cardinal, s'attaque à la même tragédie. Il fit repréſenter une parodie du chef d'œuvre de *Corneille*, devant ſon Eminence, par des laquais et des marmitons, et lorſque *Don Dièguе* demande à ſon fils :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

le fils répond :

Je n'ai que du carreau.

On voit que ſi la parodie fit reſſortir aſſez ſouvent les défauts des pièces de theâtre, elle ſervit auſſi quelquefois d'arme à la paſſion et à l'envie.

Digitized by Google

En voici un autre exemple; parmi tous les libelles publiés contre Molière par les charlatans qu'il avait livrés à la riſée publique, *La Critique du Tartuffe*, honteuſe diatribe en un acte et en vers, eſt une parodie lancée par le parti des dévots et des cafards, où l'indécence le diſpute à l'eſprit d'une âcre méchanceté.

Les parodies théatrales, à la fin du ſiècle paſſé et aujourd'hui, ont pris une forme différente. On en fait des chanſons ou des vaudevilles.

Deſaugiers eſt regardé comme un des meilleurs parodiſtes dramatiques, et ſa plaiſanterie ſur la *Veſtale*, de Jouy, eſt fort bonne.

Voici quelques extraits de ce *Pot-pourri* en trois actes :

J'voyons un monaſtère
Où c'qu'un' fille d'honneur
Etait religieuſe à contre cœur.
C'était monſieur ſon père
Qui l'jour qu'il trépaſſa,
D'ſa fille exigea ça . .
Ha !

Digitized by Google

Quand aux règles du Monaſtère
Un' fille manquoit,
On vous la j'tait tout' vive en terre,
Comme un paquet.

. . . . . .

V'là z'enfin un bel homme
Qu'alle avait pour amant,
Qui revient vainqueur à Rome,
Avec ſon régiment.

. . . . . .

Dans c'pays là par bonheur,
La loi voulait qu'on choiſiſſe,
La Veſtal' la plus novice,
Pour couronner le vainqueur.
Tu r'viens comm' Mars en carême,
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime)
Pour recevoir le diadême,
Du cœur dont t'as triomphé !
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la regarde d'un air bête,
Et le v'la qui perd la tête
Au moment d'être coiffé.

. . . . . .

Enfin.

Un ſerrement de main
Lui dit : prends garde,
On nous regarde !
Et v'la qu'elle lui met
Un beau plumet.

Digitized by Google

A c'te nuit, j'te l'promets,
A c'te nuit, j'te l'permets.
Puiſqu' la Çaremonie
Dit l'abeſſe, eſt finie,
Rentrez dans vot' dortoir,
Juſqu'au revoir,
Bon ſoir.

Silenc' ! Silenc' ! Silence !
V'là qu'la ſeconde act' commence.
Et j'vois l'enceinte du ſaint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

On ordonne à la r'ligieuſe
D'entret'nir le feu.
S'il s'éteint, la malheureuſe
N'aura pas beau jeu !

Dans les couplets ſuivants, Deſaugiers ſuit pas-à-pas la marche du drame, d'une manière fort comique, juſqu'au moment ou la veſtale va être enterrée vivante :

L'pauvre agneau deſcend dans la tombe,
Qu'c'eſt pain béni !
Sur ſa tête l'couvercle r'tombe
V'la qu'eſt fini !

Mais patatras ! v'la z'un éclair qui brille,
Et le tout-puiſſant qui j'dis, n'eſt pas manchot,

Digitized by Google

Pour ſauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L'noir chiffon qui pendait ſur l'réchaud.
. . . . . .
Tant y a que l'couple s'épouſa,
Et qu'chaqu' Veſtal' dit, voyant ça,
Quand eſt ce qu'autant m'en arriv'ra,
Alleluia !

Deſaugiers a fait encore pluſieurs autres parodies dramatiques qu'on a réimprimées aſſez récemment dans ſes œuvres.[1]

A l'époque où la *Lucrèce* de *Ponſard*, faiſait tant de bruit, on fit circuler en copies autographiées, une parodie intitulée : *Serre-feſſe*, en cinq actes et en vers. Cette pièce eſt, dit-on, fort bien conduite, et verſifiée avec facilité.

Bornons ici nos citations des parodies de théatre. Les curieux trouveront de plus amples renſeignements dans la *Bibliographie drama-*

[1] Deux jolis volumes en 32°, très bien imprimés.

Digitized by Google

tique de M. *A. F. Delandine*, Lyon, 1819. Il eſt bon de faire obſerver toutefois qu'il n'eſt pas toujours dans les habitudes de l'auteur d'être très exact.

Si la France, dont la ſaillie et la vivacité forment un des traits caractériſtiques, nous a préſenté d'abondantes parodies, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais que la grave Angleterre en ait preſque produit de plus nombreuſes, ce n'eſt pas auſſi connu ſur le continent.

Dans ce pays, la Parodie a deux périodes bien diſtinctes. La première qui s'étend juſqu'au commencement de notre ſiècle, eſt preſque toujours écrite dans un but politique, et choſe remarquable dans un pays où le puritaniſme de l'époque de Cromwel a laiſſé des traces ſi profondes, c'eſt la Liturgie, ce ſont les prières de l'égliſe et les Livres ſaints qui prêtent leurs formes à cette parodie.

Digitized by Google

La ſeconde période comprend notre ſiècle qui abonde en parodies purement littéraires, compoſées dans le but de faire la ſatire d'œuvres poétiques célèbres, ou de les imiter d'une façon comique.

Dès 1600, dans une comedie de *Ben Jonſon*[1] et repréſentée devant la Reine *Eliſabeth* par les enfants de ſa Chapelle, l'auteur a introduit une parodie d'une des plus graves litanies du ſervice Anglican.

Phantaſte.

From waving fans, coy glances, glicks,
Cringes and all ſuch ſimpering humours,
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us!

Amorphus.

From making love by attorney, courting
of puppets, and paying for new acquaintance,
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us!

---

[1] Cynthia's Revels, or the fountain of ſelf-love.

Digitized by Google

Phantaſte.

From pargetting, painting, ſlicking,
glazing and renewing old rivelled faces
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us!

. . . . . .

La même forme a été employée dans un parodie politique :

The poor man's Litany.

From the tax upon income, invented by *Pitt*,
Though the great ones contrive to loſe nothing by it,
Yet we who have little, are ſure to be bit.
Good Lord, deliver us!

From a workhouſe where hunger and poverty rage,
And diſtinction 's a ſtranger to birth, ſex or age,
Lame and blind, all muſt work, or be coop'd in a cage.
Good Lord, deliver us![1]

---

[1] Voir ſur de ſemblables parodies une collection intitulée *The Rumps, by the moſt eminent Wits, from* 1639 *to* 1661. London, 1662, in 8vo.

Collection of the Neweſt and moſt ingenious poems, &c. againſt Popery, in 4to.

Digitized by Google

Un eccléſiaſtique, le docteur *John Boys*, qui devint doyen de Canterbury, ne craignit pas, dans un ſermon prêché à la croix de St. Paul, d'y placer une parodie de la prière Chrétienne, pour exprimer ſon animoſité contre le Pape.

Un peu plus tard (vers 1647) on publia dans la collection de pamphlets de Robert Harley, Comte d'Oxford,[1] des formules religieuſes et des prières, imitées du Rituel, pour le rétabliſſement de pluſieurs membres du Parlement ſuppoſés atteints de la peſte.

Puritains et Cavaliers employaient largement la phraſéologie de l'Ecriture Sainte pour donner plus de piquant à leurs cauſtiques attaques, et ſe déchiraient en litanies railleuſes et en prières-parodies.

[1] *Harleian Miſcellany*, 2ième vol. de l'édit. de Dutton.

Digitized by Google

Le célèbre Lord Somers, qui contribua peut-être plus que tout autre à l'expulſion de Jacques II, inféra dans ſes eſſais, une parodie de quatre des chapitres de l'Evangile de St. Mathieu : " New Teſtament of our " Lords and Saviours, the houſe of " our Lords and Saviours, The Houſe " of Commons, and the Supreme " Council at Windſor."

On y voit " The genealogy of the " Parliament from the year 1640 to " this preſent 1648. The book of " the generation of *John Pim*, the ſon " of *Judas*, the ſon of *Beelzebub*," &c.

Un des exemples les plus ſpirituels en ce genre eſt : *Old England's Te Deum* par *Sir Charles Hanbury Williams*, un des beaux eſprits et des hommes à la mode du ſiècle dernier.

We complain of Thee, O King; we acknowledge Thee to be an Hanoverian.

All Hungary doth worſhip Thee, the captain everlaſting.

Digitized by Google

To Thee all placemen cry aloud, the Houſe of Lords, and all the Courtiers therein.

To Thee *Carteret* and *Bath* continually do cry:

Warlike, warlike, warlike Captain-general of the armies! *Brunſwick* and *Lunenburg* are full of the brightneſs of our coin.

The venal company of Peers praiſe Thee.

The goodly fellowſhip of Miniſters praiſe Thee.

The noble army of the Hanoverians praiſe Thee.

. . . . . .

O King, ſpare the people of England;
And now ſqueeze the people of Hanover.
Govern them as Thou haſt governed us,
And confine them to their turnips for ever,
And we bawl againſt Hanover, ever world without end.

Vouchſafe, O King, to keep us this year without thy Hanoverians.

O Lord, have mercy upon us.

O King, let thy mercy lighten our taxes, as our credit ſhould be in Thee.

Les publications de ce ſiècle ſont remplies de ces ſortes de parodies, et l'on en trouve d'amples détails dans les trois procès intentés par le gouvernement à *William Hone*, en 1817.

Digitized by Google

Le célèbre Lord Somers, qui contribua peut-être plus que tout autre à l'expulſion de Jacques II, inféra dans ſes eſſais, une parodie de quatre des chapitres de l'Evangile de St. Mathieu : " New Teſtament of our " Lords and Saviours, the houſe of " our Lords and Saviours, The Houſe " of Commons, and the Supreme " Council at Windſor."

On y voit " The genealogy of the " Parliament from the year 1640 to " this preſent 1648. The book of " the generation of *John Pim*, the ſon " of *Judas*, the ſon of *Beelzebub*," &c.

Un des exemples les plus ſpirituels en ce genre eſt : *Old England's Te Deum* par *Sir Charles Hanbury Williams*, un des beaux eſprits et des hommes à la mode du ſiècle dernier.

We complain of Thee, O King; we acknowledge Thee to be an Hanoverian.

All Hungary doth worſhip Thee, the captain everlaſting.

Digitized by Google

To Thee all placemen cry aloud, the Houſe of Lords, and all the Courtiers therein.

To Thee *Carteret* and *Bath* continually do cry:

Warlike, warlike, warlike Captain-general of the armies! *Brunſwick* and *Lunenburg* are full of the brightneſs of our coin.

The venal company of Peers praiſe Thee.

The goodly fellowſhip of Miniſters praiſe Thee.

The noble army of the Hanoverians praiſe Thee.

. . . . . .

O King, ſpare the people of England;

And now ſqueeze the people of Hanover.

Govern them as Thou haſt governed us,

And confine them to their turnips for ever,

And we bawl againſt Hanover, ever world without end.

Vouchſafe, O King, to keep us this year without thy Hanoverians.

O Lord, have mercy upon us.

O King, let thy mercy lighten our taxes, as our credit ſhould be in Thee.

Les publications de ce ſiècle ſont remplies de ces ſortes de parodies, et l'on en trouve d'amples détails dans les trois procès intentés par le gouvernement à *William Hone*, en 1817.

Digitized by Google

Ils ont été imprimés avec ſes défenſes, et contiennent des renſeignements nombreux et intéreſſants ſur l'hiſtoire de la parodie, durant ce que nous avons appelé la première période de ce genre de ſatire en Angleterre.

Ces trois procès, et les défenſes de l'accuſé, publiés in 8°, furent recherchés avec une avidité telle, qu'avant la fin de l'année 1818, il en fut vendu dix-neuf éditions, diſent les bibliographies. Néanmoins aujourd'hui les trois parties réunies ſont devenues aſſez rares, et ſe vendent de dix à douze francs.

Preſque de nos jours même, la tendance à employer les formules de l'égliſe dans les parodies politiques, était ſi forte que le célèbre *Burke* n'héſite pas, à la veille d'une diſſolution du Parlement, à parodier dans un diſcours à la Chambre des Communes, la formule de la prière pour les morts : " And now," dit-il,

Digitized by Google

" I hereby commit their body to the " grave, aſhes to aſhes, duſt to duſt, " in certain hope and expectation of " the glorious reſurrection which, " by its good deeds, it ſhall ſurely " ſee."[1]

Un prédicateur Calviniſte, populaire et de grand talent, le rever^d *Toplady*, perſuadé que les lettres de *Lord Cheſterfield* inculquaient une morale ſubverſive, en publia une parodie ſous la forme du *Credo* et des prières pour la cérémonie du Baptême. Ce morceau, malgré ſon exagération, réſume aſſez fidèlement les principes du noble Lord.[2]

[1] Dans un ouvrage intitulé: *Foundling hoſpital for Wit*, on trouve de même pluſieurs parodies ſur des textes de l'Ecriture ſainte.

The Chronicles of the Kings of England, préſentent auſſi un réſumé de l'hiſtoire d'Angleterre, en phraſes parodiées des livres des Rois, dans la Bible.

[2] Cette pièce eſt toute entière à la page 23 des *W. Hone's Trials*, troiſième procès.

Digitized by Google

Avant d'entrer dans la ſeconde période de la parodie Anglaiſe, nous devons faire obſerver qu'il y a quelques rares exceptions à ce que nous avons dit ci-deſſus, que la première eſt entièrement politique, et prend les formes de la liturgie Chrétienne.

La plus remarquable de ces exceptions eſt celle du poète *John Philips*, mort en 1708, et qui a parodié Milton d'une façon très ſpirituelle.[1] Les circonſtances vulgaires de chaque jour ſont heureuſement mêlées au ton épique des vers; la trivialité des mots eſt enchaſſée avec beaucoup d'effet; l'épigraphe eſt très heureuſe; la comparaiſon entre les pantalons déchirés du héros, et un navire qui fait eau et qui ſombre, termine ce petit poème de 143 vers, avec une majeſté toute

[1] *Steele*, en parlant de cette pièce a dit, "it is the fineſt burleſque poem in our language."

Digitized by Google

claſſique. On croirait entendre l'exclamation de cet Eſpagnol qui diſait que ſa culotte ſe déchira avec un éclat pareil à celui que ferait le ciel et la terre, en ſe heurtant.

The ſplendid Shilling.

Epigraph.

. . . Sing heavenly Muſe
Things unattempted yet in proſe or rhyme,
A ſhilling, breeches and chimeras dire.

Happy the man who, void of cares and ſtrife,
In ſilken or in leathern purſe retains
A ſplendid ſhilling! he nor hears with pain
New oyſters cry'd, nor ſighs for cheerful ale:
But with his friends, when nightly miſts ariſe
To Juniper's Magpie, or Town-Hall [1] repairs,
When mindful of the nymph whoſe wanton eye
Transfixed his ſoul, and kindled amorous flames,
Chloe or Phyllis, he each circling glaſs
Wiſheth her health, and joy and equal love;
Meanwhile he ſmokes and laughs at merry tale,
Or pun ambiguous, or conundrum quaint:
But I, whom griping penury ſurrounds,

[2] Two noted alehouſes in Oxford.

Digitized by Google

And hunger, ſure attendant upon want,
With ſcanty offal and ſmall acid tiff
(Wretched repaſt!) my meagre corpſe ſuſtain:
Then ſolitary walk or doze at home,
In garret vile, and with a warming puff
Regale chill'd fingers . . . . .
But if a ſlumber happily does invade
My weary limbs, my fancy, ſtill awake,
Thoughtful of drink, and eager, in a dream,
Tipple imaginary pots of ale;
In vain! awake, I find the ſettled thirſt
Still gnawing, and her plaiſant phantom curſe.
Thus do I live, from pleaſure quite debarr'd.
. . . . . .
Affli&tions great! but greater ſtill remain.
My galligaſkins that have long withſtood
The winter's fury and encroaching froſts,
By time ſubdued (what will not time ſubdue!)
A horrid chaſm diſcloſe, with orifice
Wide, diſcontinuous; at which the winds
Eurus and Auſter, and the dreadful force
Of Boreas, that congeals the Cronian waves,
Tumultuous enter, with dire chilling blaſts,
Portending agues. Thus a well-fraught ſhip
Long ſails ſecure, or through the Ægean deep,
Or the Ionian; till cruiſing near
The Lilybean ſhore, with hideous cruſh,
On Scylla or Charybdis (dangerous rocks!)
She ſtrikes rebounding; whence the ſhatter'd
oak
So fierce a ſhock unable to withſtand,

Digitized by Google

Admits the ſea. In at the gaping ſide
The crowding waves guſh with impetuous rage,
Reſiſtleſs, overwhelming; horrors ſeize
The mariners; death in their eyes appears;
They ſtare, they lave, they pump, they ſwear,
they pray;
Vain efforts! ſtill the battering waves ruſh in,
Implacable, till, delug'd by the foam,
The ſhip ſinks foundering in the vaſt abyſs.

La parodie purement littéraire, en Angleterre, ne commence guère qu'avec le 19ième ſiècle. Mais dès lors juſqu'aujourd'hui il en parut un ſi grand nombre, que nous devons nous borner à en parler d'une façon très ſommaire.[1]

On en a formé pluſieurs recueils où l'on rencontre des pièces de mérite, compoſées par des écrivains de talent.

[1] A la vente de la bibliothèque de Mr. George Smith, Député Lieutenant des *Tower Hamlets*, vente qui ſe fit à Londres en Juillet 1867, et qui dura vingt jours, il ſe trouvait vingt-deux lots compoſés entièrement d'un nombre conſidérable de parodies anglaiſes, parmi leſquelles il y en avait de très rares.

Digitized by Google

Un de ces recueils, publié dans les premières années de ce ſiècle,[1] nous parait aſſez important pour que nous en indiquions le contenu. Le volume commence par une préface compoſée par l'ombre d'Addiſon aux Champs Eliſées, et le premier morceau eſt une parodie des *Seven Ages of Man*, dans la Comédie de *As you like it*, de Shakeſpeare. Puis ſuivent des parodies, 2°, de *l'Allegro* de Milton; 3°, de *l'Alexander's Feaſt*, par Dryden; 4°, d'un paſſage du *Temple of Fame*, de Pope; 5°, d'un paſſage des *Saiſons* de Thomſon; 6°, de *The Paſſions, an ode for muſic*, par William Collins.

Une ſeconde partie du même volume commence par une introduction écrite par l'ombre du doc-

[1] *Poſthumous Parodies and other pieces compoſed by ſeveral of our moſt celebrated poets, but not publiſhed in any former edition of their works. London, Printed for John Miller*, 1814, *in* 8vo.

Digitized by Google

teur S. Johnſon. On y trouve enſuite des parodies de la Ballade du *Vicaire de Bray*, de l'*Elegy in a Country Churchyard*, de T. Gray ; de *Retaliation*, d' Oliver Goldſmith, appliquée au diner donné annuellement par le *Speaker* de la Chambre des Communes ; une parodie des vers de William Cowper, ſuppoſée écrite par Alexandre Selkirk, durant ſon ſéjour dans l'île déſerte de Juan Fernandez ; deux autres de la 12ième Olympiade de Pindare, et de l'ode 8ième du liv. IV. d'Horace.

Le volume finit par une parodie très plaiſante du monologue de *Hamlet*, exprimant l'anxiété d'un homme endetté qui héſite à conclure un mariage de convenance.

To woo, or not to woo, that is the queſtion !
Whether 'tis wiſer in a man to ſuffer
The ſcrews and pinches of a ſtraiten'd fortune,
Or to take arms 'gainſt ſome rich widow's
ſuitors,

Digitized by Google

And by oppoſing, beat them? To woo—to
wed—
No more—and by a wedding ſay we ſilence
The creditors, and thouſand barking peſts
That ſnap at poor men. . . . .
. . . . . .

Ce monologue a été parodié a pluſieurs repriſes. On cite comme une des meilleures celle de *Coleman :*

To drink, or not to drink, that is the queſtion!
Whether 'tis nobler for a man to ſuffer
The deſperate longings of outrageous thirſt,
Or take the bottle up, againſt a ſea of trouble,
And by drinking, end them? To drink, to
Stagger, no more— . . . .
. . . . . .

Juſqu' aujourd'hui ce morceau de Shakeſpeare n'a ceſſé d'être l'objet de mainte et mainte parodies ; mais nous ne nous y arrêterons pas ; continuous à indiquer les principaux recueils modernes qui en renferment.

D'abord ſe préſente un volume rare qui en offre des plus remarquables.[1]

[1] The Spirit of the Public Journals. London : Printed for James Ridgway. 1802. 8°.

Digitized by Google

Entr' autres celle de l'ode XIV. livre 1^er^ des Odes d'Horace :

O navis ! referent in mare te novi
Fluctus, &c.

Britannia, while freſh ſtorms are brewing,
I wonder what the devil you 're doing.
Put back to harbour, might and main,
Nor venture out to ſea again :
Your hull's too tender long to laſt,
You're fain to try a jury-maſt ;
Your tackle's old, your timbers crazy,
The winds are high, the weather hazy,
Your anchor's loſt, you've ſprung a leak ;
Hark ! how the rope and cordage creak !
A rag of canvas ſcarce remains ;
Your pilot idly beats his brains—
. . . . . .
Beware of ſhoals—of wind and weather,
And try to keep your planks together,
Or elſe the rav'nous ſea will gorge,
And lodge you next the Royal George.

Les odes 27 et 34 de ce même livre, ainſi que la 16^ième^ du livre 2, ſont également parodiées d'une manière très claſſique, ce dont il n'y a pas lieu de s'etonner lorſqu'on ſait

Digitized by Google

que le célèbre profeſſeur *Porſon* eſt au nombre de ceux dont les pièces ont été choiſies pour former ce recueil.[1]

La dernière parodie de notre volume, celle de *l'Allegro* de Milton, eſt certainement écrite par une plume très exercée :

Off, blubb'ring Melancholy,
Of the blue devils and book-learning born,
In duſty ſchools forlorn,
Amongſt black gowns, ſquare caps, and book unjolly !
. . . . . .
But come, thou baggage, fat and free,
By Gentles called Feſtivity,
And by us rolling Kiddies—Fun ;
Freaks like theſe if thou canſt give,
Fun, with thee I wiſh to live.
. . . . . .

Dans un autre collection, *The Rejected Addreſſes*, les frères James et Horace Smith ont parodié, ſouvent avec un véritable talent de poète,

[1] Voir ſa mordante ſatire en proſe, intitulée : *Orgies of Bacchus*, et ſignée *Mythologus*.

Digitized by Google

douze des principaux écrivains de l'Angleterre. Ce volume eſt trop connu pour que nous en donnions des extraits. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'appeler l'attention ſur la parodie de la bataille de *Flodden*, dans le ſixième chant du poème de *Marmion*, qui, lorſqu'elle parut, fut admirée par le critique *Jeffreys* dans l'Edinburgh Review.

Au nombre des parodies qui ſe trouvent dans les *Ingoldſby Legends*, Barham en a faite une de l'ode célèbre ſur les funérailles du général *Sir John Moore*. Lorſqu'elle fut publiée en 1824, elle parut aſſez belle pour que le Capitaine Medwin ſuggérât qu'elle était due à la Muſe de *Byron*. Sidney Taylor réfuta cette ſuppoſition, et reſtitua l'ode à ſon véritable auteur, le Rév^d^. *Charles Wolfe*. Amuſé par cette diſcuſſion, *Barham* entra auſſi dans la lice et prétendit que la pièce n'était qu'une

Digitized by Google

imitation de l'ode originale du Docteur *Peppercorn*[1] en huit ſtrophes, dont voici un extrait :

Not a ſou had he got, not a guinea or note,
And he look'd confoundedly flurried,
As he bolted away, without paying his ſhot,
And the landlady after him hurried.

. . . . . .

All bare and expoſed to the midnight dews,
Reclined in the gutter we found him:
And he look'd like a gentleman taking a ſnooze,
With his Marſhall cloak around him.

. . . . . .

Slowly and ſadly we all walk'd down
From his room in the uppermoſt ſtory;
A ruſhlight we placed on the cold hearth-ſtone,
And we left him alone in his glory.

Ce n'eſt pas ſeulement en Angleterre qu'on a diſcuté la paternité de cette ode célèbre : *The Burial of Sir John Moore*. On trouve à ce ſujet toute une diſcuſſion littéraire dans

[1] Voir la dernière édition des *Ingoldſby Legends*, avec commentaire et explications hiſtoriques.

Digitized by Google

le journal *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 5ième année, page 693, et 6ième année, pages 19 et 106. D'après ces détails il paraîtrait que cette piéce n'eſt que la traduction d'une ode françaiſe compoſée á l'occaſion de la mort du Comte de Beaumanoir, tué en 1749, à la défenſe de Pondichery.

Ni le ſon du tambour, ni la marche funèbre,
Ni le feu des ſoldats, ne marqua ſon départ ;
Mais du brave à la hâte, à travers les ténèbres
Mornes, avons porté le cadavre au rempart.

De minuit c'était l'heure, et ſolitaire et ſombre,
La lune à peine offrait un débile rayon :
La lanterne luiſoit péniblement dans l'ombre,
Quant de la bayonnette on creuſa la gazon.

D'inutile cercueil ou de drap funéraire
Nous ne daignâmes point entourer le héros :
Il giſait dans les plis du manteau militaire
Comme un guerrier qui dort ſon heure de repos.

. . . . . .

L'une de ces deux odes eſt évidem-

Digitized by Google

Unread his works—his milk-white doe
With duſt is dark and dim;
It's ſtill in Longmans' ſhop, and oh!
The difference to him!
. . . . . .

Le ſtyle ſatirique était trop dans les habitudes de *Thackeray*, pour qu'il ne ſe fût pas donné le plaiſir de la parodie. Ses *Miſcellanies* en contiennent de fort ſpirituelles de quelques uns des romanciers contemporains les plus célèbres.

Signalons enfin un recueil récemment publié: *Puck on Pegaſus*;[1] On y remarque des parodies de *Hiawatha*, de Longfellow, de *The Charge of the Six Hundred*, de Tennyſon, et de *l'Horatius*, de Macaulay: "The "fight for the championſhip as told "by an ancient gladiator to his great-"grandmother."

Pour terminer ce que nous avons à dire ſur la Parodie Anglaiſe, rap-

[1] Par H. Cholmondeley Pennel. London: Hotten. 1869, in 4to.

Digitized by Google

pelons que les journaux comiques de Londres, *Punch*, *Judy*, *Fun*, *The Tomahawk*,[1] ont donné à diverſes repriſes, des parodies des meilleurs auteurs anglais. Quelques unes ont un véritable mérite littéraire.

Dernièrement le *Punch*, publié en Auſtralie, a parodié d'une manière plaiſante le poème de Tennyſon, *Enoch Arden*.

L'Allemagne poſsède un nombre conſidérable d'ouvrages et de recueils de poèſie et de proſe comiques, burleſques, et appartenant au genre de la parodie proprement dite. Mais, ainſi que nous l'avons déjà annoncé au commencement de cet Eſſai, les auteurs qui ſe ſont occupés de cette dernière forme de

[1] Ce dernier journal a publié en 1867 et 1868 de très agréables parodies de Goldſmith, Macaulay, Tennyſon et Longfellow; et le *Punch*, du 19 Mars, 1870, nous préſente la parodie de trois des odes d'Anacréon, accompagnée du texte grec.

Digitized by Google

la littérature ſatirique, n'ont point cherché à diſtinguer la parodie, des autres genres de la littérature comique. Leurs explications et leurs définitions ſont ſi vagues et ſi générales, qu'il nous a été impoſſible d'arriver à un réſultat ſatisfaiſant, à moins de lire un grand nombre des deux mille articles environ, du catalogue de J. Scheible,[1] ce qui nous eſt impoſſible.

Les allemands regardent comme un des chef-d'œuvres du genre qui nous occupe, les *Litteræ obſcurorum virorum* qui excitèrent à leur apparition une hilarité générale, et firent rire Eraſme aux éclats. L'i-

[1] *Komiſche Literatur der Deutſchen*: *Geiſtliche und weltliche ſatyren*, *Epigramme*, *Facetien*, *ſottiſen*, *Hof- und volkſnarren*, *faſtnachtſluſt*, *Schwänke*, *Anekdoten*, *Spottſchriften*, *Pamphlete*, *Farcen*, *Poſſen*, *Hanſwurſtcomödien*, *alte volkſbücher*, *Parodieen und Traveſtieen*, *Abhandlungen und Diſſertationen über lächirliche und Sonderbare Themata*, &c. &c.

Digitized by Google

gnorance et la ſuperſtition des ordres monaſtiques de l'époque, la lourde pédanterie des faux ſavants, le ridicule des formes ſcolaſtiques, ne furent jamais plus ſpirituellement raillées.

La bonne foi et la vérité y étaient ſi bien imitées, que des moines même crurent au commencement, que ces lettres étaient véritables, et écrites pour leur inſtruction. Auſſi le Pape Leon X. fulmina-t-il, en 1517, une bulle contre " cette œuvre d'écrivains " pervers, ayant perdu toute crainte " de Dieu, et des hommes."

Neánmoins, nous avons déjà dit, en parlant de ces lettres, les raiſons qui nous empêchent de les conſidérer comme des parodies, dans notre ſens.

Il en eſt tout autrement des trois petites pièces, publiées à Nordhauſen, en 1869, vraies parodies du *Lied von der Glocke, de Schiller*, de chacune deſquelles nous citerons une ſtrophe.

Digitized by Google

Der Punſch.

Auf dem recken mit der Kohle
Steht geſcheuert blank und rein
Eine wundervolle bowle.
Was mag wohl darinnen ſein?
Wiſzt, auf aller wunſch
Trinken wir heut' *Punſch*,
Den die götter ſelber tranken
Nur mit namen Necktar naunten.

. . . . . .

Der Landkaffer.

Kanne! heute muſzt du rennen
Heute kommet gaſt auf gaſt,
Und ich will den kaffee brennen
Den du mir geholet haſt.
Nun mal raſch und flink
Mir die trommel bring;
Denn zu lange darf's nicht dauern,
Das nicht unſze Gäſte lauern.

. . . . . .

Das Schweineſchlachten.

In dem ſtalle ſtehn du Schweine,
Wohlgemäſtet, feiſt und fett,
Bei des nächſten morgens ſcheine
Kommen ſie gewiſz an's brett;
Schickt zom Meiſter mir,
Daſs er früh umſechs,
Sich mit ſeinen ſchlachtgeſellen
Zu der arbeit möge ſtellen.

. . . . . .

Digitized by Google

Un recueil à consulter sur les écrivains Allemands qui, sans nous avoir laissé peut-être, des parodies proprement dites, sont considérés comme parodistes dans leur pays, c'est *Das Kloster*,[1] collection d'opuscules curieux sur la littérature comique de l'Allemagne. On y trouve une partie des œuvres comiques de Thomas Murner, de Johan Fischart, et d'autres écrivains du même genre.

La poésie satirique et burlesque était en si grande faveur en Italie, dès le 16ième siècle, que des hommes aussi supérieurs que *Laurent de Mé-*

[1] *Das Kloster, meist aus der ältern deutschen Volks-wunder Curiositäten- und Vorzugsweise Komischen Literatur. Von J. Scheible.* Stuttgart, 1845. 12 vols. petit in 8°. remplis de gravures très curieuses. Le même éditeur a publié deux suites à ce recueil, l'une sous le titre : *Das Scaltjahr*, en cinq volumes, même format, l'autre *Der Schatzgräber*, en quatre volumes. 1846.

Digitized by Google

dicis et le célèbre *Galilée*, ne dédaignèrent pas de s'y exercer.[1]

Cependant la parodie y eſt ſi peu cultivée, que les auteurs qui traitent de l'hiſtoire de la littérature, en font à peine mention. Le *Quadrio*[2] eſt le ſeul, à notre connaiſſance, qui définiſſe très bien la parodie : " Com-" ponimenti o proprii, o d'altrui, " applicati ad altro propoſito, e vol-" tati in ſenſo ridevole."

Néanmoins le reſte du chapitre, après quelques mots ſur la parodie grecque et latine, n'offre plus que de longs détails ſur la poéſie entremêlée de diverſes langues, ſur la poèſie macaronique, pédanteſque, bernieſque, &c., et ne parle d'aucune parodie Italienne.

Creſcimbeni[3] n'en dit mot non plus,

[1] Ginguené, Hiſtoire Littéraire d'Italie, tome 9, ch. 37.

[2] Storia e ragione d'ogni poeſia, &c., tome 1, p. 176.

[3] *Iſtoria delli volgar poeſia.* Roma, 1714, in 4°.

Digitized by Google

et il en eſt de même de *Giuſeppe Bianchini di Prato.*[1]

Nicola Villani[2] fait exception, et préſente quelques renſeignements ſur trois ou quatre parodiſtes.

Pier Vittori, rapporte-t-il, nous apprend que pluſieurs endroits des *Triomphes de Pétrarque* ont été parodiés dans la langue Toſcane. *Della Caſa* a fait la même choſe pour un grand nombre des ſtances de *l'Orlando Furioſo.* Enfin *G. Batiſta Lalli* a parodié quelques-uns des ſonnets de Pétrarque.

Villani cite une agréable parodie, en langue Bergamaſque, d'un paſſage des *Métamorphoſes* du poète *Anguillara.*

Ce qui confirme que les écrivains

[1] Trattato della ſatira Italiana. Firenza, 1729, in 4°.

[2] L'Academico Aldeano, Ragionamento ſopra la poeſia Giocoſa de' Greci, de' Latini e de' Toſcani. Venezia, 1634, in 4°.

Digitized by Google

Italiens n'ont guère connu la parodie proprement dite, c'eſt que les nombreux auteurs de *Capitoli* et de *Satire*, Burchiello, Berni, Mauro, Varchi, Molza, Grazzini, Firenzuola, &c. ne nous ont point laiſſé de pièces de ce genre.

Nous n'avons pas trouvé que l'Eſpagne fut beaucoup plus riche en parodies que l'Italie. D'ailleurs la poèſie ſatirique ne jouit jamais en ce pays, d'une très grande faveur.

Mais lorſque le caractère national commença à perdre de ſa vigueur, les poèmes héroïques, quoiqu'aſſez nombreux encore, ne trouvèrent plus d'écho dans l'eſprit populaire, et les auteurs, afin de lui donner un nouvel élan, remplacèrent la véritable grandeur par l'exagération. Or l'exagération de la dignité et de la gravité, eſt ſûre d'amener la parodie à ſa ſuite. C'eſt ce qui arriva en Eſpagne.

Digitized by Google

La quantité de poèmes et de romans interminables, où l'emphaſe domine, que ce pays produiſit au 16ième et au 17ième ſiècles, donnèrent lieu à la parodie, dans la ballade et ſur le théâtre où le *Gracioſo* parodie conſtamment le héros de la pièce.[1]

Néanmoins ce genre ne produiſit que peu de pièces. La plus ancienne eſt *l'Aſneida* (l'Anéïde), par Coſme de Aldana, qui mourut avant d'avoir achevé ſon poème, ſi ſoigneuſement détruit, dit-on, qu'on n'en connait plus aujourd'hui aucun exemplaire.

Une autre parodie Eſpagnole, en trois chants, fut publiée à Paris en 1604, ſous le titre de *Cintio Merctiſſo*, et dont le ſujet eſt la mort, les obſèques et les honneurs rendus à *Chreſpina Maranzmana*, chat de Juan Chreſpo. C'eſt une des meilleures

[1] Hiſtory of Spaniſh Literature, by George Ticknor. 3 vols. 8°. Trübner, 1863. Tome 2, p. 491.

Digitized by Google

imitations comiques des poèmes héroïques de l'epoque.

Alors que régnait cet eſprit de ſatire, les claſſiques grecs et latins ne pouvaient manquer d'attirer auſſi l'attention.

On trouve dans la *Moſquea*, ou le combat des mouches et des fourmis, par *Villaviciosa*, eccléſiaſtique mort en 1658, une ſpirituelle parodie de la tempête, dans le premier livre de l'Enéïde.

Le dernier poème de ce genre, au 17ième ſiécle, mais le plus renommé eſt la *Gatomachia*, ou le combat de deux chats pour l'objet de leurs amours. Cette fantaiſie de *Lope de Vega* eſt trop étendue ſans doute, mais on y trouve d'excellentes parodies de l'Arioſte, de pluſieurs poèmes épiques bien connus, et de quelques anciennes ballades. Même aujourd'hui cette pièce eſt peut-être une de celles qui ſont lues le plus fréquem-

Digitized by Google

ment, de toute la collection des œuvres mêlées de *Lope de Vega*.

Dans la ſuite, ſous Ferdinand VI. et les deux Charles, ſes ſucceſſeurs, le déclin de la littérature en tout genre, fut rapide, malgré les efforts de Charles III. durant un règne de vingt-neuf ans.

La parodie littéraire diſparait enfin entièrement,[1] a moins qu'on ne conſidère comme telle, les ſermons du fameux prédicateur *Frère Gerund de Campazas*, par le père Iſla, qui mourut en 1781.

Frère de l'Eſpagne, le Portugal ne doit pas être oublié dans notre revue, quoique les Portugais ſoient en général, comme les Eſpagnols, d'humeur peu facétieuſe. Ils ſe ſont livrés rarement à cette joyeuſe humeur qui enfante la parodie.

Il n'eſt pas impoſſible, néanmoins,

[1] Voir *Eſpagne Littéraire* (par Nicolas Bricaire). 3 vols. 1774.

Digitized by Google

de trouver chez eux des ſpécimens de ce genre de littérature.

Si, par exemple, on parcourt les ouvrages[1] de cet infortuné Iſraëlite *Antonio Jozé da Sylva*, qui fut brulé à Liſbonne le 13 Octobre 1726, on trouve que s'il n'a pas fait peut-être de parodies dans l'acception réelle du mot, il a certainement le génie parodiſte.

La Parodie, cette portion de la littérature populaire dont nous venons de préſenter une eſquiſſe; prend ſon caractère des circonſtances morales et politiques de l'époque, et du pays où elle ſe développe.

[1] Voici le titre des quatre volumes qui compoſent la collection de ſes œuvres, dont les premières pièces ſéparées commencèrent à être imprimées en 1736: *Theatro comico Portuguez, ou Collecçao das operas Portuguezas que ſe repreſentaram na caſa do theatro publico de Bairro alto de Liſboa offerecedas a' muito nobre Senhora Pecunia Argentina.* Liſboa, T. 1 et 2, 1787. T. 3 et 4, 1792.

Digitized by Google

Elle ſe modifie en conſéquence, et trouve le plus d'encouragement au milieu de la turbulence des diſſenſions civiles et religieuſes.

Les matériaux pour l'hiſtoire de la parodie chez les anciens, ſont très incomplets, car nous en avons perdu un grand nombre.

Chez les nations modernes, mais ſurtout en France et en Angleterre, ce genre a été cultivé de très bonne heure, et s'eſt reproduit durant tout le Moyen-âge, d'abord en latin, puis en langue vulgaire.

Nous n'avons pu donner qu'une faible idée de ce qu'oſaient les parodiſtes de ces temps, pour tourner en ridicule les mœurs, les coutumes et les uſages. Ce ſont ſurtout les moines et le clergé ſeculier qui ſont l'objet de leurs attaques.

Au quinzième ſiècle la parodie prend part à la grande lutte pour l'émancipation de la raiſon humaine,

Digitized by Google

ſi longtemps tenue captive par l'Egliſe et la Scholaſtique.

Avec la Réforme, commence la période moderne de la Parodie, qui mériterait plus de développements que n'en comporte cet eſſai, car ſon hiſtoire eſt plus utile qu'on ne croit, pour l'étude intellectuelle et politique des peuples.

Terminons par ces paroles de *Lenglet du Freſnoy*, dans ſon introduction à l'ouvrage de *Martial d'Auvergne :* " Ce ne ſera pas, je crois, " une médiocre ſatisfaction à ceux " qui gloſeront ſur mes ouvrages, " d'appercevoir qu'ils en ſavent " beaucoup plus que moy. Je vou- " drois plus ſouvent leur procurer " ce régal. Car c'en eſt un très " délicat pour ceux qui aiment la " lecture."

FIN.

Digitized by Google

Du meme Auteur.

I.

MACARONEANA, ou Mêlanges de Littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. Paris, 1852. 1 vol. 8°.

II.

HISTOIRE DES FOUS LITTERAIRES. Londres: Trübner & C^ie^. 1860. 1 vol. 8°.

III.

ANALYSE des ſix premiers volumes de la SOCIETE DES PHILOBIBLON de Londres. 1862. 1 vol. 8°.

IV.

LE LIVRE DES VISIONS, ou le Ciel et l'Enfer décrits par ceux qui les ont vus. Londres: Trübner & C^ie^., 1866. 1 vol. 8°.

V.

HISTORICAL DIFFICULTIES and Conteſted Events. London: John Murray. 1868. 1 vol. 8°.

VI.

REVUE ANALYTIQUE des Ouvrages écrits en CENTONS, depuis les temps anciens, juſqu'au 19^ième^. ſiècle. Londres: Trübner & C^ie^. 1868. 1 vol. 8°.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE VAN DEN BEMPDE PAPERS.

COMMUNICATED BY SIR ERSKINE PERRY.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE VAN DEN BEMPDE PAPERS.

N the Hon. G. M. Forteſcue coming into poſſeſſion of Dropmore in 1864, under the will of Lady Grenville,[1] the widow of his uncle Lord Grenville, he found in the carpenter's ſhed an old box which had apparently belonged to Governor Pitt, containing a large quantity of papers in excellent condition mixed up with the family papers of Mr. Van den Bempde, who died in 1725, and

[1] On the death of her brother, the ſecond and laſt Lord Camelford, in 1804, Lady Grenville became the heireſs and ſole repreſentative of the Pitts of Boconnoc.

Digitized by Google

whoſe daughter and heireſs married the firſt Marqueſs of Annandale. Theſe documents contained, amongſt other papers of political intereſt, twenty-two original letters of Lord Bacon, (which, however, had already been printed,)[1] and a large correſpondence which appears to have belonged to the office of the Secretary of State during its occupancy by Sir Francis Walſingham and the Duke of Buckingham. A ſelection from theſe papers will probably ere long ſee the light under the directions of Mr. Forteſcue in the tranſactions of the Camden Society. But the bulk of the papers referred to the private family matters of Mr. Bempde and his father, to his purchaſe of the manor of Hackneſs, to his alterca-

[1] In 1718, Mr. Bempde, having lent them to the editor, a note in the handwriting of the latter, ſtating ſuch a loan, being in the poſſeſſion of Mr. Spedding.

Digitized by Google

tions with his wife reſpecting private ſpeculations of hers with ſome ladies of the court of Queen Anne, to the clandeſtine marriage of his daughter, a young girl of eighteen or nineteen, with old Earl Annandale, and above all to an elaborate ghoſt ſtory, of which the ſcene lay at Mr. Bempde's newly acquired poſſeſſion at Hackneſs. Mr. Forteſcue being connected by marriage with the late Sir John Van den Bempde Johnſtone, my wife's father who was great grandſon of the laſt Mr. Bempde, very kindly tranſmitted to him all the family papers, and a careful peruſal of them has induced me to think that a ſelection might prove intereſting in the pages of Philobiblon.

Two problems connected with this collection have particularly preſented themſelves for ſolution; 1ſt, How did the documents connected with ſome

Digitized by Google

of Elizabeth's ſtateſmen find their way into the poſſeſſion of the Van den Bempde family? 2nd, How did theſe papers paſs from Mr. Van den Bempde to the family of Governor Pitt? I do not profeſs to be able to give a ſatisfactory anſwer, but ſearching for a clue has cauſed me to look ſomewhat cloſely into the relations of the various parties whoſe names appear in the following pages, and whoſe actions in ſocial matters throw ſome light on the habits and manners of the times from 1650 to 1725.

In order to make my ſtory more intelligible I muſt give a ſhort account of Hackneſs and the Van den Bempde family.

The pleaſant valley of Hackneſs, in the North Riding of Yorkſhire, appears from the earlieſt times to have attracted the attention of ſettlers. Indeed, there is no place, probably,

Digitized by Google

in the kingdom of like note which can boaſt ſo old a place in Engliſh hiſtory. The Venerable Bede, writing about A.D. 710, records that St. Hilda of Whitby founded a monaſtery there, and in Domeſday Book, ſome centuries later, it is ſtated that "ſix carucates of land at Hackneſs "are the lands of St. Hilda." The hiſtorian of Whitby Abbey makes no queſtion that the Hakanos of Bede, the Hageneſſe of Domeſday, and the Hackneſs of the preſent day are one and the ſame place, for as he juſtly ſays, "the name Hackneſs is "merely the old name Hacanos, "Hacanes, or Haceneſſe, in its mo-"dern form. It is compounded of "two Saxon words, and may be "literally tranſlated Cloven Points.[1]

[1] The Hac in Hackneſs, Haxby, Haccon-by, Hackney, is more probably derived from Haco, a Norſe king; Hackneſs thus is Haco's promontory. See Edmund's "Names of

Digitized by Google

" And whoever ſtands in the de-
" lightful vale of Hackneſs and looks
" around him will be at no loſs to
" diſcover the origin of the name:
" he will ſee the ſurrounding hills,
" now taſtefully ſkirted with wood,
" divided, and, as it were, cloven
" aſunder by ſeveral openings, and
" he will obſerve ſome of the pro-
" jecting headlands ſubdivided by
" leſſer clefts, as if art had aſſiſted
" nature in multiplying the avenues
" into this charming ſpot."[1] And its picturesque ſituation no doubt led the poet Maſon to lay the ſcene there of the ſecond part of his drama "Argentile and Curan."

At the Conqueſt Hackneſs, with many other manors in the North

Places," 1869. St. Agnes' Point in Cornwall is alſo ſaid to be a corruption of its earlier name Hackneſs.

[1] Young's "Hiſtory of the Abbey of Whitby," p. 209, 1817.

Digitized by Google

Riding of Yorkſhire, became the property of William de Percy, and at that time it maintained three churches, though for ſome centuries one only, with a chapel of eaſe in Harwood Dale, has ſufficed. William Percy ſeems to have aſſigned Hackneſs to his brother Serlo, who was prior of Whitby Abbey, and it remained in the poſſeſſion of that foundation until the diſſolution of monaſteries.

On firſt coming into poſſeſſion of the Crown it was leaſed out to divers individuals. Thus Edward VI. in the fifth year of his reign demiſed lands in Hackneſs to one John Holmes for twenty-one years; and Philip and Mary demiſed other lands (in Harwoodale) to Thomas Conſett and others. But in 1563, Queen Elizabeth by letters patent "for good ſervices performed did "give and grant to Lord Robert

Digitized by Google

" Dudley (Earl of Leiceſter) amongſt " other manors, lordſhips, caſtles, " rectories, and parks, the manor " and rectory of Hackneſs, Langdale " Houſe, &c., to hold the manor in " capite by a tenth part of a knight's " fee, and to hold the rectory of the " manor of Eaſt Greenwich by fealty " only."

Lord Leiceſter thus became the firſt lay proprietor of Hackneſs, but he probably never viſited it, for we find that only nine months afterwards by a deed of bargain and ſale he ſold for £4,365 8*s.* 4*d.* to Sir John Conſtable, knight, the manor and rectory of Hackneſs, and all other the Queen's hereditaments in Hackneſs Dales, Sylpho, Harwood Dales, Suffield, Everley, Burniſton and Harwood, a meſſuage called Langdale Houſe, his land and dales in tenure of Adam Pickering, &c.

Sir Henry Conſtable, apparently

Digitized by Google

ſon to the above, twenty-five years afterwards, viz. in 1588, ſold a moiety of the manor and rectory to Thomas Broughton and Henry Crompton, eſquires, for £3,250, and in the year following a fine was levied in behalf of the ſaid parties which probably veſted the whole property in them. Meſſrs. Broughton and Crompton were apparently only truſtees for Arthur Dakyns, Eſq., whoſe daughter Margaret about this time married Walter Devereux, brother of Robert, Earl of Eſſex. For in a month or two after the levying of the laſt-mentioned fine we find that Broughton and Crompton ſettled the manor and rectory on Dakyns for life, remainder to Margaret his wife for life, with remainder over.

Margaret Dakyns' firſt huſband, Walter Devereux, died young, without leaving iſſue, and his widow re-

Digitized by Google

married Thomas Sidney, ſon of Sir Henry Sidney, Knight of the Garter, who alſo died without iſſue, when "his diſtreſſed widow in the thir-"teenth month of her ſingle and "moſt ſolitary life," took unto herſelf a third huſband in the perſon of Sir Thomas Poſthumus Hoby, of whom I ſhall have more to ſay preſently.[1]

It has been ſeen that when the grant was firſt made to Leiceſter, the only capital meſſuage mentioned as being on the eſtate was one called Langdale Houſe, in the occupation of Robert Pickering, but this was far from the village, near the commencement of the moors, and was probably never inhabited by any one of gentle blood. No veſtige of it remains at the preſent day. The

[1] Theſe particulars as to Margaret Dakyns are gleaned from the epitaph in Hackneſs Church.

Digitized by Google

original hall was probably built by the Conſtables, or by Arthur Dakyns, Eſq. ſome time between 1563 and 1587, and it ſtood till the year 1798-9, when it was replaced by the preſent manſion.

Mrs. Sidney and her huſband, however, were left in poſſeſſion of Hackneſs on the death of her father in 1593, and as the latter was buried there, it is probable that he muſt have been living at the manor houſe at the time of his deceaſe.

I have not found any clue as to the antecedents of the Dakyns, or of the Conſtables, and have not had leiſure to make the requiſite ſearch. All I know of the former is that he married a Carew of Anthony in the county of Cornwall; and the Conſtables ſeem to have been a Catholic family.

But the Hobys bear a hiſtoric name, and more requires to be ſaid

Digitized by Google

of them, and it is poſſibly through them that the Elizabethan papers fell into the hands of Mr. Bempde. Sir Phillip Hoby or Hobby was employed on ſeveral embaſſies by Edward VI. and eſpecially on one to the Emperor Charles V. at Bruges in 1556. Hume cites a remarkable deſpatch of his, which is given in Burnet at length, wherein the reluctance of the Emperor to enter into any alliance with Elizabeth is ably pictured. But on referring to the letter, it is evident that it is the compoſition of Paget, who had been ſent as miniſter extraordinary to co-operate with Hoby and not of the latter. Sir Phillip Hoby, however, appears to have been highly eſtimated at that period, and alſo in the previous reign, for Henry VIII. in the thirty-eighth year of his reign granted him the manor of Eyford in the county of Glouceſter. Sir

Digitized by Google

Phillip died in the year 1558 and made his brother Sir Thomas his heir.

Anthony à Wood gives a very glowing account of this Sir Thomas, and ſtates that after "he had ſpent "ſome time among the Oxonian "muſes,[1] he went beyond the ſeas, "lived in France, Italy, and other "countries ſeveral years, became a "perfect maſter of the languages "there ſpoken, and at length re-"turned a compleat gentleman, well "furniſhed with learning." Queen Elizabeth ſent him as ambaſſador to the French King in 1565, and he died there the year after, æt. 36. He married Elizabeth,[2] one of the

[1] Baker affirms, on the contrary, that he was of St. John's, Cambridge, and matriculated there, 1545.

[2] Lord Bacon and Sir Thomas Poſthumus Hoby therefore were firſt couſins, which may account for the original letters of Lord Bacon having found their way to Hackneſs. It is more probable however that theſe and

learned daughters of Sir Anthony Coke, of Giddy Hall, Eſſex, and ſiſter to Lady Bacon, mother of the great chancellor, and left two ſons, Edward, and Thomas Poſthumus (probably born after his death), and one daughter Margaret, married to John Sydenham, of Brimpton, Glouceſterſhire.

The ſecond ſon was the Sir Thomas Poſthumus Hoby who married the widow Sidney in 1595, and thus came into poſſeſſion, through her, of the Hackneſs eſtate. He ſeems to have perſuaded her to transfer her intereſt in the manor to himſelf, and on her death in 1633 the property veſted abſo-

other ſtate papers came into Mr. Bempde's poſſeſſion through his wife, a Miſs Packer, though I have not as yet traced the connection between this lady and Mr. Packer, who, as ſecretary to the Duke of Buckingham, evidently at one time had poſſeſſion of all theſe documents.

Digitized by Google

lutely in him. According to the inſcription which he engraved over her tomb and ſtill to be read in Hackneſs Church, Lady Hoby was endowed with every Chriſtian virtue, and the following original letter gives a pleaſing view of her character.

To my dear and loving huſband Sir Tho: Poſth. Hoby, Knight, at York, give theſe.

" Deare harte,

" I am not ſure that I have ſent " you all right, becauſe I could not " find both the bookes ſo writen of " as you tould me, but I have ſent " you all that is likely to be that you " ſpake of; I pray you if you come " hither by York, let John Browne " bye me or ſend it me by this boy " 2 pound of ſtarch, for I have none " left. W. Rhode had but little " ſpeach with Burch, becauſe he did " think you might then call for him, " but willed him to bethink him-

Digitized by Google

" ſelfe wherein he had offended
" which he promiſed to do, and at
" his comminge back to confeſs the
" truth of all that to his remem-
" brance he had any way offended in.
" I muſt needs give you thanks for
" the letter you writt from Linton
" [word illegible]. I will (*ſic*) for
" your kindnes to them, if you gave
" me nother triall, yet I ſhould con-
" feſs you to be an exceedinge good
" Huſbande and to deſerve a better
" wife than my witt will ſerve me
" to be, but I will drawe as nigh to
" the high degree as I can, and ſo
" becauſe it is late I will commit
" you without more circomſtances
" to the lorde's beſt protection; my
" mother deſires to be commended
" unto you, and ſo doth my ſelfe to
" all my Coſſins, from Hackneſs
" this 6 of June, 1599.

" Your aſſured and
" Lovvinge wiffe
" D^e^ MARGARET HOBY."

Digitized by Google

Sir Thomas P. Hoby, however, it would appear, by no means deſerves to ſtand on the high pedeſtal where his affectionate wife placed him. According to the traditions ſtill exiſting at Hackneſs, he accelerated her end by kicking her down ſtairs; and the late pariſh clerk, John Noble, uſed to relate that he and his father had often tried to efface the ſpots of her life's blood in the old hall, but in vain. He was as bad a neighbour as he was a huſband, and Sir Hugh Cholmondeley, who was owner of the adjoining lordſhip of Whitby, thus ſpeaks of him in his memoirs.

He ſays "that his father, Sir "Richard, 1608, was much annoyed "by a troubleſome and vexatious "neighbour, one Sir Thomas "Hobby, who having married a "widow, the inheritor of Hackneſs "lordſhip, having a full purſe and

Digitized by Google

" no children, delighted to ſpend
" his money and time in lawſuits."
Sir Hugh in another part calls him
" My father's old enemy, Sir Thomas
" Hobby," and ſays, " that he was
" of ſuch a nature, unleſs a man be-
" came his very ſlave, that there was
" not any keeping friendſhip, for he
" loved to carry all things after his
" own way and humour, how un-
" juſt or injurious ſoever; and with-
" in a year, being at the ſeſſions and
" differing in opinion with him, he
" thought to put an affront on me,
" by determining the matter after
" his own mind; but I, putting it to
" the opinion of the bench, had them
" all on my ſide, inſomuch that he
" turning about, ſaid to the gentle-
" men that ſat next to him, 'His
" 'grandfather once croſſed me thus
" 'on the bench, but I made him re-
" 'pent it, and ſo will I this man.'
" And, truly, ſoon after he began a

Digitized by Google

" ſuit againſt me in the Star Cham-
" ber, and I againſt him in the
" Court of York; but finding himſelf
" to have the worſt end of the ſtaff,
" procured the Lord Coventry, then
" Lord Keeper, to ſend for me to
" compoſe both; but after the check
" I gave him in the Seſſions, he
" never appeared there more, nor
" was ſo active or formidable in the
" country as formerly. The Syden-
" hams, now poſſeſſed of Hackneſs,
" may in ſome ſort thank me for it;
" for Sir Thomas Hobby, to make
" the Lord Coventry his friend againſt
" me, propoſed his couſin Sydenham
" in marriage to my Lord's grand-
" child, and ſo ſettled Hackneſs on
" him, which in right belonged to
" Mr. Dakins, next to Sir Thomas's
" lady, whoſe land that was."

Sir Hugh Cholmondeley is wrong in details, though probably right in ſubſtance, as to the negotiations be-

Digitized by Google

tween Hoby and the Lord Keeper, for Sir Thomas's nephew, John Sydenham, did actually marry, not the granddaughter, but the niece of the Lord Keeper, Anne Hart, and ſucceeded to the property at Sir Thomas's death in 1640.

From that period till 1792, when Sir Richard Van den Bempde Johnſtone took poſſeſſion of Hackneſs, it never ſeems to have had a reſident ſquire. The Sydenhams remained in poſſeſſion till the year 1707, but mortgage after mortgage in the muniment room at Hackneſs tells of the ſucceſſive dilapidation of the family, and in the year laſt mentioned the eſtate was ſold by them to Mr. John Van den Bempde for £21,000.

The Van den Bempdes are ſaid in one of the County hiſtories[1] to have firſt come to England in the time of Henry VIII. and this ſtate-

[1] Beauties of England and Wales, vol. 16.

Digitized by Google

ment is confirmed by the following paſſage in the curious will of John Van den Bempde, which was proved at Doctor's Commons in 1725, where, after making a pearl necklace and certain family pictures heir-looms, he goes on, " eſpecially the " ſilver hilted ſword of Henry the " 8th, it being that with which he " knighted the firſt of the Van den " Bempdes that came over into " England and brought £20,000 " with them, whoſe ſon married a " maid of honor to Queen Eliza- " beth, who gave her the Pearl " Necklace and a diamond lockett, " of which the middle ſtone of my " ring is one, the reſt was converted " into the diamond buckle now in " the cuſtody of Sir Iſaac Rebow, " and alſo was given by her an " antient manuſcript annotating on " Eccleſiaſticus, bound up purple " velvet with ſilver double gilt boſſes

Digitized by Google

" and coats and creſts of arms which " muſt not be parted with."[1]

I have found no other account of this knight of Henry the Eighth's creation, nor of his ſon; and the firſt of whom any record has come to us is Abraham Van den Bempde, who about 1640 married Margaret, youngeſt daughter and one of the co-heireſſes of Sir Peter Van Lore, a native of Utrecht, who was naturalized 8 James I. and created a baronet 1614. Sir Peter appears to have been a man of large fortune, which he inveſted in land; for beſides the eſtates mentioned in the curious law proceedings now to be related, I find two or three private acts of Parliament relating to manors he had purchaſed.

The following paper in print was found amongſt the Van den Bempde

[1] I am ſorry for philobiblic reaſons to ſay that this manuſcript is not forthcoming.

Digitized by Google

documents, and was apparently printed to circulate amongſt members of Parliament, in ſupport of a petition which Mrs. Abraham Van den Bempde and her ſiſters had preferred.

" *A true Narrative of the manner how the*
" *Daughters and Heires of Sr.* Peter Vanlore,
" *the younger were diſinherited of the eſtate*
" *of the Lady* Powell *their Aunt; by* Tho.
" Levingſton, *Eſq.; and* Ann, *his Wife, and*
" *others their Complices, by the procuring the*
" *Fines and Deeds, from the Lady* Powell *now*
" *complained of in Parliament, and under the*
" *conſideration of this Honourable Houſe.*

" Sr. *Peter Vanlore* the Elder,
" having iſſue onely one Son, *viz.*
" the ſaid Sr. *Peter* the younger, and
" foure Daughters, *viz.* the Lady
" *Powell*, the Lady *Glenham*, the
" Lady *Cæſar*, and Mrs. *Vanden-*
" *bendon;* Did in the third Year of
" the late King *Charls* of bleſſed
" memory, ſettle the Caſtle and parks
" of the *Deviſes* in *Wiltſhire*, worth
" Six Hundred pound *per Annum*,

Digitized by Google

" and the Fifth part of divers other his
" Mannours & Lands, worth Two
" Thouſand Five Hundred pound *per*
" *Annum*, upon the ſaid Lady *Powell*
" his Daughter, and the Heirs of her
" body; And for Default of ſuch
" Iſſue, on his own right Heirs, be-
" ing the Daughters of young Sir
" *Peter*, and Entailed the ſaid Fifth
" part of his other Lands (for Default
" of Iſſue, of the Lady *Powell*, upon
" the ſaid Daughters, and other of
" his Grandchildren by name, and
" dyed.

" Sir *Edward Powell* Huſband of
" the ſaid Lady, and *Thomas Leving-*
" *ſton*, who had Married *Ann Cæſar*,
" a Niece of the Lady *Powell*, hav-
" ing for divers years before the Lady
" *Powells* death, uſed ſeverall ſingle
" unlawfull means and practices, to
" procure the ſaid Lady to diſpoſe
" of her ſaid eſtate to themſelves,
" not being able by their ſingle

Digitized by Google

" practiſes, to prevaile therein; the " Lady alwayes expreſſing her ſelf, " that ſhe would never alter her " Fathers Settlement, the ſaid Sr. " *Edward Powell* thereupon left her " Company, and for fifteen years to- " gether never came at her; And the " Lady was ſo diſpleaſed with the " ſaid *Levingſton* and his Wife, for " the ſaid practiſes, that ſhe was un- " willing they ſhould come near " her; and would very unwillingly " ſpeake before them, ſaying, *They* " *came but to betray her.*

" But the ſaid Lady about *Septem-* " *ber* 1651. lying very ſick at *Chel-* " *ſey*, of the ſickneſſe whereof ſhe " ſoon after dyed; The ſaid Con- " federates hearing thereof, appre- " hended that now an opportunity " was offered to them to effect " their deſignes; and get the Ladies " eſtate. To which purpoſe, joyning " all together, upon or about the

Digitized by Google

" ſeventh day of the ſaid *September*
" the ſaid Sir *Edward Powell*, Mr.
" *Levingſton* and his Wife, *William*
" *Hynſon* alias *Powell*, a Nephew of
" the ſaid Sir *Edward*, now a mem-
" ber of Parliament, then a Juſtice
" of Peace of *Middleſex*, together
" with ſeverall other perſons, did
" forceably enter into the ſaid Ladies
" Houſe where ſhe then lay ſick;
" and where ſhe had for many years
" lived, ſeparate from the ſaid Sir
" *Edward*, as aforeſaid, and guarded
" and ſecured the ſame with Armed-
" men, cauſed all the Ladies ſervants
" to be Arreſted, and violently taken
" away from her without Bail, upon
" falſe and feigned Actions of many
" thouſand pounds, which they never
" proſecuted, but became *Non-ſuite*
" therein; And then they chained
" up the Doores of the ſaid Houſe,
" and in warlike manner kept it, and
" the neareſt Friends and Kindred

Digitized by Google

" of the ſaid Lady, from her till ſhe
" dyed, telling them, and the Ladies
" ſervants, that they ſhould never
" ſee her face more: And Mrs. *Lev-*
" *ingſton* told the Lady, that all her
" friends had forſaken her, engaging
" their Confederates to ſecreſie and
" fidelity by Rings of Gold given to
" them, with this Motto inſcribed
" (*Never to be forgotten or requited*)
" and placed ſtrange ſervants (whom
" the Lady knew not, and againſt
" her will) to attend her in her laſt
" ſickneſſe; and fearing leaſt the
" ſaid Lady ſhould make any diſ-
" covery of their wicked doings from
" her Chamber window (which open-
" ed into a Neighbours ground ad-
" joyning) they forbad that Neigh-
" bour to permit any of the ſaid
" Ladies friends to come into that
" ground, or ſtand neere the Houſe;
" They having thus by force and
" practiſe ſecluded all but them-

Digitized by Google

" ſelves: Upon the 18. of the ſaid
" *September*, they brought Juſtice
" *Warburton* (who knew not the
" ſaid Lady) to the ſaid Houſe, and
" there procured the ſaid Lady (as
" the Judge certifies, to Leavy ſeverall
" Fines of the ſaid Caſtle, Parkes
" and premiſes; which Fines as the
" ſaid Confederates pretend were de-
" clared by ſome Writings, ſealed by
" the Lady to be to the Uſe of Sir
" *Edward Powell*, *Levingſton* and his
" Wife; And the ſaid Lady *Po-*
" *well* did about that time (alſo as
" they affirm) diſpoſe a great per-
" ſonall eſtate, which was the ſaid
" old Sir *Peters* to the ſaid *Leving-*
" *ſton* and his Wife; although the
" ſaid Lady did utterly deteſt them,
" as perſons of a moſt evill and dan-
" gerous converſation, and often-
" times hath been heard to wiſh the
" ſaid *Ann Levingſton* were not of
" her kindred.

Digitized by Google

" That the ſaid Confederates ſuſ-
" pecting as they had cauſe, the ſud-
" den death of the ſaid Lady *Powell*
" (who dyed on the 6th. of *October*
" following) might render all their
" plots ineffectuall; They procured
" the ſaid Fines to be made Fines, as
" of *Trinity* Term before; and yet
" doubting all theſe plots would not
" hold (wickedneſs filling them with
" fear of diſcovery) they produced
" a paper of the ſaid Mr. *Leving-*
" *ſtons* hand Writing, pretending it
" to be ſubſcribed by the ſaid Lady,
" intimating her well pleaſedneſſe
" with her condition; although upon
" or very near that day, the ſaid
" paper was pretended to be ſub-
" ſcribed, the ſaid Lady did pub-
" liquely rebuke the ſaid Mrs. *Leving-*
" *ſton* and affirm, that their plot was
" to diſinherit the right Heirs of
" her Lands, but that ſhe would be
" torn in pieces with wilde Horſes

Digitized by Google

" before ſhe would doe it; And the
" ſaid Certificate is a thing ſo alto-
" gether unuſuall and full of ſuſ-
" picion, that the Judges of the
" *Common Pleas* in diſlike thereof,
" in open Court told the ſaid *Leving-*
" *ſton*, he had over acted his part;
" and upon examination of the
" matters aforeſaid, did ſeveral times
" openly expreſſe themſelves againſt
" the fouleneſſe of this practiſe; but
" ſaid, the ſaid Fines were ſo far pro-
" ceeded in, that it was paſt their
" Power by the ordinary courſe of
" their Court to Relieve the Heirs
" againſt them. But ſaid this mat-
" ter would ſound ill in the ears of
" a High Court of Parliament, and
" worſe in the High Court of Hea-
" ven: And the Paliament who
" ſat in 1651. upon conſideration
" hereof excepted this buſineſſe out
" of the Act of General Pardon.

" Sir *Edward Powell* not long

Digitized by Google

" after was cut off by death; and " the ſaid *Levingſton* and his Wife, " deſigning to keep by Power, what " they had ſo unjuſtly gotten: They " did transferre their Intereſt in the " premiſes to *Richard Cromwell*, " Eſquire, and other potent Perſons " in thoſe times; by whoſe Influence " and perſonall Solicitation, things " were ſo carried in the Court of " *Chancery* (where the Heires pre- " ferred their Bill for a diſcovery, of " the plots and practiſes aforeſaid) " That their Bill was diſmiſſed, and " the Confederates never put to " anſwer the ſame; and the con- " federates by the protection and " aſſiſtance of their aforeſaid potent " patrons, have hitherto been ſecure " in their acts of unrighteouſneſſe " and oppreſſion."

It would appear from this document that Lady Powell had levied

Digitized by Google

fines by which ſhe diveſted her ſiſters from ſucceeding to her portion of the eſtate; and on their filing a Bill in Chancery, under the Commonwealth, to ſet aſide the fines as being obtained by force and fraud, the Court of Chancery diſmiſſed the Bill, and the reader will note the alleged ſubtle conveyances to Richard Cromwell, the Protector's ſon.

At the reſtoration the heirs loſt no time in bringing the caſe before Parliament, and on ſearching the Lords' Journals it appears that (24 Nov. 1660) the Lords directed a caſe to be prepared and argued by Council, and the opinion of judges was called for and obtained to the following effect:—"That they do "not find by any record or precedent "in their law-books of any fine "which hath been perfected that "hath been vacated for fraud or "force in Parliament or any other

Digitized by Google

" place; and that the act of oblivion
" pardons all crimes; but the intereſts
" of the Parties ſtands good and valid
" as before the act was made."

Their lordſhips, however, ſeem juſtly to have thought that the above deciſion ſavoured rather of red tape, for " after a long and ſerious debate " and conſideration of the buſineſs, " This queſtion was put whether " this fine was obtained by Force, " and it was reſolved in the affir- " mative, whereupon the parties were " informed that they might bring " in a bill for their relief," which they accordingly did, and it received the royal aſſent, 13 & 14 Car. II. And in 1635, Abraham Bempde ſeems to have been in poſſeſſion of the manor of Tylehurſt which was part of the eſtates of Sir Peter van Lore. Abraham Van den Bempde had apparently been a good ſupporter of Charles I., for in 1643

Digitized by Google

the following order appears in the Lords' Journals, as it is no doubt he who is mentioned thus in the Lords' Journals:

"Ordered by the Lords and "Commons aſſembled in Parliament "that the Treaſurers of the adven- "turers' money for Ireland do pay "over to Abraham Van den Beinde "(*ſic*) for twenty pair of piſtols at "the rate of fifty ſhillings the pair, "by him delivered to George Wood "for the ſupply of the horſe troops "in the province of Ulſter."

This little trading tranſaction was probably founded on Mr. Abraham Bempde's Dutch connections, as arms during the 17th century were principally imported from the Continent. Neither father nor ſon appear (contrary to what I had ſuppoſed) to have been engaged in trade, and the father, as will be ſeen, had to mortgage his landed eſtates in

Digitized by Google

order to pay the marriage portion of his daughter.

Abraham Bempde's daughter ſeems to have married about 1684 Lord O'Bryen, eldeſt ſon of Lord Inchiquin, though no notice of the marriage is found in the Inchiquin pedigree in Lodge and Archdall's "Iriſh Peerage." But the following letters leave no doubt of the fact.

The Earl of Inchiquin to Mr. Abraham Van den Bempde.

Corke, 22 Feb. '85.

"Sir,

"The favor of yours of the 6th "inſt[t] came yeſterday to my hands, "wherein you acquaint me with "Sir Paul Rycaut's telling you I "had agreed to your propoſals, "which I do acknowledge, but am "ſurprized to find your own agree-"ment to your propoſal wanting, "for by your ſaying you have put "the papers into Mr. Ewer's hands

Digitized by Google

" you ſeem to make no difference
" between giving ſecurity and paying
" down, whereas I do make a very
" great one, and the latter was what
" you propoſed, as appeared by your
" ſeveral letters, both to Sir Paul
" Rycaut and Mr. Fitz Gerald, and
" I cannot but wonder you ſhould
" have propoſed by them an abate-
" ment of 1000*l.*, when before you
" propoſed to Mr. Trant but an
" abatement of 800*l.*, and now again
" you come to propoſe the giving of
" ſecurity for 3000*l.*, after you had
" with Mr. Trant agreed to give
" ſecurity for 3500*l.* At this rate
" of proceeding I can ſee no end of
" our difference, but on my ſide it
" will be put on a very ſhort iſſue,
" for I leave it to your choice either
" to pay down 3000*l.* before the laſt
" of the next month, or to give ſuch
" ſecurity for the 3500*l.* as in Mr.
" Ewer's opinion ſhall be ſufficient,
" which is your agreement with

Digitized by Google

" Mr. Trant, theſe propoſals being
" both your own, and at your choice
" to perform does, I hope, convince
" you of my deſire of putting an
" amicable end to all matters be-
" tween us; and this being done
" you ſhall have no reaſon to com-
" plain of want of performance on
" my part, wherein I have not yet
" been guilty in any particular. I
" am very thankful to you for your
" kindneſs in compounding ſome
" ſmall debts of mine; there are
" none but what I can pay without
" any great inconvenience, and there-
" fore, I will rather pay the full
" than do a thing that may be in-
" conſiſtent with my credit—how-
" ever my obligation is no leſs, and
" ſo ſhall be acknowledged by

" Your moſt humble ſervant,

" INCHQUIN."

" For Abraham Bemdé, Eſq. at his houſe
" in the Pell-Mell in London."

Digitized by Google

Lady O'Bryen to Mrs. Van den Bempde.

" Deareſt mother, ſince mine of
" the 7th Dec. was rit Mr. Fitz-
" Gerald came from Dublin. He
" has given me grate ſatisfaction in
" telling me my father has made
" very honorable propoſals to lord
" Inciquine concerning the portion;
" but I would fain have my father
" ſtand on lord In. paying of the
" money that he has deducted out of
" our allowance ſince the portion I
" had have been paid, that is to pay
" us all the ſix hundred pound for
" this laſt half year, and that part of
" the ſix hundred pound a year, that
" fell to us to (*ſic*) by lady Inci-
" quin's death, of the firſt year which
" was from the 22nd May to the 27th
" July, and had come to 37 pounds.
" I could wiſh that he would give us
" one of his houſes, either Roſtellan

Digitized by Google

" or that at Cork, and ſome furni-
" ture in it; for he has enough for
" both houſes, and he being a ſingle
" man what ſhould he do with them
" both? This is the time my father
" may ſtand upon theſe things, now
" or never; for I believe he is
" going to be married. We are
" going to leave Shannon Park if
" my lord holds to his mind. 'Tis
" a pretty place, but the rain comes
" in to the houſe ſo much, and there
" is not a room free. I hope in a
" little time I ſhall be ſo happy as
" to ſee you and my fa: I am ſure
" 'tis what I long for; I thought
" to have done it much ſooner, but
" fate will be croſs. I never had
" the letter you rit, pray let me
" know who you ſent it by. This
" letter I ſend by one whoſe houſe I
" lodged at when I firſt came to
" Cork. She put it in a letter which
" ſhe will ſend to her ſon, who is a

Digitized by Google

" jeweller in London : Pray be very
" kind to him, and ſend a letter to
" me in his to his mother, and it
" will come very ſafe. For God
" ſake let me hear from you as ſoon
" as you receive this.

" I am in great haſte, but beg
" your bleſſing,

" M. O'B."

Feb^{y}. 2nd.

" For Mis Bemde in the Pell Mell,
" within three doors of the Green
" Dragon near St. James', London."

Mr. Van den Bempde to Earl of Inchiquin.[1]

" My lord,

" You know very well that I was
" find to give you a ſtatute for the
" firſt 4000*l.*, and for that ſum did
" mortgage my eſtate, and doth re-
" main ſo to this day, this 4000*l.*

[1] Draft of a letter in Mr. A. Bempde's handwriting.

Digitized by Google

" being paid according to promiſe
" you were to pay my lord O'Bryen
" and my daughter 1200*l.* in monies
" for that year, and not to bring in
" an account what charges you
" were at in England, and made
" your ſon give a diſcharge for ſome
" hundreds of pounds he never re-
" ceived. Now I am guilty of none
" of this, and therefore pray lay
" your hand upon your own heart,
" and tell me whether I do deſerve
" thoſe characters you give me in
" your ſeveral letters. That is well
" known to Mr. George Howard,
" my lady Rous, and to Mr. Trant
" himſelf, that I have left no ſtone
" unturned to get the moneys, be-
" cauſe I would be as willingly
" rid of it as you to have it, by the
" ſale of the Warwick eſtate. Now
" if you had taken Mr. Rothram's
" mortgage a year ago the monies
" had been paid before this time,

Digitized by Google

" and you would have done me a
" courteſy alſo. My lord do you
" think that I am not very ſenſible
" of the proud condition my lord and
" my daughter are in that have no
" place to put their head in nor no
" money in their pocket, but that
" we are find to find them lodging
" and money and diet for all their
" family, alſo the payment of 4000*l*,
" and that they were neceſſitated
" to come over to England be-
" cauſe they had nothing more
" to ſpend in Ireland. Pray my
" lord, to have but patience for a
" little longer, and now make no
" queſtion but that we ſhall ſettle to
" this term, ſo that we ſhall make
" a ſale of that eſtate, and in the
" interim we will pay you intereſt
" for the monies and give you
" Rothram's mortgage. And I
" will aſſure you that I never had a
" thought to deprive you of the

Digitized by Google

" money. But if you will not have " patience but put you and me to " expence and charges, I am, God " willing, reſolved to go to priſon " before my bail ſhall ſuffer, and that " I got by making that unfortunate " match for my daughter for which " I have been condemned by all man- " kind. I could have mentioned a " great many more, but I will ſub- " ſcribe myſelf

" Your ſervant,

" ABRA: BEMDE."

The following is a note in Mr. A. Bempde's handwriting apparently intended for his attorney, ſtating the particulars of the marriage articles on which the above diſpute aroſe.

The 21 Oct. 1685.

" I have received yours of the " 19th Oct. within two days. The " articles are miſlaid ſo that I cannot

Digitized by Google

" find them for the preſent, but the
" contents were theſe that my lord
" Inchiquin was to ſettle 1000*l.* a year
" jointure to my ſon and daughter
" out of which to pay my daughter
" 200*l.* for charges, and was to furniſh
" them a houſe according to their
" quality, and not to live in Ireland
" at all, but afterwards by perſuaſion
" of his friends I was perſuaded to
" let her go and ſee his grandmother,
" becauſe we were aſſured that the
" ould lady Inciquin would preſent
" her well, and that my lord would
" give to them their diet, ſo that
" they were to lay by their money,
" to put them in a good equipage
" at their return to England, and on
" my part was to pay 4000*l.* down
" and 4000*l.* more the year follow-
" ing, which I am willing to per-
" form, ſo ſhe may come and live
" here in England according to the
" agreement, and if my daughter

Digitized by Google

" died without iſſue living to the " term of ſix years, then my lord " Inciquin is to return 4000*l.* of the " 8000*l.* Now if my lord will allow " 1000*l.* for the contingency we will " quit the 4000*l.*"

No further trace occurs to ſhow how this altercation terminated, although there are various other letters on the ſubject. According to Lodge and Archdale Lord O'Bryen ſucceeded as third Earl of Inchiquin in 1691, and as no mention is made of his marriage with Miſs Bempde, it is probable that that lady died without iſſue.

Mr. Abraham Van den Bempde died in 1686, and by his will, which was proved at Doctors' Commons, he left all his property to his only ſurviving ſon John, who left the collection of papers now under review.

John Van den Bempde ſeems to

Digitized by Google

have been one of thoſe men who never throw away a ſcrap of paper, and hence the large collection which he left behind him, and which as before mentioned found its way, apparently at his death in 1725, into the Pitt family. The only clue to any connection with the Pitts that I can find is contained in the following letters, which, beyond their ſhowing money tranſactions between the two families, and their having a common debtor, Sir Edward Greſham, I do not profeſs clearly to underſtand.

From Mr. Pitt, M.P., to Mr. Van den Bempde.

" Arlington St., Jan. 12, (1702).

" Sir,

" Hearing nothing from you " relating to Sir Edward Greſham's " affair, I give you the trouble of " this to deſire you to let me know

Digitized by Google

" what time and place you will ap-
" point for the ſettling that matter.
" I am at my houſe in Arlington
" St. where I ſhould be glad to hear
" from you and am, Sir,

" Your humble ſervant,
" G. PITT.[1]

" FOR VAN DEN BENDY, ESQ."

From Mr. Bempde to Mr. Pitt.[2]

" There being company with me
" laſt night, when your ſervant
" brought me your letter hindered
" my returning an anſwer by letter
" as I ought to have done, which I
" hope you will pardon. I have
" been ſeveral times to the Court of
" Requeſts in hopes to have met
" you to have known what had

[1] Mr. Pitt, who, I preſume, was one of the Pitts of Strathfieldſaye, ſat in King William's laſt Parliament, which met Dec. 1701, as member for Wareham; Sir Edward Greſham ſat in the ſame Parliament for Bletchingley.

[2] From a copy in Mr. Bempde's writing on the blank leaf of Mr. Pitt's letter.

Digitized by Google

" been done in this affair by Sir E.
" and you, he having promiſed me
" by an agent he ſent to town on
" purpoſe, from which time I never
" heard anything of him, though I
" have endeavoured it ſeveral times
" ſince the ſitting of Parliament, by
" notes ſent into the houſe; you,
" having frequent opportunities of
" diſcourſing him by being of the
" Parliament, I beg the favour you
" would let him know that what he
" promiſed by letter, and the reſult
" of the conference with his kinſ-
" man, my nephew, has ended there,
" without any further proceeding;
" that I deſire he would give me a
" meeting that I might ſettle this
" affair one way or other. As to
" yourſelf I never thought of leſs
" than making ſome ſatisfaction, if,
" by my act you ſhall ſuſtain any
" damage, without other relief than
" from myſelf; but I hope you will

Digitized by Google

" have patience and give me time
" to ſeek mine from one where it is
" moſt juſtly due; there being about
" ten years from the time of my
" covenant with you, and the general
" releaſe, in which time I thought
" you might have come to ſome
" concluſion as well as forgot what
" I might have engaged againſt. I
" ſhall not fail to wait on you one
" day the next week, to diſcourſe
" you further, and ſhow you the
" bill which form makes neceſ-
" ſary to prefer againſt you both,
" though chiefly intended againſt
" him, who, I hope, is more a man
" of honour and friend to juſtice,
" than to ſtand upon his privilege in
" a matter wherein I am accidentally
" ſo great a ſufferer, which con-
" cludes this,

" From Sir,

" Your humble ſervant,

" J. BEMPDE."

Sent by little Will Crouch.

Digitized by Google

The following letter evidently refers to the ſame tranſaction.

Sir Edward Greſham, M.P. to Mr. Bempde.

" April y^e^ 2nd, 1702.

" Sir,

" In my letter I ſent you ſome " time ſince, I gave you an account " of my circumſtances, how uneaſy " I was under them, what payments " I was to make at Lady Day laſt, " which I have not been able to " perform the half, though I have " put down my park, and ſold all " my deer to my Lady Irby, and if " I live till next ſpring, I muſt pull " down my manſion houſe, and ſell " the materials. Sir, my inclina- " tions are as much to do juſtice as " any man, and I ſhould in the firſt " place make up the loſs of the " tranſaction of our concern, and " never dreamed to have heard more

Digitized by Google

" of it. You are pleaſed to ſay you
" have a bond of 80*l.* which, if you
" have, it is 80*l.* more than any of
" my creditors. Mr. Pitt told me
" that he is preferring a bill in chan-
" cery againſt me, which I muſt
" defend myſelf againſt as well as I
" can. Whatever agreement was
" made between Mr. Grange and
" Mr. Bradford, I am ſure will be
" made good, and more is impoſſible.
" I would have waited on you could
" I have propoſed anything to your
" ſatisfaction, ſo hope you will par-
" don him who is,

" Sir, your humble
" ſervant and kinſman,
" E. GRESHAM."

" To his much Hon^rd friend, Mr. Van
" den Bendye, at his houſe in the Pal-
" Mal near St. James's, Theſe."

The following in Mr. Bempde's writing, ſeems to be a draft copy of

Digitized by Google

his reply to the above, though it is neither ſigned nor directed.

Mr. Bempde to Sir Edward Greſham.

" Sir,

" Though I have wrote two letters to the ſame purpoſe, and ſent them ſeveral ways in hopes one of them would reach your hands, I take the third by one of Sir Robert Clayton's family, being willing to believe the others have miſcarried. You know and I am ſure have known enough to remember that I yielded to your own terms as to the judgment of 3200*l.*, which you prevailed with me to take in perſon, promiſing a conſideration hereafter for giving the firſt example to the reſt of your creditors. But I neither took nor agreed with you to take ſatisfaction for any other judgment, and therefore cannot nor

Digitized by Google

" will credit the report of your reſo-
" lution to plead a general releaſe;
" if by ſurpriſe you have got one
" from me againſt the judgment
" you and Mr. Pitts jointly entered
" into to my father for another ſum
" upon which alſo I had taken by
" compoſition a ſum from Mr.
" Pitts, below my right, he alledging
" himſelf under age, and as he ſays
" in aſſigning the judgment in this
" alſo I thought to ſerve you, not
" to releaſe it, the which was done
" a conſiderable time before I had
" any knowledge of you, and con-
" ſequently before the treaty be-
" tween us, and it is reaſonable to
" believe if I had not been ſurpriſed
" I had never given a general re-
" leaſe if I have given any. For
" by theſe means I ſhall pay back
" more money to Mr. Pitts than I
" have received, if you in return of
" my kindneſs ſhould take any ad-

Digitized by Google

" vantage of what you have ſug-
" geſted to Mr. Pitt. I know you to
" be a very honeſt gentleman whom
" honour, conſcience and reaſon di-
" rect, whoſe principle is to do as
" you would be done by. And
" therefore will not in the leaſt
" queſtion your juſtice as to Mr.
" Pitt's pretences, nor your replying
" to my requeſt of giving me ſud-
" denly a meeting in hopes it may
" prevent a chancery ſuit. And I
" give you my word of honour that
" nothing ſhall be attempted (with-
" out giving you notice firſt), relat-
" ing to the eighty pounds bond,
" ſtill due to me. In this you will
" very much oblige

" Your affectionate kinſman
" and humble ſervant,

Mr. John Van den Bempde was not only a methodical, but evidently

Digitized by Google

a very proſperous man. He collected and indorſed with the greateſt diligence all the papers he could lay his hands on reſpecting his father's and his own dealings with the eſtates acquired from his grandfather, Sir Peter Van Lore, with his own eſtate at Hackneſs, and his inveſtments in South Sea and India ſtock; his old ſchooling accounts under Dr. Buſby at Weſtminſter, his contracts with a job maſter reſpecting the "two good horſes for his coach," and a "pad nag" to ride; his letters with a Yorkſhire maſter of foxhounds in 1724, reſpecting his bitch "Madam," whom Mr. Bempde declined to lend for another ſeaſon, becauſe his tenants at Hackneſs required her "being true at fox," to lead the pack, &c. &c. But he had evidently many domeſtic troubles to endure.

He married a Miſs Temperance

Digitized by Google

Packer, with whom he did not live happily, and from whom he finally ſeparated. The principal cauſe of offence given by the lady was the debts ſhe ran him into, as the reſult of ſome ſpeculation or other which I have not fully traced, and in the courſe of which ſhe pledged the diamond locket, Queen Elizabeth's bridal preſent, ſo deeply treaſured by her huſband, to her friend and confederate Lady Rebow. But this ground of annoyance was immenſely aggravated by Mrs. Bempde aſſiſting old Lord Annandale to run, or rather walk, away with their daughter and only ſurviving child, and thus throwing her, by means of a May Fair marriage, into the arms (in Mr. Bempde's indignant language) of a "beggarly Scotch marqueſs."

Amongſt the other annoyances of Mr. Bempde was an attempt on the part of the parſon of Hackneſs and

Digitized by Google

his daughter to extort from him fifty pounds, which ſhall now be related. Mrs. Bempde had borne him ſeveral children, all of whom had died with the exception of Lady Annandale; and the laſt ſurviving ſon, Philip, appears to have paid a viſit to Hackneſs a ſhort time before his death, and before the following correſpondence enſued.

Amy Richardſon's Letter to Mr. Bempde.

[Endorſed, in Mr. Bempde's handwriting, " Ph. B. Ghoſt appearing " to Mrs. Amy Richardſon 1ſt on " the 21 Obr 1717, and ſeveral " times after, till they met the 28th " at Weſtow Church."]

" Sr

" I am very ſorry to trouble you " with a true Relation of A Spirit " that Lately appeared to me in my

Digitized by Google

" fathers houſe at Hackneſs; ſeing
" it Concerns you, with ſubmiſſion
" I am obliged to declare theſe
" Pticulars; firſt I muſt ſhew you
" the manner of its coming, and the
" time when; ſecondly (1)[1] the Ap-
" pearance of it; thirdly the words
" it ſpake; and fourthly the great
" Charge it gave me to tell them
" to you: the firſt time I heard it
" was on y^e 21^st of November at
" night, Call Amy, Amy, Amy; &
" no more then. November y^e
" 23^d I and our familie heard it
" knock 3 times at an inner door
" coming into y^e houſe, and like-
" wiſe on Sunday y^e 24^th, between
" ſeven and eight a Clock at night;
" we all heard it knock 3 times
" again at y^e ſame door, & left it
" open; y^e 25^th inſtant we heard It
" knock about nine a Clock in y^e
" morning; and about two minits

[1] Theſe numerals were inſerted by Mr. Bempde and refer to his notes poſt.

Digitized by Google

" after, it had got the pot Crooks out
" of ye kitchin, & did throw them
" with a great force againſt ye ſame
" door; we being all in ye houſe,
" & opened the door, but Could ſee
" nothing, and above a quarter of
" an hower after it had got the ſpade
" out of ye ſtable, and brought it to
" ye ſame door, and propt ye Latch
" of ye door with it, and knocked;
" my father went to ſee it, and took
" it away, and ſaw nothing. About
" one a Clock in ye afternoon on ye
" ſame day, I went into my Cham-
" ber to open my Trunk, and then
" turning about, I ſee a youth Lying
" upon my bed having gray Cloſe
" on, & his hands Lying over his
" body; and his face was covered
" with his hatt. I gave a ſhreek,
" & was afraid, and came down, &
" my father & my mother came
" quickly into ye Chamber, but it
" was gone; but they ſee the Im-
" preſſion where it had Laid upon

Digitized by Google

" y^e bed Cloaths: and about ſix a
" Clock at night, my father being
" gone a little before to ſee M^r Vin-
" cent att the hall, It knocked 3
" times again at y^e ſame door, we
" had juſt than got Franciſs Prowd
" y^e Clark to bear us Company; and
" when the ſpirit beat ſo very hard
" upon y^e door, my mother bid it
" come in, If it had any thing to do
" with us, then the knocking ceaſed,
" & we neither heard nor ſee It,
" then a little after, I was ſet knit-
" ting betwixt my mother & my
" Aunt by the fire ſide, and my
" head Cloaths was taken of my
" head, unknown to me, and y^e pins
" ſtuck in my neck Lace, after that
" I had a mind to goe out of doors,
" the maid was to goe with me, &
" going to y^e door my ſhoe was gone
" of my foot, I knew not how, and
" we ſought it but could not find it,
" but puting on another ſhoe, we

Digitized by Google

" went out of doors together, &
" ſtanding at y^e ſide of the brook
" nigh our houſe, I ſaw a youth
" coming unto me, (2) but y^e maid
" ſaw nothing, and when he took
" hold of my Right hand, I bid y^e
" maid Call to our famely. It did
" then imediatly take me into y^e
" water, and I did ſpeak it theire,
" In the name of the father, & of y^e
" ſon and of y^e holy ghoſt; and it
" anſwered me, that It was a young
" youth and had been almoſt a year
" dead, and he bid me be not affraid,
" for he would not hurt me; for he
" had travelled many Thouſand
" miles, & he told me, y^t I did not
" know him, and he gave me a piece
" of gold, and my key; he told me,
" that he knocked at door with it,
" and charged me to burn y^e gold,
" that no body might ſee It, & he
" told me, y^t he was in a happy
" place, and he bid me meet him at

Digitized by Google

" Weſtow Church yard about 18
" miles of Hackneſs, on the twenty-
" eight of this Inſtant Novemb^{r} be-
" tween 11 & 12 a Clock of y^{e} day,
" (3) for he could not declair his
" whole mind to me then. Franciſs
" Prowd and my brother being not
" far off came to me, but they ſaw
" nothing, and took me by the
" Armes, while y^{e} ſpirit had hold
" of my right hand, and was pulling
" me away from them: and then it
" told me, that I muſt bring Fran-
" ciſs Prowd, & my own dear
" father along with me to Weſtow
" Church gate, & before It vaniſhed
" away, it would not Leave me un-
" till I promiſed to meet it at y^{e} time
" and place appointed, after this I
" had no diſturbance. According
" to my promiſe, I Amy Richardſon
" did goe with my father & Franciſs
" Prowd November y^{e} 28th 1717 to
" Weſtow Church gate according to

Digitized by Google

" y^e ſpirits appointment, & after ſay-
" ing y^e L^ds prayer & two or three
" Collects in y^e Common Prayer
" Book, I opened y^e Church gate &
" went Directly on towards the
" Church porch, & about 15 yards
" from it, y^e ſpirit met me and took
" hold of my right hand & Led me
" into y^e Church porch, being Clad all
" in white, & open breaſted having
" a black hat on his head ſtanding
" on three nooks & Lace about it,
" rufles at his hands, and white
" gloves on, and y^e back ſides of y^m
" wrought with ſilver, & his ſtockins
" rowled, & black ſhoes on, and I
" thought he appeared very pleaſent
" before me in y^e Church porch,
" and I ſpoke to him again after this
" manner: In y^e name of the father,
" and of y^e ſon, & of y^e holy Ghoſt,
" who art thou? & he anſwered and
" ſaid to me, I am Phillip Bempde
" by name, be not affraid of me, I

Digitized by Google

" will not hurt the, for there is fifty
" pound which my father hath
" wronged your father of, tell him
" it muſt be paid upon midſumer
" day next, (4) & be ſure to tell my
" father to be good to y^e^ poor, for
" he hath Enough; and ſaid further
" to me, y^t^ there was no one he
" could appear to but me; & then
" he told me again, y^t^ he was in a
" happy place, & he could not reſt
" before he had declared his mind
" to me, (5) and told me y^t^ if I did
" not tell his father of theſe things,
" I muſt be tormented all my Life,
" then Leading me out of the
" porch it ſhaked me three or four
" times by y^e^ hand, and told me it
" would never trouble me more if
" I did but declair it to you then it
" begun to ſing y^e^ 1^st^ verſe of y^e^
" 39^th^ pſalm, (6) and ſo it vaniſhed,
" ſinging out my ſight and hearing:
" ſo I came chearfully again to my

Digitized by Google

" father and Franciſs Prowd, ſtanding
" at y^e Church gate, ſo we went up
" to Weſtow: you ſee S^r by theſe
" premiſſes, y^e orders I was to ac-
" quaint you with all; take god to
" wittneſs y^t they are true, ſo I
" humbley beſeech your worſhip
" not to be angry with me for ſo
" doing, if I have done any thing
" amiſs, I beg your pardon for it:
" I deſire but your Charitable accep-
" tance of this declaration, & the
" good eſteem of your ſelfe & Madam
" Bempde, that I may remain for
" the future,

" Your Innocent Handmaid
" and humble Servant,
" AMY RICHARDSON."

" Hackneſs, Decem^br y^e 7^th.

" For JOHN BEMPDE, Eſq^r. Liveing in
" the Pell-Mell, nigh St. James's."

To a copy of this letter, in Mr. John Bempde's own writing, he ap-

Digitized by Google

pended the following further particulars and remarks.

"Further Particulars from the
"examinations taken by Mr. Brad-
"shaw, Jan^{y} 5, prout Letter.

"I come now to acquaint you of
"my examination ab^{t} the Spirit,
"which, though I found aver'd with
"the utmoſt aſſeveracoñ, I examined
"them ſeparately, the Parſon firſt,
"his Daughter, & then the Clark,
"& have made them all ſign w^{t}
"they ſaid. Find they agree wth
"w^{t} was ſent you wth this further
"addition, that the Parſon ſaid his
"daughter had revealed ſomething
"to him w^{ch} muſt not be ſpoke off
"till midſumer next (7). I aſk'd
N. B. No 50*l.* owing him. "him if you owed him that 50*l.* or
"any other ſumme, he ſaid no! I
"told him then it was impoſſible
"any Spirit could come with a lye

Digitized by Google

" & charge you with a Falſity, & as
" to the 50*l.* that was due to him
" out of the eſtate he had deprived
" himſelf off by receiving of M^r
" Coſſin's twenty Pounds by order
" of S^r Phillip Sidenham, and giving
" a releaſe of all demands w^tever, &
" that he could never more claim it,
" his anſwer was he was very ſure
" the ſpirit did come. Since I have
" not an opportunity to ſhow him
" the Letter I think of writing to
" him to come over to me upon
" ſome extraordinary Buſineſs, &
" then may have a better opportunity
" of bringing him to truth. I heard
" that the miller and he fell out be- The ſtory of y^e miller.
" fore he dyed, and the Parſon (con-
" trary to the miller's friend's order)
" preach'd a Sermon for him, & his
" text alluded as he uttered it to the
" poor miller's damnation, w^ch text
" he told ſeverall of before he
" Preach'd it and bid them come to

Digitized by Google

" hear it, & afterwards forced the
" miller's wife or Friends to pay
" him 10*s*.

" The addition of his daughter's
" examinacoñ (which ſhe repeated
" as pfectly as if ſhe had ſaid nothing
" elſe this month) was that the ſpirit
" led her out of Weſtow Church
" Porch, ſhook her by the hand
" and lookt towards Francis Prowd
" (ſtanding at y^e^ gate) & ſaid bleſſed
" is Francis Prowd for of his Labour
" he ſhall eat (8), happy art he
" I ſay, then told her that ſhe muſt
" have Prayers in her Family on
" Xtmas night, & her Father muſt
" read 4 Chapter 1^st^ of Timothy &
" 4 of Hebrews (here her Father
" coming again into the Room bid
" her look 4 chapters of James in-
" ſtead of Hebrews, & ſhe took a
" Bible and looking ſhe then ſaid it
" was 5 chapters of S^t^ James), (9)
" which you'll ſee is ſcandalouſly

Digitized by Google

" deſigned by him y^e^ Parſon, after
" which ſhe returned to her Father
" & Prowd who remained all the
" time at the church-yard-gate, they
" dined (10) with Parſon Dawky,
" & came home the next day. She
" further ſaid that about a week
" after ſhe found in the morning a
" wire ring cover'd with an old
" ſmall ſilver ribbon, & a jett neck-
" lace beed on the top, which was
" put on her 4^rth^ finger of her right
" hand as ſhe was a ſleep in bed and
" her hand wrapt in a ſilk handker-
" chief, w^ch^ her ſiſter in bed w^th^ her
" then took off, & on Xtmas day
" laſt as ſhe came from church her
" right arm was wrapt about w^th^ a
" red inkle, and w^n^ ſhe pulled her
" glove off ſhe found a gold ring on
" her finger, the edges were down
" in which is engraven (Loyall love),
" & und^r^ y^e^ ſame was a narrow
" peice of paper w^th^ theſe words,

Digitized by Google

" viz^{t}, Phillip Bempde gave Amy
" Richardſon a ring of Gold on
" Criſmas day) (11), & that on
" Criſmas day y^{e} s^{d} wire ring w^{ch}
" ſhe had lockd in her box was put
" on her finger und^{r} the Gold ring.
" The 2 rings and Paper I have to
" ſhow you, wth a promiſe to reſtore
" them to her, but the Parſon being
" there by, was unwilling, and tak-
" ing them from before me ſaid he
" did not know but the Spirit might
" trouble her (12). I replyed that
" ſhe might if ſhe had given them
" to me & he might come to me
" for them, he ſaid ſhe had not ſo
" much power to ſpeak ſo much to
" it, but at laſt he ſaid ſhe might
" take them home and aſk her
" mother. She replyed w^{t} need I
" aſk my mother, and then gave
" them to me, butt deſired I would
" be ſure to reſtore them, w^{ch} I pro-
" miſed after you had ſeen them.

Digitized by Google

" Crowder's wife ſays ſhe was ſent
" for when y^e^ Parſon's daughter was
" brought out of the beck near y^e^
" wafe-garth, & her ſhoes were
" ſcarce wett though the beck was
" above anckle deep, that ſhe was in
" a trance & did not breath for ſome
" time but w^n^ ſhe came out ſhe put
" y^e^ peice of money w^ch^ y^e^ Spirit
" gave her into the fire, and kept
" the Tongs in her hands that none
" might look for it, that ſhe would
" gladly have ſeen it but Amy ſaid
" the ſpirit was ag^st^ it. (13.)

" Francis Prowd repeated moſt of
" the circumſtances below, only that
" upon the ſecond knocking he went
" and lockd y^e^ out-door & ſaid now
" nothing but a ſpirit could come
" there; there ſhall no body come
" to fright us, after which they heard
" a knocking with a greater violence,
" y^t^ w^n^ ſhe had put another ſhoe on
" ſhe was reſtleſs and ſaid ſhe muſt

Digitized by Google

" go to the door and calld the maid,
" her mother was againſt it and ſaid
" ſhe would be carryed away, upon
" which Prowd ſaid call of him &
" he woud ſee which way ſhe went,
" that ſoon after the maid cry'd out
" ſhe's gone, upon which he went
" out and ſaw Amy Richardſon
" ſtanding anckle deep towards the
" wafegarth, after which (14) ſhe
" made for going from him, when
" he run to her and catch't her hold
" of her right hand, when ſhe pull'd
" him ſo hard he could ſcarce ſtay
" her & thought her arm would
" come off, ſhe turn'd about, and
" ſaid oh! Frank thou'rt come too
" ſoon, had thou ſtay'd a little
" longer it had been better, ſhe had
" ſpoken to it, & it was a young
" man; then he led her into y^e^ houſe
" when ſhe fell into a ſwoln. When
" ſhe recover'd ſhe made ſigns to her
" ſiſter to let Prowd ſett down in a

Digitized by Google

" chair, and when he was ſett Amy
" Richardſon fell a laughing & ſaid
" ſhe could never have ſpoke as long
" as he ſtood by her becauſe he
" brought her too ſoon from the
" ſpirit.

" I think it would not be amiſs to
" have Prowd bound over to y^e^
" Seſſions for his good behaviour,
" for uttering this unaccountable
" Tail, & which might give a check
" to the countrey People ſo much
" talking of it, & might phaps make
" him ſqueak to prevent a further
" Proſecution."

" REMARKES.

" (1.) Marke the Texte diviſion.

" (2.) She could ſee nothing un-
" leſſe the ſpirit apeared by fire or
" light, becauſe on the 25^th^ of O^br^
" y^e^ moon was but 3 days old and
" very dark at ſix at night, it being

Digitized by Google

" 20 yds from the houſe to y^e^ beck,
" ſhe alſo had ſo litle fear upon her
" y^t^ ſhe ſent away y^e^ maid to call
" y^e^ family without ever crying
" out.

" (3.) Can Amy & the ſpirit talk
" together while the clerk & her
" brother held her by the arm &
" not hear what ſhe did, in S^t^ Paul's
" viſion the ſtanders by heard the
" voice tho they ſaw nothing.

" (4.) Here the ſpirit, contrary to
" y^e^ Tale of ſuch ſtorys, appears to
" y^e^ perſon grieved & not to y^e^
" perſon grieving, & as the curate
" ownes I owe him nothing, he
" proves him *verbo ſacerdotis* a lying
" ſpirit.

" (5.) Can a ſpirit be happy &
" reſtleſſe.

" (6.) Had the parſon ſung him-
" ſelfe this pſalm with attention his
" daughter had never ſeen the viſion,
" it ſeemes ſhe ſays he ſung with y^t^

Digitized by Google

" charming voice, y^t ſhe could have
" been content to have gone with
" it.

" (7.) Here further ſcandal is in-
" tended if not prevented.

" (8.) Here bleſſed Francis Prowd
" is to eat the fruite of his labour,
" y^t is y^e 50*l.*, if I would be fool
" enough to pay it, it may ſerve for
" a portion to the clerk with y^e par-
" ſon's daughter.

" (9.) Here Amy forgot her leſſon,
" & is ſet right by her father, who
" better knows what chapters Re-
" flects moſt on riches & worldly
" concerns.

" (10.) The parſon & y^e clerk
" were both of the aſſignation by y^e
" ſpirit, & why they ſhould ſtand at
" the Gate & lett Amy goe in alone
" is very odd, it ſhows the Girl did not
" fear the Spirit ſince ſhe let it take
" her by the hand & lead her into
" the church porch w^tout crying

Digitized by Google

" out, or the clerk & the parſon
" w^t^out being concerned for what
" might befall her.

" (11.) Q.? Whoſe ring, (w^h^ that
" Loyal poſy) the edges ſo much
" worn, was it the Spirit had ſtollen?
" A little enquiry will help to find
" out ſomething here, as alſo by the
" hand writing on the piece of
" paper.

" (12.) Here parſon was more
" concerned for his daughter y^n^ att
" y^e^ church gate.

" (13.) I fear her great caution
" did arriſe becauſe there was no
" gold, & ſo could not ſhow it, but
" that fire could not melt it, ſo if ever
" it was it is ſtill in being.

" (14.) He ſaw her at 6 at night
" on y^e^ 25^th^ O^br^ when the moon was
" but 3 days old, & at 20 yards diſ-
" tance up to y^e^ ancles in water,
" when Crowder obſerves her ſhoes
" were ſcarce wett; is not this evi-

Digitized by Google

" dence againſt the clerk, if not agst
" her. Obſerve alſo the kind famili-
" arity between y^{e} clerk and parſons
" daughter."

[The following Reply to Amy's Letter is preſerved among theſe Papers in Mr. Bempde's handwriting, with this Endorſement by him: "My " original letter, deſigned for Mr. " Richardſon, but not ſent to him, " but a copy was read to him by " Mr. Bradſhaw."]

Mr. Bempde to Mr. Richardſon.

" I received y^{r} daughter's letter of
" the 7th inſtant, but ſhal direct my
" anſwer to you, becauſe y^{e} Diviſions
" and language of the preachment
" do evidently ſhew it to be your
" own Compoſition & invention
" rather than hers.

Digitized by Google

" The Holy Scriptures indeed doe
" give us manifeſt Inſtances of Ap-
" paritions in former ages, w^ch^ were
" then neceſſary to confirm the Truth
" of the Revellation of the will of
" God to y^e^ Jews & afterwards to y^e^
" Xſtians; but now whatſoever is
" neceſſary for man to know in
" Order to Salvation is clearly con-
" tained in this Revealed will; our
" faith is now, & hath been long
" confirmed, & our Church eſtab-
" liſhed by miracles & apparitions
" (w^ch^ you will allow to be miracles),
" ſo y^t^ now to ſeeke for them is a
" point of Infidelity; neither is there
" any occaſion now for ſpirits to
" appear to tell men their dutys, be-
" cauſe we have been long ſince told
" by God himſelfe, that if they hear
" not Moſes & the prophetts, neither
" will they be perſuaded, tho one
" roſe from the Dead. Theſe there-
" fore are now to be hearkned unto

Digitized by Google

" & not the dead. Hence it is S^t^
" Auguſtine ſaith, *quis expectat mira-*
" *culum, miraculum ipſe eſt*; And in
" another place, if ſouls could walke,
" & viſit their Friends, or admoniſh
" them in their ſleep or otherwiſe,
" He was ſure his mother, Monica,
" whoſe love was ſo extraordinary
" while living, would ſhew herſelfe
" to him, & reveal her knowledge
" or give him warning.... Hence
" Athanatius ſayth, that ſouls looſed
" from their bodys have no more
" ſociety with mortal men; that
" ſince the coming of Xſt, ſpirits &
" mockerys of Images have ceaſed.
" The monkes & popiſh prieſts have,
" in all ages, amuſed & abuſed the
" world with counterfeit viſions; but
" proteſtants, having detected y^e^ frauds
" & Deceit thereof, upon examina-
" tion, have alſo ſhewn the great
" Improbabilitys of Apparitions in
" theſe later times; for that the Scrip-

Digitized by Google

" tures afford moſt evident proofs of
" mans ignorance of the men &
" things of this world after his de-
" parture hence. Thou deſtroyeſt
" the hope of man, Thou changeſt
" his countenance & ſendeſt him
" away: His ſons come to honour,
" & he knoweth it not, they are
" brought low & he perceiveth it
" not of them. The Dead know
" not any thing, neither have they
" any more a portion in any thing
" thats done under the Sunn. Doubt-
" leſſe thou art our father, tho Abra-
" ham be ignorant of us, & Iſrael
" knoweth us not. So y^t^ apparitions
" are now rejected by all men of
" ſound intellectuals, except thoſe
" y^t^ would bring us back to po-
" pery.

" Tho what I have ſaid is ſuffi-
" cient to deſtroy the credebility of
" your pretended apparition, yet I
" will not Grudge a little more

Digitized by Google

" paines to prove it a moſt incon-
" ſiſtent & ridiculous Impoſture.

" I never have had any manner of
" dealings with you & conſequently
" can owe you nothing, if my Ste-
" ward be in arrear to you why
" have you not informed me of it,
" did you ever make any demand,
" by word of mouth or letter, How
" then can this 50*l.* be owing you
" from me, I call God to witneſſe,
" y^t^ I neither know nor cann im̄gine
" how it can ariſe, unleſſe it be the
" 50 you have frequently deſired me
" to ſtand your friend in, by ſeveral
" letters, when the Reference comes
" to be argued between the Chap-
" mans & me, hoping thereby I ſhal
" be allowed for your arrears of
" Tythes having bought their land,
" this I told you my Council ſaid it
" could not be done, becauſe Tythes
" were perſonal, & could not affect
" Land afterward, your loſſe arriſes

Digitized by Google

" from y^r^ own neglect by not ſuing
" for them during Mrs. Chapmans
" life, who received the profits of
" the eſtate the time y^e^ arrears were
" contracted, & what is this to mee,
" it will never affect my purchaſe,
" nor can the Refferrees take any
" cogniſance of it; but I ſuppoſe you
" thought, y^t^ being you could not
" gett it of them, that I rather y^n^
" ſuffer my neighbours & comon
" people to be prepoſſeſſed & pre-
" judiced, with ſuch a ſcandalous
" opinion of mee, as the lying Spirit
" intimated, I would pay you the
" 50*l.* in my own wrong, eſpecially
" when the thing is confirmed by
" your ſupoſed miracle, the Teſti-
" money of my Son, ſent by God
" himſelfe to make me ſenſible of the
" imaginary wrong I had done to
" you; upon ſuch preſumptions as
" theſe, you have forged this appari-
" tion & letter, in w^ch^ are contained

Digitized by Google

" many abſurditys & contradictions,
" as to make a Saint to come from
" y^e Regions of Bliſſe to averr I have
" wronged you, an angel of light &
" Truth with a lying meſſage, & y^t
" by the permiſſion of the great
" author of Truth himſelfe, w^ch is
" the moſt Horrid Impiety, if not
" Blaſphemy, a moſt notorious con-
" tradiction in itſelfe, & the greateſt
" injury and injuſtice to me & my
" innocent child in the world, by
" bringing us ſo publiquely upon the
" ſtage after ſo villanous a manner.

" Next you ſay the Spirit ſaid it
" was happy, & yet could not be at
" reſt till he had revealed this ſecret,
" pray where is the happineſs in Reſt-
" leſſneſſe, nor can a good Spirit be
" both happy & reſtleſs? 'Tis the
" opinion of the greateſt Divines y^t
" a ſpirit feels no wearineſſe, as being
" priviledged from the cauſes of it,
" *i. e.*, fleſh & bones; and the more

Digitized by Google

" Infallible word of God aſſures us
" that the Souls of the faithfull are
" in peace & reſt in their bedds.
" What greater Blunder could poſſi-
" bly have dropt from any penn, &
" of a Divine too who ought to
" know & teach better, Theſe things
" will be laughed at by all the
" world, as mere fables of your own
" invention for the ends above men-
" tioned, & ſhould I complye herein
" with yours & your Spirit's deſires,
" they might well laugh at me too.
" It ſeems you were very well
" acquainted with the ſpirit and its
" intended appearance, appointment,
" & deſign, elſe I fear you would
" hardly have ventured y^r^ daughter,
" your ſelfe & your clerk to Weſtow
" Church, or have ſuffered her to
" have gone alone to it into the porch,
" ſince both her dear father & his
" clerke were of the aſſignation &
" not comanded to keep at a diſtance

Digitized by Google

" at the church yard gate, & from
" the Spirit's being ſo familiar as to
" viſit her in her chamber & leave
" ſuch an Impreſſion on her bedd,
" may not a ſpirit of another kind
" be expected to hold her ſo faſt by
" the hands, whilſt y^r^ ſon & y^r^ clerk
" held her by the arms, & yett during
" the long parly ſhould hear nothing
" of the Dialogue between them is
" very ſtrange. In St. Paul's viſion
" tho the object was not ſeen, the
" voice was heard by the Company
" as well as by himſelfe. Upon the
" whole you ſee that untryed ſpirits
" & viſions are alwais true, but when
" they are tryed they are falſe.

" Tho the ſillyneſſe of y^r^ contri-
" vance cannot avoid exciting mirth;
" yet the Baſeneſſe of the deſign de-
" ſerves reſentment, & therefore I
" require you in the preſence of Al-
" mighty God, to lay your hand upon
" your heart, & conſider how Great

Digitized by Google

" the crime muſt be for one of your
" Gown & Education to invent, to
" draw in (I hope) your innocent
" child, to ſign ſo notorious a forgery,
" to make your ſon & Clerke acceſ-
" ſorys to ſo much wickedneſſe, for
" one of your Sacred Order to have
" recourſe to ſuch ſcandalous fixtions
" to gett money. Does ſuch prac-
" tices as theſe qualifye you, for ad-
" miniſtering the holy Comunion to
" your pariſh. Lay your hand on
" y^r^ heart &. reflect of what a per-
" nicious influence an ill example is,
" in inventing & propagating popiſh
" illuſions, as apparent & certain
" Truths. Conſider y^t^ God has not
" ſett you over a pariſh to ſhew an
" ill but a good example, when the
" head is full of ill humours, the
" body fares the worſe. The comon
" people are like temperd wax, eaſily
" receiving impreſſions from the ſeal
" of their Teachers vices; have you

Digitized by Google

" not ſins enough of y^r^ own to
" anſwer for, but you muſt accumu-
" late thoſe of your pariſhioners to
" heap coales of fire on y^r^ head.
" Have you not veryfyed the pſalm-
" iſt, w^ch^ ſays, who lays ſnares for
" others falls into them themſelves.
" A man's good name is like a piece
" of white paper, when once blotted
" the ſtain will hardly be got out ſo
" as to leave no mire behind. How
" circumſpect ought therefore every
" one to be what they ſay of others;
" how carefull not to murder their
" good name, w^ch^ is as precious as
" life itſelfe. Since ſo to doe, is a
" ſinn w^ch^ you know God will not
" pardon, unleſſe the Guilty makes
" Reſtitution, w^ch^ can hardly be
" effected in this caſe, for the aſper-
" ſions he ſhal caſt at the Innocent,
" will fall ſhort, & return upon
" himſelfe here, & his unmercifull
" calumniating will be paid home in

Digitized by Google

" the ſtrict and ſevere judgement of
" God hereafter.

" I little thought it ſhould fall to
" my turn to tell a clergyman his
" duty on ſuch an occaſion. If you
" have any regard to it, any value
" for the honour of y^r ſacred function,
" w^ch you have ſo much expoſed
" hereby, you will forthwith ac-
" knowledge y^r error to me privately,
" before I proceed to extremitys, for
" ſome ſatisfaction I will have.

" What muſt his Grace of Yorke
" thinke when I come to lay your
" daughters letter before him; can
" he think ſuch a one fitt for the
" cure of ſouls, who can be the
" author of ſuch impiety, as to make
" the God of Truth an inſtrument
" of falſehood? Can any thing but
" an Atheiſt who neither believes in
" the Supreme Being nor the rewards
" & puniſhments of another world,
" be guilty of ſuch practices? How

Digitized by Google

" will you anſwer to your ſelfe, y^e^
" perjury you will occaſion in y^r^
" family, & to Prowd y^r^ clerke, when
" I ſhall preffer my Bill in Chancery
" to ſett forth the Truth of the
" matter, if thro fear they ſwear
" to the Truth of an event w^ch^ no
" one can believe, y^t^ has com̃on
" ſence, & if rather than forſwear
" themſelves, diſcover the Impoſtor,
" the ſhame y^t^ will attend you. Fear
" not man y^t^ can only deſtroy the
" body, but him y^t^ can deſtroy both
" ſoul & body. Lett not the ſnare of
" one fault draw you into y^e^ ſnare of
" many, the ſhorteſt errors are the
" beſt. There is more glory & ap-
" plauſe to him, y^t^ is guilty of the
" worſt of crimes, to own & confeſſe
" them firſt to God & then to his
" neighbour, in order to a hearty
" repentance & Reconciliation, then
" by an obſtinate denyal of them
" with ſucceſſe, for tho man diſ-

Digitized by Google

" covers not the Fraud, God does,
" ſince nothing can be hid from him.
" I have nothing more to add but
" my prayers y^t^ you may be made
" ſenſible of y^r^ error, the injury you
" have done me, y^r^ ſelfe & y^r^ familey,
" before it be too late, I ſhall be
" better pleaſed to receive the ſub-
" miſſion & repentance of my enemy
" privately, than wiſh to ſee him
" publiquely expoſed in a pillory.
" I ſhall conclude all with a re-
" marquable ſaing, of a heathen, the
" Divine Seneca, a good conſcience
" is the Teſtimony of a good life &
" the reward of it. That the Ghoſt
" from the ſting of conſcience may
" not haunt you more y^n^ it did your
" daughter ſhal be the prayer of
" your well wiſher in Chriſt."

It is difficult to conceive at the preſent day how ſuch a tranſparent piece of impoſture could find any

Digitized by Google

credence, but we muſt recollect that it was exactly at the ſame period that Defoe's good-natured device of the ghoſt that appeared to Mrs. Veale, and recommended the peruſal of Dr. Drellincourt's "Meditations on Death" procured a ſale of many thouſands of copies of that heavy work for his friend the bookſeller. So with the Hackneſs ghoſt. The whole of the North Riding of Yorkſhire was in the greateſt ſtate of excitement, and the incredulous formed but a ſmall portion of the community; even Mr. Bempde's ſervants took part againſt him, eſpecially Mr. Vincent, his ſteward. This latter wrote ſeveral letters to his maſter, deſcribing his own perſonal experience, and here is an extract from one of them.

Digitized by Google

Mr. Vincent to Mr. Bempde.

28th June, 1718.

"A new & ſurprizing ſcene of "the ſpirit which diſturbs Mr. "Richardſon's houſe & family; I "was laſt night called over thither, "where I found Crowder & his wife "with many others, it was about 10 "at night when the company were "ſinging the 103 pſalm, about the "middle of it the ſpirit gave one "ſmall knock at the inner door of "the porch near which I ſat, after "the pſalm ended Mr. Richardſon "read prayers, al this while no "further diſturbance; ſome of the "company aſked Amy if ſhe had "ſpoken to it ſince this laſt diſtur- "bance, ſhe anſwered no. I was "aſking what it muſt ſtrike with "that could make that noiſe, as if "the blows were given by a human

Digitized by Google

" hand, ſhe anſwered he formerly
" got her key & ſtruck with it, upon
" that ſome aſked if ſhe had got her
" key, ſhe ſearching found it gone
" out of her pocket. The parſon
" fetched a book of Dr. Woodward's
" & read the ſtory of George Villiers
" D. of Buckingham, it was no ſooner
" finiſhed but three forcible blows
" were given at the ſame door, I im-
" mediately took a candle opened
" the door & ſearched the paſſage &
" ſeveral followed me. We found the
" outer door locked as I left it, and
" no avenue in or out of the paſſage
" but one for a cat to paſs through,
" I came out laſt & ſhut the door
" into the houſe; before we were
" well ſeated three more ſtrong blows
" were given to the great ſurprize
" of the company. This ſtory is
" yet longer but the bearer is in
" haſte."

Digitized by Google

His land agent writes to Mr. Bempde as follows:—

York, 15 July, 1718.

"Sir

"I bid my ſon acquaint you that "the Spirit at Hackneſs is now more "to be noted than ever, it began the "night after Midſummer Day at "night & came every night ſince. "Knocks more deſperately than here-"tofore, to the hearing of above 20 "people at once, Amy ſays tis the "ſame that came before. She ſaw "it, but it will not yet be ſpoke tho' "it comes into every room of the "parſon's houſe. She ſeems not in "the leaſt afraid of it, tho' the "others are. Several clergymen from "Scarbrough with others are for "coming to night to Hackneſs in "order to ſpeak it. So that all our "neighbourhood are alarmed. I "would not have you be in any con-

Digitized by Google

"cern above this Spirit, for it will "not enter into my head that my "late dear young maſter is any way "uneaſy but that it will be found to "be ſomething elſe. Therefore I "would never give it ſo much obſer-"vance to let me attend and obſerve "it tho' often deſired, unleſs it be "when Mr. Hill & Mr. Cayley ſhall "command me to attend them which "I believe is deſigned, it gaining "credit exceedingly amongſt all peo-"ple. Mr. Vincent, Crowder & his "wife, tho' formerly you know at "daggers drawing with the parſon "& his family are now the quite re-"verſe & believe all that is reported "about this ſpiriting affair, the which "I deſire to be excuſed a while "longer.

"J. Cossins."

It muſt be admitted that Mr. Bempde's poſition at this moment

Digitized by Google

was not an agreeable one. For upwards of ſix months this cock and a bull ſtory had been circulating in Yorkſhire, and had gained ſo much credit that even his own ſervants and agents gave credit to it. He had, however, ſome very judicious friends in that neighbourhood, Mr. Moyſer, M. P. for Beverley, Mr. Hill of Thornton and others, and he put them on a cloſe inquiry.

Here is a letter from a neighbouring clergyman to Mr. Bempde, which, with the following one from Amy Richardſon, indicates the firſt turn of the current.

Rev. Thomas Farſide to Mr. Bempde.

" I being at Captain Kays about " the 1st July laſt paſt Mr. Vincent " and Mr. Richardſon came there as " they ſaid in order to deſire our " company at Hackneſs, for they ſaid

Digitized by Google

" the ſpirit which had made ſo great
" a rumor in the countrey was that
" night to be ſpoke, adding that ſeve-
" ral gentlemen from Scarborough
" would be there upon the ſame ac-
" count, to which we conſented not
" only that we might be convinced
" of the reality of the apparition,
" but alſo by that means help to
" reſtore Mr. Richardſon's character
" which at that time was amongſt
" moſt people no little doubted. And
" in our journey Mr. W^m^ Cayly of
" Brompton overtaking us ſaid he
" was going upon the ſame occaſion.
" Now as ſoon as we got there finding
" abundance of countrey people in
" the houſe of Mr. Richardſon, we
" immediately withdrew to the door
" & calling him out and deſired that
" the whole company then in the
" houſe except himſelfe his daughter
" Amy might be diſmiſſed; which
" being granted & as he told us the

Digitized by Google

" houſe clear; we in a ſhort time
" after heard three violent blows,
" which as we thought ſeemed to
" come from the door that leads
" from the entry into the kitchen;
" upon this we all of us with equal
" precipitation ruſhed into the houſe
" & ſeeing nothing but Miſs Amy
" on the farſide thereof aſked her
" the occaſion of the noiſe, and ſhe
" anſwered it was the Spirit ſhe be-
" lieved. Then we put the queſtion
" to her if ſo odd an approach of the
" ſpirit did not in any way diſcom-
" poſe her, to which ſhe with no
" ſmall readineſs replied that when
" ſhe ſpoke it in Weſton Church
" Porch, it bid her not be afraid for
" it would neither hurt her or any of
" her family. Sometime after Mr.
" Richardſon & Mr. Vincent deſired
" we would go to prayers, for in
" prayer time they ſaid it uſually
" made a diſturbance. To which

Digitized by Google

" agreeing unanimouſly & being all
" ſet on our knees with our backs
" towards the girl that was haunted,
" I obſerved her to remove from the
" table to the fireplace, & then by
" the door ſeated herſelf on a chair,
" which cauſed in me a very ſtrong
" jealouſy, that ſhe by that move-
" ment projected ſomething to de-
" lude us: inſomuch it made me
" keep very ſtrict watch upon her,
" but not perceiving anything of a
" deſign till we came to the ſaying
" of Amen after this prayer, the
" Grace of our Lord, &c. then three
" knocks as before but not ſo loud, I
" ſee a hand goe upon the wainſcoat
" that was placed at the end of a
" wall which divides the fire place
" from the entry, which as ſoon as it
" was done ſhe retired from the
" chair in a ſeeming confuſion,
" and we aſking the occaſion ſhe
" ſaid it was the Spirit and ſhe hoped

Digitized by Google

" we did not adjudge it to be her, to
" which I replied I rather thought
" it her, for I ſee the hand that gave
" the blow, & had all imaginable
" reaſon to believe it was hers, which
" denying with abundance of aſſeve-
" rations ſhe warned us not to judge
" leſt we ſhould be judged. Juſt at
" the ending of this diſpute which
" was occaſioned by the knocking
" on the wainſcoat, a key made a
" noiſe on the ground, & they ſaid
" the Spirit had thrown it there,
" upon which Captain Kay, taking
" the candle & finding it at the
" bottom of her apron on the floor
" aſked her if it was her's & when
" ſhe had it, ſhe anſwering, ſhe was
" ſure ſhe had it in her pocket about
" 5 or 6 that evening, and then Mr.
" Richardſon & Mr. Vinſcent added
" that the Spirit had done that night,
" for it never made the leaſt diſtur-
" bance after the key was thrown

Digitized by Google

" into the room. Now as to the
" conveyance of the key I muſt con-
" feſs I am altogether ignorant of,
" but Captn Kays ſeemed to hint
" that he ſaw Miſs Amy's hand
" under her apron juſt before the
" key was dropt, which ſhe denied.
" Notwithſtanding all this Mr.
" Richardſon & his daughter told
" us to convince us there was ſome-
" thing more than natural, the cauſe
" of this diſorder in his houſe, de-
" ſired we would only lay the key
" on the table and in a ſhort time
" we ſhould ſee that by an inviſible
" hand it would be taken away,
" which according to your requeſt
" we granted, and ſtaying for a con-
" ſiderable time perceived no removal
" at all: Then ſome time after a noiſe
" in the back part of the houſe was
" heard by all the company, not un-
" like that of one lifting up of a latch
" upon which we taking the candle

Digitized by Google

" & ſearching with the utmoſt dili-
" gence every part thereabouts found
" nothing till on our return Captn
" Kaye perceived a door which he,
" attempting to open, finding the
" latch of the door held down, puſhed
" it open when we met with an old
" woman crouched behind the door,
" who as we were told was Mr.
" Richardſon's wife.

" We had no ſooner diſcovered
" her, but ſhe began to be violently
" angry, ſaying, ſhe fancied we would
" ſay as much of her as we already
" had done of her daughter, beſides
" no ſmall cargo of ill language,
" which at preſent is not to be
" named. After we had given her
" ſome time to pauſe & her choler
" began to be abated ſhe told us,
" how is it poſſible we ſhould either
" hear or ſee the apparition, when
" we heeded nothing but our own
" diſcourſe & diſturbed its motions;

Digitized by Google

" if we would but ſit ſtill we need
" not doubt but our curioſity would
" be ſatisfied and we ſhould be con-
" vinced of the report concerning
" the ſpirit which had been ſo long
" on foot; to which we anſwered
" we were very fully confirmed in
" our former belief that it was a
" mere impoſture & contrivance of
" ſome one in the houſe. Still
" they ſhowed a mind if poſſible to
" blind us pretending that if any
" of us would put the key above
" mentioned in our pockets, it
" would certainly before we got
" home be taken from us inſenſibly,
" which ridiculous propoſal we turn-
" ing to ridicule they affirmed that
" in 24 hours time it would be con-
" veyed. All which proving falſe
" & their vain pretenſions failing
" Miſs Amy deſired by way of letter
" that Capt[n] Kaye would remit her
" key by the firſt opportunity. This

Digitized by Google

" being all or the moſt material
" points of what I remember was
" tranſacted at Mr. Richardſon's
" houſe when I was there the day
" above mentioned.

" THO^{s}. FARSIDE."

From Amy Richardſon to Capt^{n}. Kaye.

" Mr. Key, I deſire you to ſend my
" key by this bearer which you got
" at my father's houſe laſt Tueſday
" night, I have occaſion to open my
" trunk. I am ſorry you ſhould
" ſcandalouſly report me to be a de-
" ceiver, that there is a combination
" among us, that we uſe conjuration,
" & there is no Spirit troubles us,
" and that the knocking which you
" heard at the door was done by my
" hand, and that I dropt the key out
" of my apron which you heard gin-
" gle on the floor, which report of
" yours is falſe. I take God to wit-

Digitized by Google

" neſs the ſame that what you heard
" & ſaw was none of our act and
" deed. I ſolemnly declare the truth
" hereof, may God forgive your raſh
" condemnation of us and the com-
" ing in ſuch a rough manner as
" you did. When we ſhall both
" appear before the judgment ſeat
" of God I can conſciencioufly plead
" my innocence before him. He
" knows I lie not, where you muſt
" be a falſe accuſer of me, then cer-
" tainly you will know by what
" commiſſion & power ſpirits have
" to appear to mortals upon earth,
" and you may be fully ſatisfied of
" your infidelity in my caſe. There-
" fore judge not me leſt you be
" judged. " I am Sir
" Your humble ſervant
" AMY RICHARDSON."

" Hackneſs
" July the 3d 1718.

" For Mr. Key at his houſe in
" Hutton Buſhell Theſe."

Digitized by Google

Other neighbours now ſtepped in to inveſtigate the caſe and eſpecially Mr. Moyſer, M.P. for Beverley, and Mr. Hill of Thornton, and by ſeparate examinations of the Parſon, his daughter, and the clerk; and by a little wholeſome threatening of the Quarter Seſſions, they ſucceeded at laſt in procuring from them a written confeſſion to the following effect:—

"1. That the deſign & ſcheme "was firſt laid by Amy Richardſon.

"2. That the occaſion of it was "to procure £50.

"3. That the principal perſons "concerned were Amy Richardſon, "Mr. Richardſon, & Francis Prowd.

"4. That the heads of the firſt "letter were firſt drawn up by Mr. "Richardſon, that Amy read them "from a paper to Francis Prowd & "that he by her directions writ the "letter.

Digitized by Google

"5. That the deſcription of Mr. "Philip Bempde (which was in the "letter firſt deſigned to be ſent to "Mr. Bempde) was left out becauſe "Mr. Coſſins told the parſon it had "no reſemblance with the original.

"6. That Amy Richardſon wrote "the little peice of paper with her "own hand on which are theſe "words, I Philip Bempde gave "Amy Richardſon a ring of gold on "Xmas day.

"7. That the noiſe & knockings "were managed by Amy Richard-"ſon & others.

"8. That the gold or rather braſs "ring for ſo it is was not given by "the ſpirit.

"9. That the part of the ſtory "relating to her being carried "through the air to London was "Amy's own invention.

"10. That the parſon read the "ſtory of George Villiers Duke of

Digitized by Google

" Bucks from Dr. Woodwards Fair
" Warning to a careleſs world to the
" company that one night was aſ-
" ſembled to make obſervations on
" the apparition on purpoſe to poſſeſs
" them with the belief of appari-
" tions & the truth of this.

" In witneſs whereof we have
" hereunto ſubſcribed our names this
" 10th day of Sept. 1718.

" RICHD RICHARDSON.
" AMY RICHARDSON.
" FRANCIS PROWD."

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MORTE DELL' UXORICIDA
GUIDO FRANCESCHINI
DECAPITATO.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE following pages contain a MS. contemporaneous account of the execution of the principal actor in the tragedy which has been immortalized in the poem of "The Ring and the Book."

I am enabled, by the kindneſs of my friend Mr. Browning, to give it a place in the Miſcellanies of the Philobiblon Society.

JOHN SIMEON.

[I ſhall not attempt to ſay with what a feeling I correct proof-ſheets received on the day ſubſequent to that which brought intelligence of the death of this great-hearted and noble-minded man, characteriſtically good and gracious to the very laſt.

R. B. *May 24th*, 1870.]

Digitized by Google

Digitized by Google

MORTE DELL' UXORICIDA GUIDO FRANCESCHINI DECAPITATO.

DIMORANDO da qualche tempo in Roma Guido Franceſchini, Nobile di Arezzo in Toſcana, ed al ſervizio di Perſonaggio eminente, ſi deciſe a prender moglie, e con dote ſufficiente per vantaggio di ſua Caſa: laonde paleſato un tal deſiderio ad una perucchiera vicina a Piazza Colonna, gli fù da queſta propoſta la Signora Franceſca Pompilia di anni 13, figlia di certo Sig^r. Pietro Comparini e Violante Peruzzi, la quale oltre la dote che le veniva promeſſa, aveva di più la ſucceſſione di un fidecommeſſo tra Luoghi di Monte

Digitized by Google

ed effetti per 12 mila ſcudi. Sentito il vantaggioſo partito, che gli ſembrò a propoſito, non tardò a paleſarlo al di lui fratello Abate Paolo, che da molti anni dimorava in Roma al ſervizio di un Porporato; e queſti col Sig^r. Guido ſi portarono dalla madre della giovane, luſingandoſi di riuſcire più per tal via che domandandola al padre, che era un pò difficoltoſo. Avendo pertanto fatto eſſi comparire che le loro rendite erano maggiori dell'occorrenza, riuſcirono nel loro intento, comecchè foſſe poi riconoſciuto non aſcendere tutto il ſuo capitale alla ſomma dei frutti dati in nota. Fù facile al Franceſchini di guadagnare la donna che, ſpinta dall'ambizione di collocare la figlia in caſa di perſone qualificate, preſtò il ſuo conſenſo, e ſi adoperò molto col marito per indurlo a ſottoſcrivere i capitoli matrimoniali.

Informatoſi però dopo il Com-

Digitized by Google

parini da perſona di ſua conoſcenza della facoltà del Franceſchini, e trovata la coſa diverſa da quella che gli era ſtata rappreſentata, cambiato penſiere, non volle in conto alcuno ſi effettuaſſero gli ſponſali, adducendo per preteſto la troppa tenera età della figlia, ed altre ragioni. La madre di Franceſca però, non vedendo l'ora di dare la figlia al Franceſchini, gliela fece occultamente ſpoſare nel Decembre del 1693 in S. Lorenzo in Lucina.

Pervenuto all'orecchio del Comparini tale ſpoſalizio, altamente ſe ne dolſe con Violante: ma queſta tanto ſeppe dire, che il Comparini non ſolo ne convenne, ma oltre la dote di ſc: 2600, a conto di cui le ne diede 700, fece anche agli ſpoſi la donazione di tutto il ſuo.

Dopo alcuni giorni il Franceſchini ſtabilì di condurre la di lui ſpoſa, e i parenti di queſta, in Arezzo; e ciò

Digitized by Google

ſeguì nello ſteſſo Decembre 1693, e colà giunti, poterono i genitori della ſpoſa ſcoprire che lo ſtato del loro genero era molto più meſchino di quale che eſſi medeſimi ſi erano figuraſo; il perchè, amareggiatiſi, vieppiù per la penuria che d'altronde oſſervavano negli alimenti, e per molte altre coſe—ſtando una mattina a menſa e ſentendo negare alla figlia il fuoco da ſcaldarſi il letto, e vedendo uſarle molte altre durezze—molto ſe ne turbarono, e più ancora, quando viddero inveire contro la figlia un Canonico della Caſa Franceſchini, parente dello ſpoſo, che inveſtì con la ſpada alla mano Franceſca, a cui toccò di rifugiarſi, correndo dentro una camera ove ſi chiuſe. Una ſera poi il padre di lei ito a trovare un'amico, tornatoſi a caſa trovò chiuſa la porta; laonde la figlia, che vegliava, fù coſtretta a ſcendere per aprirgli, non ſenza aver prima chia-

Digitized by Google

mato il marito, che però non ſi ſvegliò mai; e quindi diſceſa ad aprire la porta, ed uſcitane per alcuni paſſi onde incontrare il padre, tutto ad un tratto ſi trovò eſſa chiuſa fuori di caſa con ſuo padre; per lo che convenne ad entrambi per quella notte di dormire fuori, il padre all'oſteria, la figlia da una ſua vicina. Perciò ognora più i Sig^ri. Comparini, per tanti ſtrapazzi, ſi riſolvettero di ritornare a Roma: ma mancando di denaro, furono coſtretti a chiederne al Franceſchini, che appena gli diede l'occorrente pel viaggio.

Partiti i vecchi Comparini, penſò il Franceſchini di palliare l'accaduto, inducendo la moglie a ſcrivere a Roma all' Abate di lui fratello, per dimoſtrargli che gli ſtava a cuore la memoria di eſſo cognato: la lettera fu dettata dallo ſteſſo marito. La ineſperta giovane fece quanto volle Guido, il cui ſcopo era di far cre-

Digitized by Google

dere che i ſuoi ſuoceri erano i fomentatori delle diſſenſioni che regnavano fra gli ſpoſi e i parenti del Franceſchini.

Arrivati che furono i Comparini a Roma, mal contenti com'erano della caſa del loro genero, preſſo cui vedevano allora di avere ſacrificata la figlia, non ſi ſapevano dar pace di ciò di cui eſſi medeſimi erano ſtati la cauſa, e più dopo che venivano moleſtati pel reſiduo della dote, non oſtante che vedeſſero in pericolo il rimanente. Mentre erano in queſto ſtato le coſe, venne pubblicato un Giubileo. Ed in queſta circoſtanza Violante Comparini rivelò in confeſſione, che la Franceſca Pompilia maritata al Franceſchini non era altrimenti ſua figlia, ma un parto ſuppoſto, e data in luce da una povera vedova foreſtiera, e che eſſa poi ſi era appropriata per far ſi che in ſua Caſa cadeſſe il fidecommeſſo, onde

Digitized by Google

riparare a molti debiti di ſuo marito. Ciò uditoſi dal confeſſore, queſti le impoſe di tutto paleſare la coſa al marito ſteſſo. Ubbidì la Violante, ed il Comparini, fortemente di ciò ſorpreſo, rampognò aſpramente la moglie; e quindi, poſto il fatto in giudizio avanti Mons^r. Tomati, fù da queſto detta nella ſentenza: *Manu tenendum fore et eſſe Dominam Franciſcam Pompiliam in quaſi poſſeſſione filiationis.* Perciò fù preſa dal Comparini l'appellazione al Tribunale della S. Rota, ma la lite reſtò indeciſa. Frattanto i Franceſchini vedendoſi per queſta circoſtanza deluſi, mentre non potevano più avere il reſiduo della dote, radoppiarono le ſevizie alla povera Pompilia fino a minacciarla di morte, il perchè fù deſſa coſtretta più volte a ſalvarſi col fuggire in qualche altra caſa, o preſſo l'autorità, ed anche preſſo il Veſcovo, cui pregò perfino a ſalvarla col met-

Digitized by Google

terla in qualche monaſtero. Ma quel Prelato ſtimò più opportuno di rimetterla in caſa del marito, eſortandolo a non maltrattarla.

Vedendo però la diſgraziata che le ammonizioni di quel Veſcovo erano ſtate inutili, e che vane pure ritornavano le di lei maniere per ammanſare il cuore del marito e dei cognati, che la rimproveravano d'infecondità e di civetteria e di altre colpe da loro immaginate, ſi portò eſſa da un Agoſtiniano Romano, onde ſcriveſſe ai Superiori ed ai genitori, onde trovaſſero un provvedimento; ma ſebbene il Frate prometteſſe di compiacerlo, le di lui lettere non arrivarono mai al loro deſtino. Diſperata perciò la miſera, ſi determinò di portarſi ad ogni modo a Roma; e conferito il tutto al Canonico Conti, cognato di Franceſchini, a cui fece il quadro il più patetico della ſua ſituazione, queſti

Digitized by Google

commoſſo, le riſpoſe che l'avrebbe ajutata, come fece, eſibendole di farnela condurre a Roma dal Canonico Caponſacchi ſuo amico, mentre egli ſteſſo non doveva nè poteva farlo. Communicata quindi tal circoſtanza al Caponſacchi, queſti ſi oppoſe per timore d'incorrere nella indignazione del Franceſchini; ma ſollecitato e dal Conti e dalla donna vi acconſentì: e nel Lunedì ultimo di Aprile alzataſi la donna da letto prima che albeggiaſſe, ſenza che il marito ſe ne avvedeſſe, preſe alcune ſue robe, gioje e denari, uſcì di caſa, ed alla porta della Città trovò il Caponſacchi, che l'aſpettava colla vettura, dove inſieme ſaliti ſ'incamminarono verſo Roma.

Svegliatoſi il Franceſchini, ed accortoſi della fuga della moglie, ſoſpettando già che ſi ſarebbe diretta a Roma, preſe ad inſeguirla, e nel Martedì ſeguente appunto la rag-

Digitized by Google

giunſe in Caſtel Nuovo nell' oſteria della Poſta, ove era col Caponſacchi. Non ſi atterrì la giovane alla viſta del marito, ma fattaſi animo gli rimproverò anzi tutte le ſevizie fattele, e per cui era eſſa ſtata coſtretta a quel paſſo. Attonito allora il Franceſchini, nè ſapendo come o qual ripiego prendere, penſò che foſſe più opportuno ricorrere alla Giuſtizia; e fatti arreſtare dal Governatore di quel luogo i fuggitivi, vennero entrambi condotti a Roma e poſti nelle Carceri Nuove, imputandoli di adulterio, perche inſieme fuggiti. Si cercò di provare l'imputazione con certe lettere amoroſe rinvenute, e colla depoſizione del vetturale; ma l'adulterio non ſi riuſcì di provare, laonde il Canonico fù condannato per anni tre a Civitavecchia, e la donna fù rinchiuſa nel Monaſtero delle Scalette alla Longara.

Vedendo però il marito che ciò

Digitized by Google

nulla avevagli giovato per avere la dote, ſi riſolvette di ripatriare, laſciando la cura della cauſa nelle mani del di lui fratello Abate, che era al ſervizio di un Cardinale; ma per quante pratiche faceſſe l'Abate preſſo i Tribunali, onde riuſcire nell' intento, non gli fù poſſibile; laonde anch'eſſo ſi deciſe a partire da Roma; ed a ciò maggiormente fù ſpinto dall'eſſere rimaſta incinta la cognata Pompilia; per cui Monsr. Governatore di Roma lo coſtrinſe ad acconſentire che la medeſima doveſſe avere per carcere la ſua caſa, con la ſicurtà di ſc: 300 da pagarſi ad ogni richieſta del Tribunale. L'Abate però non volle preſtare il conſenſo ſe prima Pietro Comparini non ſi obbligaſſe per via di pubblico iſtromento di darle gli alimenti. E quindi licenziatoſi l'Abate dal Cardinale, e venduti i ſuoi mobili, libri, e fattoſi rendere ſc: 47

Digitized by Google

trovati a Pompilia in Caſtel Nuovo, ſi partì da Roma; dopo di che partorì Pompilia un figlio maſchio, cui poſe il nome di Gaetano, al qual Santo ella ſi era votata.

Oppreſſo però il Franceſchini da moltiformi affetti, e ſtimolato ora dall'onore, ora dall'intereſſe, alla vendetta, cedendo ai ſuoi pravi penſieri, diviſò di uccidere la moglie e i ſedicenti di lei genitori; e tratti al ſuo partito altri quattro ſcellerati, partiſſi d'Arezzo, e nel dì della vigilia del S. Natale giunſe a Roma e ſi fermò a Ponte Milvio, ove era una Villa di ſuo fratello, e dove ſi naſcoſe coi ſuoi ſeguaci finche il momento foſſe giunto opportuno alla eſecuzione dei ſuoi diſegni.

Spiati quindi tutti i paſſi della famiglia Comparini, nel giorno 2. Gennaio, che era di Giovedì, ad un' ora circa di notte portatoſi coi compagni a caſa dei Comparini, dopo

Digitized by Google

aver laſciati in guardia alla porta di ſtrada Biagio Agoſtinelli e Domenico Gambaſini, fece buſſare all' uſcio; dicendo di portare da Civitavecchia una lettera del Canonico Caponſacchi, gli venne aperto. Immediatamente lo ſcellerato Franceſchini, ſpalleggiato con altri due dei ſuoi ſicarj, ſi fece addoſſo alla Violante Comparini che avevagli aperto, ed eſtinta la roveſciò a terra. Pompilia, in tal frangente, ſpenſe il lume, credendo così ſottrarſi ai ſuoi aſſaſſini, e corſe alla porta vicina di un magnano, gridando ajuto; ma vedendo il Franceſchini provveduto di una lanterna, andò a naſconderſi ſotto il letto, ma di là ſtrappata, venne la miſera condotta barbaramente a morte da 22 ferite per opera del di lei marito, che non contento di ciò la traſſe ai piedi del Comparini, il quale parimente ferito

Digitized by Google

da un'altro degli aſſaſſini, gridava *confeſſione!*

Sentitoſi il rumore di queſta orribile ſtrage, accorſe gente; ma riuſcì agli empj di fuggire, laſciando però nella fretta uno il ferrajuolo, e il Franceſchini il ſuo berretto, ciò che poi li ſcoprì. La ſventurata Franceſca Pompilia, ad onta delle ferite tante con cui venne maſſacrata, avendo implorato dalla SSma Vergine la grazia di poterſi confeſſare, l'ottenne, giacchè potè ſopravvivere qualche poco, e raccontare l'orribile attentato. Narrò eſſa che dopo il fatto, il di lei marito domandò al ſicario che ſeco avevata trucidata, *ſe deſſa foſſe veramente morta*, il che aſſicurandogli, ſoggiunſe preſto *non perdiamo tempo, ma torniamo alla Vigna*, e così ſe ne fuggirono. Intanto chiamata la Forza, venne queſta col Bargello, e fù toſto procurato un confeſſore, ed un chirurgo

Digitized by Google

che diedeſi a curare la infelice giovane.

Informato dell'avvenimento Monſ'. Governatore, ſpedì immediatamente il Capitano Patrizj per arreſtare i rei. Giunta però la Forza alla Vigna, ſeppe che queſti non vi erano più, ma che da un'ora circa ſe n'erano andati verſo la ſtrada. Allora il Patrizj proſeguì ſenza poſa il ſuo viaggio, e giunto all'oſteria ſeppe dall'oſte come il Franceſchini voleva a viva forza dei cavalli, che gli furono negati, perchè ſenza l'ordine neceſſario: laonde a piedi ſi era con i compagni incamminato verſo Baccano. Continuando allora la marcia, e prendendo le neceſſarie precauzioni, giunto che fù all'oſteria della Merluzza, ivi trovò gli aſſaſſini, che toſto vennero arreſtati, ed ai quali furono trovati ancora tinti di ſangue quei coltelli di cui ſi erano ſerviti per tanto eccidio, e rinvennerſi pure

Digitized by Google

al Franceſchini 150 ſcudi in moneta. Tale arreſto però coſtò la vita al Patrizj, perchè riſcaldatoſi troppo, e colpito da una puntura, in pochi giorni morì.

Il coltello del Franceſchini era alla Genoveſe, e triangolare, ed aveva nella coſta alcuni uncini fatti in guiſa che nel ferire non ſi ſarebbe potuto eſtrarre dalla ferita ſenza lacerazione per modo da rendere la ferita incurabile.

Conti i rei a Ponte Milvio, furono in quell'oſteria ſentiti nel primo eſame dai Notari e Giudici ivi eſpreſſamente mandati, e ſe n'ebbe in buona parte la confeſſione.

Saputaſi in Roma la cattura dei delinquenti, accorſe un'infinità di popolo per vederli, mentre tutti quanti legati ſu dei cavalli vennero tradotti a Roma. Raccontaſi che il Franceſchini, ſtrada facendo, avendo domandato ad uno ſbirro

Digitized by Google

come mai ſi era ſcoperto il delitto, ed eſſendogli ſtato riſpoſto, *che ne lo aveva paleſato la moglie che avevano trovata ancora viva,* ne ſtupì in modo che reſtò quaſi privo di ſenſi. Verſo le 23 ore giunſero alle Carceri. Certo Franceſco Paſquini di Città di Caſtello, ed Aleſſandro Baldeſchi della Città ſteſſa, di anni 22 entrambi, furono con Guido Franceſchini gli uccisori dei Comparini; e il Gambaſini ed Agoſtinelli furono quelli che ſtettero di guardia alla porta di ſtrada.

Vennero frattanto eſpoſti in S. Lorenzo in Lucina i cadaveri degli aſſaſſinati Comparini, che erano così sfigurati, e ſpecialmente la moglie del Franceſchini, dalle ferite in faccia, che non erano più riconoſcibili. La infelice Franceſca, dopo eſſerſi ſacramentata, perdonando ai ſuoi uccisori, in età di 17 anni non compiti, e dopo aver fatto il ſuo teſtamento,

Digitized by Google

morì nel giorno 6, che era quello della Epifania, e potè giuſtificare ſe ſteſſa di tutte le calunnie datele dal marito. La ſorpreſa del popolo in vedere detti cadaveri fù grande per l'atrocità del fatto, che faceva veramente raccapricciare, vedendo due vecchi ſettuagenarj ed una giovane di 17 anni così miſeramente periti.

Progredendo intanto il Proceſſo dei rei, ſi fecero molte ſcritture ſu tal propoſito, rimarcandoſi tutte le circoſtanze più gravanti concorſe in ſi orribile maſſacro: ed altre ancora ne furono fatte in difeſa con molta erudizione, ſpecialmente dall'Avvocato dei Poveri, ch'era certo Mons^r. Spreti, lo che influì a prolungare la ſentenza, anche perchè il Baldeſchi fù negativo, ſebbene gli ſi deſſe la corda in cui ſvenne due volte. Finalmente confeſſò, e coſi fecero gli altri, che di più ſvelarono ch'eſſi avevano diviſato uccidere a ſuo tempo

Digitized by Google

anche lo ſteſſo Franceſchini per prendergli il denaro, giacchè non aveva loro mantenuto le promeſſe di pagarli, appena uſciti da Roma.

Nel giorno 22 Febbraio ſi vidde nella Piazza del Popolo un gran palco con mannaja, e due gran forche, dove ſi avevano da giuſtiziare i rei. Molti palchetti furono coſtruiti per dar comodo ai curioſi di vedere coſi terribile giuſtizia, e tanto fù il popolo accorſo che alcune feneſtre ſi pagarono per fino ſei ſcudi l'una. Alle otto ore furono intimati alla morte il Franceſchini e compagni, e poſti in Conſorteria, ivi aſſiſtiti dal Sig^r. Abate Panciatici e dal Cardinal Acciajuoli, non ſtentarono a diſporſi a ben morire. Alle ore 20 giunta la Compagnia della Morte e della Miſericordia alle Carceri, ſi fecero calare a baſſo i condannati, e poſti ſu di ſeparate carrette furono tradotti al ſupplizio.

Digitized by Google

Il primo che ſalì ſulla carretta fù Agoſtinelli, il 2°. Gambaſini, il 3°. Paſquini, il 4°. Baldeſchi, ed il 5°. Franceſchini, che moſtrò più degli altri intrepidezza e ſangue freddo, con meraviglia univerſale.

Partirono dalle Carceri tenendo la ſtrada del Pellegrino, del Governo, di Paſquino, Piazza Navona, la Rotonda, Piazza Colonna, ed il Corſo.

Il primo che fù giuſtiziato fù l'Agoſtinelli, il 2°. il Gambaſini, il 3°. il Paſquini, il 4°. il Baldeſchi, e l'ultimo il Franceſchini; il quale, ſalito ſul palco, domandò perdono delle ſue colpe, e pregò a ſuffragargli l'anima, ſoggiungendo che diceſſero un *Pater*, *Ave*, e *Salve Regina* per lui; e fatto chiamare il confeſſore ſeco ſi riconciliò, ed adattato il collo ſotto la mannaja, col nome di Geſù ſulle labbra gli venne troncata la teſta, che poſcia dal carnefice fù moſtrata al popolo.

Digitized by Google

Era il Franceſchini di ſtatura baſſa, magro, pallido, col naſo profilato, di capelli neri e barba folta, ed era in età di 50 anni. Veſtiva lo ſteſſo abito che portava allorche commiſe il delitto, cioè con giuſtacore di panno bigio, camiciuola nera, ferrajuolo di baracano, cappello bianco, e berrettino di cotone; talche ſi crede che con tali abiti ſi partiſſe d'Arezzo traveſtito.

Queſta Giuſtizia ebbe luogo ſotto il Pontificato di Innocenzo XII. nel 1698.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HERMES AND LYCAON.

COMMUNICATED BY

CLEMENTS R. MARKHAM, ESQ.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE.

EDWARD FAIRFAX, the tranſlator of "Taſſo," alſo wrote Twelve Eclogues, which he preſented to the Duke of Richmond in manuſcript. They were written in or about 1603. The Duke's copy of them was loſt in the fire at Whitehall; but there were rough copies. Mrs. Cooper, author of the "Muſes' Library," ſtates that a copy of the Eclogues was then in the poſſeſſion of the family, from whom ſhe obtained permiſſion to print one of them—the fourth. It is reprinted at the beginning of Knight's (1817) edition of Fairfax's "Taſſo."

None of the others were ever printed, ſo far as I can aſcertain;

Digitized by Google

and I have been unſucceſsful in my attempt to diſcover whether the manuſcript copies are ſtill in exiſtence. But there is a 4to manuſcript volume in the Bodleian Library, conſiſting of verſes by the third Lord Fairfax, all in his own handwriting. At the end of this volume there is the following copy of one of the loſt eclogues of Edward Fairfax, alſo in the handwriting of the third Lord, who was the poet's grand-nephew.

C. R. MARKHAM.

June, 1870.

Digitized by Google

AN EGLOGE

MADE BY MY UNCLE MR. ED. FAIRFAX IN A DIALOGE BETWIXT TOW SHEAPARDS.

HERMES AND LYCAON.

THE ARGUMENT.

Lycaon his falſe church extends
Through all the world with pomp and pride;
Hermes the church of Chriſt comends,
And to her ſpouſe brings home his bride.

THE ſweatie ſith-man w^th^ his raſor keene
Shore the perfumed beard from medowes greene,
And on each buſh and every moſſie ſtone
Jarred Maies littel daughter Tettrigone,
When to the ſhadowes of a mountaine ſteepe
Lycaon drove his goats, Hermes his ſheepe.
The ſhepards both were lovers, both were younge,
Ther ſkill was like in pipinge, like in ſonge.
The other groomes that heard, hid in the dales,
Were dume for ſhame, like conquered nightingales.

Digitized by Google

Oft came the nimphs, the farie ſiſters oft
Forſooke their moſſie beds and liards ſoft,
And oft the halfe-gods att ther muſick ſound
Came and ther browes w^th^ ivie garlands crownd.
Yee ſedgie lakes and peble-paved wells,
And thou, great Pales, in theſe fields that dwells,
How oft have you, hid in the ſhadie ſpraies,
Liſtned Lycaon's ſonges, his loves and laies,
And you high ſtretched pines and oakes of Jove,
Thou wanton Eccho, tel-clock of this grove,
How oft did you fair Pſyche's praiſe reſound
When Hermes charmed w^th^ ſonges love's bleeding wound?
They ſunge by courſe and praiſed ther loves by turnes,
Each crickett loves the flame wherin ſhe burnes:
And whilſt ther flocks bruze on the ſhrubs and briers
They tune ther pipes and thus they ſing ther fiers.

Lycaon.

Flora my queene, my joy, my heaven of bliſs,
Se what my merit and deſerving is,
I build thee temples and I feed thy ſheepe,
I bring thee gifts, thy words as lawes I keepe,
My bed is aſhes, ſack cloth is my weede,
I drinke w^th^ Rechab's ſonnes, w^th^ Job I feede.

Digitized by Google

For all my ſervice and this ſuffering longe,
Love me, ſweet Flora, or thou doſt me wronge.

Hermes.

Pſyche, my deare, my undefild, my dove,
O comfort me, for I am ſick of love;
Thy ſacred temple is this wounded breſt,
Sin, error, folly, my ſervice is att beſt;
Foule leper ſpotts on all my body growe;
Wipe out theſe ſtaines and waſh me white as ſnow.
Clothe me w^th^ linen, crowne my head with gold,
Firſt make me worthie love, then love me bold.

Lycaon.

Flora was younge, a faire few goats ſhe kept,
Ten Kings eſpide her, loved her, w^th^ her ſlept,
And in her ſweet imbrace ſuch joy they found
That w^th^ three diadems her head thy crownd,
And on ſeaven heapes ther wealth and treſure laid,
Sett her ther-on, fell att her feet and praide.
She forty months and tow ther ſervice proves,
And takes them for her ſlaves, not for her loves.

Hermes.

Pſyche my virgin bore a bleſſed ſonne,
The dragon chaſed her, ſhe to deſart runne,

Digitized by Google

The feend a ſtreame of water att her ſlings,
Earth drunk the flood, ſhe ſcaped w^th^ eagles wings;
Crownd w^th^ twelve ſtars, cloth'd w^th^ the glorious ſun,
She doth w^th^ roes and hindes in Eden runne.
Ther Pſyche lives and reigns in ſafty bleſt,
Till time and times and halfe a time be paſt.

Lycaon.

Out of the ſea a ſcarlet beaſt appeard,
Ten hornes he had and ſeaven heads proudly reard,
His forked taile gainſt all the world made wars,
And ſmote the third of trees, of floods, of ſtars.
Flora this monſter caught and tamd his pride,
And on his back as on a mule doth ride.
All nations feare the beaſt and ſerve the dame,
And ſealed are with's number, marke and name.

Hermes.

Before the gates of Pſyche's ſhepcote lies
Foure wonderous beaſts, all full of wings and eyes,
And round about them foure and twentie Kinges
Offer up gold and mirrh and pretious things.
All theſe do Pſyche's lambes keepe, cure and feed,

Digitized by Google

And thouſand thouſands, clad in milk-white weed,
Sing himmes of love, faith, and never ceaſe,
And on his brow each weares the ſeale of peace.

Lycaon.

Flora once found me ſick and hurt to death,
Thrice did ſhe croſs me, thrice upon me breathe,
Three times ſhe dipt me in a living ſtreame
And ſalved my wounds w^th^ ſpittle, ſalt and creame.
A thouſand ſaints ſhe for my garde apoints
And all my head w^th^ oyle and baulme anoynts,
Then makes me maiſter of her flocks and fould,
Her goats to keepe or kill or ſell for gold.

Hermes.

Pſyche firſt tooke me ſoild w^th^ mire and clay,
Waſhd in the well of life my filth away;
Theeves robd me, ſlew me: of a lambe new ſlaine
On me ſhe pourd the blood, I lived againe;
Since that with bread of heaven, wine of grace,
She diets me, her lapp my reſting place.
Her ſheepe my play felowes, heaven our fould
Her ſpouſe the doore, her voyce the key of gould.

Digitized by Google

Lycaon.

Itt was the fifteth yeare. Flora a feaſt
Made for all thoſe that loved and ſerved her beaſt;
Her geſts were kings and lords of higheſt bearth,
All that were wiſe and rich upon the earth;
And all that land or ſea or ayre afforde,
Her caters tooke and therwth fild her borde,
And drunk wth wine ſuck^{t} from her cup of gold
Were kings and nations, rich, poore, young & old.

Hermes.

Pſyche to ſuper cald the weak, the poore,
The ſicke, the lazer, from the rich man's doore,
And att her bord ſett them wth lords and kings.
Her holy ſtewarde wine and wafers brings;
They eat and drinke by faith, and thirſt noe more,
Except ſome gueſts, forechargd wth Flora's ſtore,
Sitt ther and, ſpider like, from roſes new
Draw poyſon wher the bee ſucks hunny dew.

Lycaon.

Flora an orchard had of fruitful treene;
She parde the moſſe, ſhe kept the branches cleane,
She lett the fountaines in, ſhe kild the worme,
She ſcard the birds, ſhe ſave the bloomes from ſtorme;

Digitized by Google

Flouriſht the trees, the bowes wth aples bent;
She cald; her ſervants to her orchard went:
Gatherd to eat; but when ſhe cutt the ſkins,
The fruit was aſhes, embers, duſt wthin.

Hermes.

Laſt yeare my Pſyche had a field of corne;
She ſkourd the ditches, ſtopt the gape wth thorne;
She tild the land enough, ſhe ſow good ſeed;
She ſtubd the briers, pluckt up tares and weed;
She fraid the crowes, ſhe kept the wild bore out;
And when the ſun turnd the years wheele about
She reapt her crop, and when her gaine ſhe tould,
Found thirty, ſixty, and a hundred fould.

Lycaon.

A flock of goats aſtray from Flora went;
Doris, her handmaid, after them ſhe ſent.
But whilſt the laſs with Thirſis ſporting laid,
Her dogs rann forth alone, and ſoone they ſtraid;
And like the kind of wolves of w^{ch} they ſprung,
They flew and eat the goats and ſucklings young.
Yet ſome eſcapt, ſaved in the woods and rocks:
Doris went home, but thus ſhe loſt her flocks.

Digitized by Google

Hermes.

What Doris left and loſt, faire Daphne ſought
And found, and to her mother's ſhepfould brought.
Ther Pſyche bound ther wounds and ſtauncht ther blood.
Att firſt ſhe gave them milke, then ſtronger food,
And ſoone reſtord ther health. Shepards beware;
Watch, feed, your ſheep charge aſketh care,
All that is ſtoln or ſlaine you muſt make good,
And Flora's Hylax yet lurkes in the wood.

Lycaon.

King Salomon a cedar palace built,
Thachd w^th^ tyles, of Flora's treſſes gilt;
Her legs were ſilver, poſts the houſe to bear;
Her glorious thoughts the purple hangings were;
Her breſt the preſence, and her heart his throne;
Her triple crowne, as Lord, ther ſitts alone.
Her holy doores ſhe opes to each that knocks;
Her hands pure mirrh drop on the bars & locks.

Digitized by Google

Hermes.

Pſyche's faire locks, wrapped in gold of proufe,
Of God's high temple is ther guilded roufe.
Her eyes the criſtal windowes, through each light
A ſmiling ſaint ſhoots in daies arrows bright.
Her corall lips the doores that turne and twine
On rubie hookes; her mouth the quire divine;
Her teeth the ivorie ſeats built even & thin;
Her tongue the ſilver bell that rings all in.

Lycaon.

That roial towne, wher Flora hath her ſeat,
Stands on ſeaven hills, well peopled, pleaſant, great;
Rich in all bleſſings, all delights that can
Be given by fortune or be wiſhed by man,
* * * *
Her handmaid be. She is the world's ſole queene.
Joye in her ſtreets, life in her temples wide,
And dead and loſt is all the world beſide.

Hermes.

Pſyche's cleare city was nott raiſed from duſt,
But came from heaven, pure, immortal, juſt.
Stands on twelve pretious ſtones. Jaſper the wall.
Streets gold; gates pearles be, ſtill ope to all

Digitized by Google

Who taſt the tree of life w^ch^ ther do grow.
About the towne two bleſſed rivers flow
Of grace and mercy; over either flood
Lies the fair bridge of faith, hope, doing good.

Lycaon.

O ſhrill Heptaphones! thou daughter cleare,
Tell not theſe rocks of Flora's doubte and feare;
Write nott, Planetus, in tomorrow's ſtars
Her future troubles, dangers, loſſes, warrs,
Leaſt Pſyches ſhepards ſhould foreknow her doome,
And kill her goats before her day be come.
Theſe woods are hers, theſe fields and folds about;
Then keepe them, Flora, till thy leaſe weare out.

Hermes.

Sitting on Iſis flowrie banke, I ſpied
On a white horſe a crowned monarch ride.
Upon his thigh was writ his wonderous name;
Out of his mouth a ſword two-edged came.
Flora, her beaſt, and all her goats he ſlew,
And in a lake of fire ther bodys threw.
This King is Pſyche's ſpouſe; w^th^ him ſhe went
And ruld the world, for Flora's leaſe was ſpent.

Digitized by Google

Thus much did Hermes and Lycaon ſinge.
The heifer lett the herbs untouched ſpring,
Forgott to feed. The ſtags amazed ſtood.
The ſilver river ſtaid her ſpeedie flood.
Charmd was the adder deafe, tamde was the
lion.
So trees heard Orpheus, dolphins heard Arion.

Digitized by Google

Digitized by Google

SHELLEY'S DECLARATION OF RIGHTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

THE following letters and document were purchaſed at the ſale of Sir Francis Freeling's effects, and are communicated by Mr. Forteſcue. They are curious as illuſtrating the fears and vigilance of the government of the day and the character of the opinions that were then conſidered dangerous and inflammatory. Moſt of the propoſitions in the "Declaration" are the political truiſms of our time.

ED.

Digitized by Google

Digitized by Google

(*Moſt private.*)

Holyhead, March 31ſt, 1812.

MY DEAR SIR,—

THE Surveyor of the Cuſtoms conſulted me yeſterday on having diſcovered in the Cuſtom Houſe a few days ſince a large deal box directed to Miſs Hitchener, Hurſtperpoint, Brighton, Suſſex, England, which had been landed from one of the packets from Ireland. It contained, beſides a great quantity of pamphlets and printed papers, an open letter of a tendency ſo dangerous to Government, that I urged him to write without further loſs of time a confidential letter either to the Secretary of State or to Mr. Percival,

Digitized by Google

and encloſe the letter and one of each of the pamphlets and printed declarations (as they are ſtyled), which he accordingly did by yeſterday's poſt to Mr. Percival.

As the letter in queſtion, which the ſurveyor gave me to read, contained a paragraph injurious to the revenue of the Poſt Office, I think it my duty to make you acquainted with it. It is as follows.

" Percy has ſent you a box full of " inflammable matter, therefore I " think I may ſend this.

" I ſent you two letters in a newſ- " paper which I hope you received " ſafe from the intruſion of the poſt- " maſters. I ſent a pamphlet to my " father ſome time ſince in the ſame " way.

" Diſperſe the declarations. Percy " ſays the farmers are fond of having " them ſtuck on their walls."

Mr. Hornes, the gentleman who

Digitized by Google

gave me this information, having acted by my advice in order to avoid the delay of reporting to the Custom House, and the possibility of its being considered as a common seizure, of which there are a great many every year, has requested that I would not mention it, and I therefore request you to consider this as confidential. I will send you a pamphlet in the course of a day or two; but I trust in the meantime that this communication may enable the office to detect any future correspondence between the parties under the cover of a newspaper.

I have the honour to remain,
Dear Sir,
Your faithful, humble servant,
WILLIAM D. FELLOWES.

It is a very common custom with the people in Ireland to write in newspapers. I open all that come

Digitized by Google

through my hands, and have charged many from being written in.

The perſon whoſe letter I have quoted from appears to be Engliſh, and to have lately gone to Ireland. I have no doubt but an extenſive correſpondence will be attempted in the way mentioned. There is no ſignature to the letter or addreſs.

Francis Freeling, Eſq.

April 1ſt, 1812.

My dear Sir,—

I ſend you the Pamphlet and *Declaration of Rights*, which I mentioned in my letter of yeſterday, and remain,

Yours faithfully,

William D. Fellowes.

Digitized by Google

Declaration of Rights.

Government has no rights; it is a delegation from ſeveral individuals for the purpoſe of ſecuring their own. It is therefore juſt, only ſo far as it exiſts by their conſent, uſeful only ſo far as it operates to their well-being.

2.

If theſe individuals think that the form of government which they or their forefathers conſtituted is ill adapted to produce their happineſs, they have a right to change it.

3.

Government is deviſed for the ſecurity of rights. The rights of man are liberty and an equal participation of the commonage of nature.

4.

As the benefit of the governed is, or ought to be, the origin of govern-

Digitized by Google

ment, no men can have any authority that does not expreſſly emanate from their will.

5.

Though all governments are not ſo bad as that of Turkey, yet none are ſo good as they might be; the majority of every country have a right to perfect their government, the minority ſhould not diſturb them, they ought to ſecede, and form their own ſyſtem in their own way.

6.

All have a right to an equal ſhare in the benefits and burdens of Government. Any diſabilities for opinion imply by their exiſtence barefaced tyranny on the ſide of Government, ignorant ſlaviſhneſs on the ſide of the governed.

7.

The rights of man in the preſent ſtate of ſociety are only to be ſecured

Digitized by Google

by ſome degree of coercion to be exerciſed on their violator. The ſufferer has a right that the degree of coercion employed be as ſlight as poſſible.

8.

It may be conſidered as a plain proof of the hollowneſs of any propoſition, if power be uſed to enforce inſtead of reaſon to perſuade its admiſſion. Government is never ſupported by fraud until it cannot be ſupported by reaſon.

9.

No man has a right to diſturb the public peace by perſonally reſiſting the execution of a law however bad. He ought to acquieſce, uſing at the ſame time the utmoſt powers of his reaſon to promote its repeal.

10.

A man muſt have a right to act in a certain manner before it can

Digitized by Google

be his duty. He may before he ought.

11.

A man has a right to think as his reaſon directs; it is a duty he owes to himſelf to think with freedom, that he may act from conviction.

12.

A man has a right to unreſtricted liberty of diſcuſſion; falſehood is a ſcorpion that will ſting itſelf to death.

13.

A man has not only a right to expreſs his thoughts, but it is his duty to do ſo.

14.

No law has a right to diſcourage the practice of truth. A man ought to ſpeak the truth on every occaſion; a duty can never be criminal; what is not criminal cannot be injurious.

Digitized by Google

15.

Law cannot make what is in its nature virtuous or innocent to be criminal, any more than it can make what is criminal to be innocent. Government cannot make a law; it can only pronounce that which was law before its organization, viz., the moral reſult of the imperiſhable relations of things.

16.

The preſent generation cannot bind their poſterity. The few cannot promiſe for the many.

17.

No man has a right to do an evil thing that good may come.

18.

Expediency is inadmiſſible in morals. Politics are only ſound when conducted on principles of morality. They are in fact the morals of nations.

Digitized by Google

19.

Man has no right to kill his brother; it is no excuſe that he does ſo in uniform. He only adds the infamy of ſervitude to the crime of murder.

20.

Man, whatever be his country, has the ſame rights in one place as another — the rights of univerſal citizenſhip.

21.

The government of a country ought to be perfectly indifferent to every opinion. Religious differences, the bloodieſt and moſt rancorous of all, ſpring from partiality.

22.

A delegation of individuals for the purpoſe of ſecuring their rights, can have no undelegated power of reſtraining the expreſſion of their opinion.

Digitized by Google

23.

Belief is involuntary; nothing involuntary is meritorious or reprehenſible. A man ought not to be conſidered worſe or better for his belief.

24.

A Chriſtian, a Deiſt, a Turk, and a Jew have equal rights; they are men and brethren.

25.

If a perſon's religious ideas correſpond not with your own, love him nevertheleſs. How different would yours have been had the chance of birth placed you in Tartary or India.

26.

Thoſe who believe that heaven is what earth has been, a monopoly in the hands of a favoured few, would do well to reconſider their opinion; if they find it came from

Digitized by Google

their prieſt or their grandmother, they could not do better than reject it.

27.

No man has a right to be reſpected for any other poſſeſſions but thoſe of virtue and talents. Titles are tinſel, power a corruptor, glory a bubble, and exceſſive wealth a libel on its poſſeſſor.

28.

No man has a right to monopolize more than he can enjoy; what the rich give to the poor, whilſt millions are ſtarving, is not a perfect favour, but an imperfect right.

29.

Every man has a right to a certain degree of leiſure and liberty, becauſe it is his duty to attain a certain degree of knowledge. He may before he ought.

Digitized by Google

30.

Sobriety of body and mind is neceſſary to thoſe who would be free, becauſe, without ſobriety, a high ſenſe of philanthropy cannot actuate the heart, nor cool and determined courage execute its dictates.

31.

The only uſe of government is to repreſs the vices of man. If man were to-day ſinleſs, to-morrow he would have a right to demand that government and all its evils ſhould ceaſe.

Man! thou whoſe rights are here declared, be no longer forgetful of the loftineſs of thy deſtination. Think of thy rights; of thoſe poſſeſſions which will give thee virtue and wiſdom, by which thou mayeſt arrive at happineſs and freedom. They are declared to thee by one

Digitized by Google

who knows thy dignity, for every hour does his heart ſwell with honourable pride in the contemplation of what thou mayeſt attain, by one who is not forgetful of thy degeneracy, for every moment brings home to him the bitter conviction of what thou art.

Awake! ariſe! or be for ever fallen.

Stanmer, April 5, 1812.

DEAR FREELING,

I return the Pamphlet and Declaration. The writer of the firſt is ſon of Mr. Shelley, member for the Rape of Bramber, and is by all accounts a moſt extraordinary man. I hear that he has married a ſervant or ſome perſon of very low birth. He has been in Ireland ſome time, and I heard of his ſpeaking at the Catholic Convention. Miſs Hichener, of Hurſtperpoint, keeps a ſchool

Digitized by Google

there, and is well ſpoken of: her father keeps a publick houſe in the neighbourhood. He was originally a ſmuggler, and changed his name from Yorke to Hichener before he took the publick houſe.

I ſhall have a watch upon the daughter, and diſcover whether there is any connexion between her and Shelley.

I ſhall come to town on Wedneſday. As I am to ſee Mr. Scott tomorrow, I ſhall keep the Brighton papers until I have ſeen him.

Yours moſt ſincerely,

CHICHESTER.

Endorſed by Sir F. Freeling,

"Inflammatory Iriſh Papers addreſſed to Hurſtperpoint ſeized at Holyhead."

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE OF SIR JOHN SIMEON.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE OF SIR JOHN SIMEON.

SIR JOHN SIMEON, Bart., M.P. for the Isle of Wight, Hon. Sec. of the Philobiblon Society, died in May of the present year. He was born on the 9th of February, 1815, the eldest son of Sir Richard Simeon, of Grazeley, Berkshire, and of Louisa, daughter of Sir Fitzwilliam Barrington. From his mother Sir John Simeon inherited the estate of Swainston in the Isle of Wight, where he afterwards resided. He received his early education from his father at home, and for two or three years in France; and after a short residence with a private tutor he entered Christchurch in 1834. In 1837 he took the degree of B.A., having obtained a second class in classics; and in 1847 he was elected for the Isle of Wight, of which his father had been the first representative when it was made a division of a county under the Reform Act of 1832. During his first term of parliamentary service he was a follower and admirer of Sir Robert Peel, and he already

Digitized by Google

repoſed in Mr. Gladſtone a political confidence which was never afterwards diſturbed. His own attention was at that time chiefly devoted to queſtions of colonization, and he was aſſociated with Lord Lyttelton, Lord Richard Cavendiſh, Mr. Godley, Mr. Bereſford Hope and others, in the ſettlement of Canterbury, which, according to the intention of its founders, was to be a ſtronghold of the Church of England in New Zealand. In the ſpring of 1851, on joining the Roman Catholic Church, he reſigned his ſeat in parliament, and for two or three years afterwards he reſided principally abroad. In 1854 his father died, and for the reſt of his life he lived at Swainſton. In 1857, and again in 1859, he declined, in favour of Mr. Clifford, invitations from his former conſtituency, and in 1865 he was once more returned for the Iſle of Wight, and he retained his ſeat till his death. He was twice married, firſt to the daughter of Sir F. Baker, and ſecondly to Catherine, ſiſter of the preſent Lord Colville. He is ſucceeded in his title and eſtates by his eldeſt ſon, now Sir John Simeon.

In addition to his contributions to the tranſactions of the Philobiblon Society, Sir John Simeon wrote an article on colonization in the *Britiſh Critic* (or in the *Chriſtian Remembrancer*) in 1850, one on perſecution in the *Rambler* about the year 1854, a lecture on

Digitized by Google

books and libraries in 1860, and other lectures on ballad poetry, education, and the philoſophy of language. He publiſhed a ballad in *Fraſer's Magazine* in November, 1850, and another in *Once a Week* in February, 1860. His few and occaſional publications afford but an inadequate indication of the wide range of his attainments and accompliſhments. His early opportunities had given him an idiomatic maſtery of French, and he took great intereſt in French literature. He was a good claſſical ſcholar; and, although his reading was miſcellaneous rather than profound, he had a wide acquaintance with Engliſh books and a keen appreciation of their merits. He poſſeſſed in a high degree that diſtinguiſhing taſte in poetry which is often found wanting in profeſſed critics of otherwiſe reſpectable acuteneſs. Few men were leſs liable to be miſled by pompous pretenſion in proſe, or by rhetorical vehemence in verſe. A graceful and ſcholar-like intereſt in the by-ways and curioſities of literature was only an ornamental appendage of a ſound and accurate judgment. It was his pleaſure to cultivate the ſociety of men of letters and of artiſts as well as of politicians and men of the world, and he had the good fortune of including in the liſt of his friends more than one man of genius. With Mr. Tennyſon, for many years his neighbour in the Iſle of Wight, he was united in cordial

Digitized by Google

intimacy. In his ſocial relations he exhibited a rare ſpecimen of the combination of two qualities which are in moſt caſes found incompatible. His friendſhips were characteriſed by concentrated warmth which never impaired the expanſive kindlineſs of his intercourſe with a large circle of acquaintances. The intereſt in others, which is conventionally aſſumed in deference to the rules of good breeding, was in him a genuine feeling. Even if he had not enjoyed the early advantages of education and ſociety he would have been by nature, as well as by deſcent, a gentleman. His ſincere and inſtinctive courteſy was not confined to any claſs in ſociety. When he drove or rode about the Iſle of Wight, he exchanged a friendly recognition with every farmer and with every labourer; and it was not ſurpriſing that his perſonal popularity obtained an exceptional triumph over the moſt deep-rooted of Engliſh prejudices. His ſucceſs in two conteſted elections after he became a Roman Catholic was a remarkable tribute to his merits. With the exception of Lord Edward Howard, who occupied the family ſeat of Arundel till the disfranchiſement of the borough, and of the preſent Lord Acton, who for a ſhort time repreſented the ſmall conſtituency of Bridgnorth, Sir John Simeon was the only Roman Catholic member elected in Great Britain during the laſt twenty years.

Digitized by Google

This is not the place to ſpeak of his reaſons for forming a new eccleſiaſtical connection; but it may be remarked that his ſtrong religious feeling and his intereſt in doctrinal queſtions were hereditary; as the well-known Charles Simeon of Cambridge, whoſe opinions probably influenced him in the way of reaction, was his grandfather's brother. His earneſt devotion to his adopted faith in no degree affected either his loyalty to his native country, or his attachment to the cauſe of freedom throughout the world. At the certain riſk of miſapprehenſion and miſrepreſentation he calmly maintained his intellectual and political independence by the ſide of his ſpiritual allegiance to the church of his choice. To his implied obligation to a conſtituency which truſted that he would be in the firſt place an Engliſhman he was never for a moment unfaithful.

If Sir John Simeon's diſpoſition had been puſhing and actively ambitious he might eaſily have achieved greater worldly ſucceſs and wider notoriety; and if his life had been prolonged the appreciating eſteem of his numerous friends, among whom many were themſelves diſtinguiſhed, would gradually have created for him a general reputation. To a certain extent his admirable moral qualities ſtood in the way of a due recognition of his intellectual and practical capacity. To thoſe

Digitized by Google

who had occaſion to ſpeak of him, affection came more naturally than praiſe; and conſequently his own ſingular modeſty was involuntarily reflected by competent witneſſes who forgot to bear diſpaſſionate teſtimony to his merits. He would probably himſelf have welcomed larger opportunities of uſefulneſs and of the full employment of his natural and acquired gifts. For fame, except in its ſecondary operation of facilitating the exerciſe of the energies which it records, wiſe men and proud men care little. A comparatively retired career may be adopted with contentment if not by choice;

> A life that moves to gracious ends
> Through troops of unrecording friends;
> A deedful life, a ſilent voice—

Sir John Simeon's life was not wholly private, nor did he confine himſelf to a ſilent voice; but his life, which always moved to gracious ends, left in its contact with publicity no ſufficient record.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils v.12
062 P54
Philobiblon Society, London.
Miscellanies of the Philobiblon Society.
3 1951 002 246 962 7

Minnesota Library Access Center
9 ZAR10 D15 S05 TIN

Digitized by Google